Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 78 (2014)
Heft: 311-312

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Problèmes généraux

Sarah DESSI SCHMID / Ulrich DETGES / Paul GÉVAUDAN / Wiltrud MIHATSCH / Richard WALTEREIT (ed.), *Rahmen des Sprechens. Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, Kognitiver und Historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 2011, xxv + 435 pages.

La disparition brutale de Peter Koch a touché toute la communauté scientifique qui a perdu un collègue hors normes, toujours avenant, constructif et serviable (v. la notice nécrologique de Paul Gévaudan, ici, 597*sqq.*). Peter Koch a également été l'un des intellectuels romanistes les plus clairvoyants et les plus créatifs de notre époque et, par son modèle et sa pensée, il a forgé la méthodologie linguistique comme peu d'autres. Nous souhaiterions lui rendre un modeste hommage en présentant ici les mélanges en l'honneur de son 60e anniversaire, à peine révolu. Cet ouvrage, préparé par ses amis, ses élèves et ses collaborateurs, rappelle l'importance de sa production scientifique et son influence sur la communauté des chercheurs.

Ces mélanges sont marqués en même temps par l'unité et par la diversité : *unité* par la référence presque omniprésente à l'œuvre scientifique profondément novatrice de Peter Koch et à sa personne (les contributions les plus touchantes étant celles de son maître et directeur de thèse Hans-Martin Gauger [202*sqq.*] et de son « Freund und Mitstreiter » Wulf Oesterreicher [17]). La *diversité* résulte de celle des travaux de Peter Koch, esquissée dans le sous-titre[1]. À l'intérieur même des Mélanges, elle se reflète dans la répartition des 31 contributions entre les sections de théorie du langage (*Sprachtheorie*), théorie de la valence (*Valenztheorie*), des traditions discursives et variétés (*Diskurstraditionen und Varietäten*), du changement linguistique (*Sprachwandel*), de la sémantique cognitive et historique (*Kognitive und Historische Semantik*), des langues créoles (*Kreolsprachen*) et de la typologie lexicale (*Lexikalische Typologie*)[2]. Le titre d'ensemble inscrit cette diversité – d'une manière un peu forcée – dans le concept de 'cadre' (*Rahmen*) : cadre valenciel des verbes, conditions de communication constituant le cadre de la parole, conventions (discursives ou intralinguistiques) définissant le cadre normatif des traditions discursives et des variétés, cadres conceptuels ('*frames*') à la base de conceptualisations mentales, cadres de la typologie (linguistique) pour les champs lexicaux [xivsqq.].

---

1 Dans la mesure où les articles indiquent les données bibliographiques des travaux de Peter Koch, je renonce à les répéter ici.

2 La Sardaigne, que l'on est en droit d'attendre au vu de l'intérêt que lui portait Peter Koch, se trouve représentée à la section *Lexikalische Typologie* par la contribution d'Eduardo Blasco Ferrer.

Nombre de ces contributions se placent dans la lignée des travaux des laboratoires de recherche (*Sonderforschungsbereiche*, SFB) du Centre allemand de la recherche scientifique (DFG) dirigés par Peter Koch, ou auxquels il a contribué de manière décisive: SFB 321, consacré à l'oralité et à l'écriture (Fribourg-en-Brisgau), SFB 833, consacré à la constitution de la signification (Tübingen) et SFB 441, consacré aux structures de données linguistiques, avec le projet « Changement lexical – polygénèse – constantes cognitives: le corps humain ». Dans les lignes suivantes, eu égard à la situation particulière, on se permettra d'accorder dans chaque section une attention plus grande aux contributions dans lesquelles l'influence de Peter Koch est immédiatement saisissable, d'autres contributions étant simplement mentionnées.

(1) Théorie du langage:

Barbara Frank-Job, « Zu den Leistungen eines netzwerkanalytischen Ansatzes für die empirische Linguistik » [3-16].

Wulf Oesterreicher, « Kultur und Sprache bei den *Pirahã* in der *selva amazônica* » [17-32]: le titre fait tout d'abord penser à un texte ethnolinguistique purement descriptif consacré à une peuplade exotique. Il s'agit pourtant d'une contribution claire et nette à la discussion des thèses sur la théorie du langage avancées par Daniel L. Everett à la suite de ses observations sur la culture et la langue des Pirahãs (tribu amazonienne comptant à peine 400 individus)[3]. Du fait de l'absence dans leur langue de quelques catégories, considérées comme fondamentales, Everett estime que la grammaire universelle de Chomsky est invalidée. Oesterreicher lui réplique cependant à juste titre que les catégories de la perception qui varient selon la culture (comme les quantités, les couleurs, la conscience du passé et du présent) ne sont pas liées à l'existence de catégorisations correspondantes dans le domaine de la grammaire ou du lexique[4] [26].

(2) Théorie de la valence:

Jacques François, « Quelles sont les origines des verbes essentiellement pronominaux du français ? » [33-42]: dans la lignée des travaux de Peter Koch sur la 'théorie de la valence'[5], l'auteur classifie les 164 'verbes essentiellement pronominaux' du Petit Robert selon leur profil actanciel en synchronie et en diachronie. Pour un premier ensemble (ex. *s'abstenir*), il n'existe aucune attestation, ni dans le passé, ni à l'époque actuelle, d'un emploi transitif à côté du réfléchi. Pour un second ensemble, une réduction valencielle s'est opérée en diachronie (disparition de l'emploi transitif, ex. *s'absenter*). Selon J. François, seule la première classe témoigne d'une pronominalité irréductible. Pourtant, comme il le constate lui-même, « on peut imaginer qu'on *gomine* ou *accoude* autrui » [40, note 8]; or, ces deux verbes font partie de la liste des verbes irréductiblement pronominaux. Le regroupement en classes ainsi opéré repose donc sur un hasard histo-

---

[3] Original anglais: *Don't Sleep, There are Snakes: Life and Language in the Amazonian Jungle*, New York, Pantheon Books, 2008; trad. fr. de Jean-Luc Fidel: *Le monde ignoré des indiens Pirahãs*, Paris, Flammarion, 2010.

[4] Pour plus de détails, cf. Wulf Oesterreicher, *Linguistik und Interdisziplinarität. Kultur und Sprache bei den* Pirahã *in der* selva amazônica, *RJb* 61, 2010, 67-101.

[5] Dans l'introduction à cette contribution [33], on trouve un résumé de « l'originalité et [de] l'impact des innombrables travaux linguistiques de Peter Koch » (sur la variation actancielle, le changement grammatical et la linguistique cognitive).

rique ; en synchronie actuelle, les deux groupes – du moins sur la base du critère 'emploi uniquement pronominal' – ont le même statut syntaxique et sémantique.

Paul Gévaudan, « Cadres prédicatifs et rôles sémantiques » [43-55] procède à une différenciation du rôle, introduit par Peter Koch dans la théorie de la valence, de l'*agent locuteur* dans le cadre de l'acte illocutoire, en distinguant le *locuteur*, agent de l'*énonciation* dans le discours direct, et l'*énonciateur*, agent de l'*énoncé* ("discours indirect"). La possibilité d'une complétive (possible pour *dire*, impossible pour *parler*) est présentée comme critère d'une prédication discursive. L'auteur souligne la nécessité de recherches ultérieures dans le domaine d'une sémantique dialogique [54].

Barbara Hans-Bianchi, « *C'è tanto da fare.* Alcune osservazioni sulla semantica del verbo *fare* » [57-69] : le point de départ est ici la localisation par Koch de la sémantique du verbe entre sémantique du mot et de la phrase, et la caractérisation de *fare* comme un verbe ayant une « intensione semantica minima » et une « estensione semantica massima » [58]. Sur cette base, l'auteure analyse la flexibilité sémantique de *fare* entre 'azione intenzionale', 'semplice processo in svolgimento' et 'uso prettamente stativo'. La conclusion, formulée de manière générale (« viene da dubitare dell'esistenza psicologica di un'unità semantica lessicale precostituita e dai confini netti » [68]) est certainement valable pour le verbe *fare*. Elle ne pourrait toutefois pas s'appliquer à l'*unité lexicale* vue comme "relation biunivoque entre une seule forme et un seul contenu", qui constitue par exemple l'unité d'analyse du DECOLAR[6].

Lene Schøsler, « Quelques réflexions sur le rapport entre valence et construction » [71-85] : en partant de la terminologie de la valence dans la ligne de Peter Koch, Schøsler souligne – contrairement à la *Construction Grammar* 'canonique' – la différence de nature entre la valence (du côté du lexique) et la grammaire ('*schematic construction*') [82]. La partie diachronique de cette étude, qui englobe aussi des langues germaniques, ainsi que le russe, révèle deux possibilités de passage entre les deux : de la valence à la construction (grammaticalisation) et de la construction à la valence (lexicalisation).

(3) Traditions discursives et variétés :

Johannes Kabatek, « Diskurstraditionen und Genres » [89-100] : c'est de l'atelier de Peter Koch et Wulf Oesterreicher que proviennent le terme et le concept de 'traditions discursives' (*Diskurstraditionen*)[7], dont la diffusion a été extrêmement large, au-delà même de la romanistique. Mais cette large diffusion est elle-même à l'origine d'emplois flous, telle l'assimilation irréfléchie de la *tradition discursive* au *genre* (all. *Gattung*). Poursuivant la ligne de Peter Koch, Kabatek souligne le statut de la *tradition discursive* en tant que concept générique englobant toutes les formes traditionnelles concrètes de production textuelle, de la tradition de la pragmatique des salutations jusqu'aux traditions d'usages linguistiques propres à certains groupes, notamment les genres (ou *Gattungen*) – littéraires ou non.

---

[6] Paul Gévaudan / Peter Koch, DECOLAR. *Dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes. Les parties du corps humain. Manuel théorique et pratique.* Version 1.0, Tübingen, 2011, ‹ www.decolar.uni-tuebingen.de ›.

[7] Du point de vue de l'histoire de la science, il est intéressant de noter que – selon Kabatek – Koch a d'abord introduit le concept de tradition discursive dans sa thèse d'habilitation de 1987, inédite (*Distanz im Dictamen. Zur Schriftlichkeit und Pragmatik mittelalterlicher Brief- und Redemodelle in Italien*, manuscrit non publié). Est-il absurde de songer à une éventuelle édition posthume de ce texte ?

Thomas Krefeld, « Sag mir, wo der Standard ist, wo ist er (in der Varietätenlinguistik) geblieben? » [101-110] : autre concept ayant connu une réception aussi large que celui de tradition discursive au sein de la communauté scientifique, la modélisation de l'espace linguistique variationnel, proposée par Koch et Oesterreicher[8], entre immédiat et distance (d'un point de vue communicatif). La norme prescriptive (synonyme de *'standard'*) est située dans ce système « sur la droite du schéma », c'est-à-dire à proximité du pôle de la distance. La perte de marquage (diatopique, diastratique et diaphasique) du standard situerait celui-ci, selon Krefeld, au dehors de l'espace variationnel – ce qui ne me convainc pas vraiment. Il convient toutefois de relever la proposition visant à compléter la linguistique variationnelle traditionnelle par une linguistique prenant en compte la perception du marquage par le locuteur [108][9].

Maria Selig, « Konzeptionelle und/oder diaphasische Variation » [111-126] : l'auteure discute divers aspects du rapport entre les deux modèles mentionnés dans le titre de l'article : le modèle de l'axe immédiat/distance, déterminé par les conditions de communication, est-il situé à un niveau supérieur à celui du diasystème, avec ses paramètres diatopiques, diastratiques et diaphasiques, ou bien doit-il être incorporé à la diaphasie[10] ? Comme Krefeld, Selig souligne le rôle des locuteurs dans la catégorisation en diaphasie, qui offre au locuteur le choix entre des variantes [118 ; 122]. On notera avec intérêt l'argumentation à propos du rapport entre 'variation universelle et essentielle' et 'variation historique et contingente' : Selig parvient à montrer que même un trait généralement attribué à la variation universelle et essentielle, tel que la dislocation en italien, est soumis de la part de la communauté linguistique à un jugement qui varie au cours de l'histoire.

Rosanna Sornicola, « Sintassi e semantica di *exinde, inde* nel Codice Diplomatico Amalfitano » [127-142].

Jürgen Trabant, « Volkssprache bei Dante : prossimitade und illustre Distanz » [143-156].

Raymund Wilhelm, « Che cos'è una comunità discorsiva? Le molteplici identità del parlante e i modelli della linguistica storica » [157-171] : il s'agit d'une contribution à la discussion sur les rapports entre communautés linguistiques et communautés textuelles ou discursives. Ces dernières sont en quelque sorte transversales par rapport aux premières, ainsi les communautés des savants ou des *trobadors* du Moyen Âge : indépendamment de leur langue maternelle (et par conséquent, de leur identité linguistique), les traditions discursives (ou textuelles) respectives exigent l'usage du latin pour les premières, de l'occitan pour les secondes. La variété linguistique, dans la mesure où elle est définie géographiquement, peut être nationale, mais aussi régionale ou locale ; peuvent venir s'y ajouter différentes situations multilingues. En conséquence, l'identité du locuteur peut varier. La même remarque vaut pour les communautés discursives ou leurs traditions discursives supraspatiales ou supratemporelles : on peut considérer comme

---

[8] Peter Koch / Wulf Oesterreicher, *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer, 1990, [2]2011. Trad. esp. : *Lengua hablada en la Romania: Español, francés, italiano*, Madrid, Gredos, 2007.

[9] Cf. Thomas Krefeld / Elissa Pustka (ed.), *Perzeptive Varietätenlinguistik*, Frankfurt, Lang, 2010 ; cf. ici 74 (2010), 321-339.

[10] Indications bibliographiques à ce sujet [111, n. 3].

normal le cas d'un même locuteur qui appartient à plusieurs communautés discursives (par ex. un médecin qui écrit des articles scientifiques, fait son marché, ou s'entretient avec un patient pendant une consultation) ; ici aussi, l'identité varie et avec elle, la tradition discursive. Wilhelm propose ici le concept intéressant d'identité « à temps partiel » (*Teilzeitidentität / identità part time*) [168].

(4) Changement linguistique :

Ulrich Detges / Richard Waltereit, « Turn-taking as a trigger for language change » [175-189] : article portant sur l'extension à d'autres contextes de la langue parlée des phénomènes de '*turn-taking*' en français, en italien et en espagnol. Dans le cas du redoublement pronominal non-contrastif en français, la restriction à la 1re/2e pers. sing. (*moi je pense, toi tu penses*, mais **Paul il pense* – selon les auteurs impossible sans valeur contrastive [mais le doute est permis]) montre que ce phénomène est issu du dialogue.

Hans-Martin Gauger, « ‹Enfin, il vit son quotidien›. Neutrale Adjektivsubstantivierungen im Vorrücken » [191-203] : avec son élégance coutumière, Gauger commente la diffusion croissante du type 'le politique' (= le domaine politique, cf. all. *das Politische*), 'le social' (= le problème social, la dimension sociale), ainsi que son blocage par la substantivation individuelle ('l'aveugle' = le non-voyant, mais pas la cécité, l'aveuglement) ou la présence de lexicalisations ('le moral'), et des attestations anciennes. Quant à l'éventuelle influence de l'allemand sur la fréquence croissante de ce type [192], elle reste à démontrer.

Christiane Marchello-Nizia, « De *moult fort* à *très fort* : la ‹substitution› comme type de changement linguistique et l'hypothèse des ‹contextes propres› *vs.* ‹contextes partagés› » [205-226] : même si la référence à l'œuvre de Peter Koch n'est pas explicite ici, les questions de typologie du changement linguistique faisaient bel et bien partie de son domaine de recherche ces dernières années. Marchello-Nizia suit le remplacement par étapes de *moult* par *très* du Xe au XVIIIe siècle. La mono-catégorisation de *très* est interprétée par Marchello-Nizia dans le contexte plus vaste d'un « mouvement de spécialisation catégorielle qui caractérise l'évolution grammaticale du français entre le 13e et le 17e siècle » [213].

Esme Winter-Froemel, « Les tropes et le changement linguistique – points de contact entre la rhétorique et la linguistique » [227-239] : la rhétorique du quotidien[11] exerce sur la langue une influence considérable et la banalisation de phénomènes langagiers utilisés dans ce contexte constitue l'un des points de départ possibles du changement linguistique[12] – voilà une affirmation à coup sûr incontestée, notamment depuis les travaux de Peter Koch. Les tropes que sont la métaphore et la métonymie jouent un rôle privilégié dans son projet de recherche DECOLAR (codirigé par Paul Gévaudan ; v. note 6). Dans sa contribution, Winter-Froemel se penche en particulier sur le stade de l'ambiguïté (coexistence du 'sens propre' et du 'sens tropique') au cours de ce type de changement linguistique.

---

[11] Cf. Annette Sabban / Christian Schmitt (ed.), *Sprachlicher Alltag. – Linguistik – Rhetorik – Literaturwissenschaft. Festschrift für Wolf-Dieter Stempel, 7. Juli 1994*, Tübingen, Niemeyer, 1994.

[12] Cf. également Detges / Waltereit dans ce volume.

(5) Sémantique cognitive et historique:

Heidi Aschenberg, «Les marqueurs du discours dans les dictionnaires spécialisés: sémasiologie et onomasiologie» [243-253]: en partant de l'exemple esp. *sin embargo* / all. *dennoch*, l'auteure discute les points communs et les différences observables dans le travail lexicographique sur les marqueurs du discours et les mots lexicaux entre les dictionnaires espagnols et allemands consacrés à ce domaine. Le problème de la délimitation des deux fonctions (lexicale et de marqueur du discours) dans un même signifiant mériterait une discussion plus approfondie.

Sarah Dessì Schmid, «Progressive periphrastische Konstruktionen: Skizze einer Neuinterpretation am Beispiel des Italienischen» [255-269]: dans une perspective onomasiologique, l'auteure en arrive à la conclusion qu'aspect et mode d'action (*Aktionsart*) ne sont que des réalisations langagières différentes de l'aspectualité: dans la grammaire (aspect) et le lexique (*Aktionsart*). Selon Dessì Schmid, c'est également l'explication de l'existence de passerelles diachroniques entre lexique et grammaire dans l'expression de l'aspectualité [266].

Georges Kleiber, «Dans le ‹sens› du mouvement: éléments de sémantique conceptuelle du nom MOUVEMENT» [271-283]: étude sémantique (sémasiologique) très solide, développant sa propre méthodologie et portant sur le terme '*mouvement*' et les métaphores et métonymies issues du concept basique de déplacement dans l'espace.

Daniela Pirazzini, «Sulla *collocazione* e sulla sua relazione con i *blocchi semantici*» [285-297]: dans la lignée d'Oswald Ducrot et de sa théorie des blocs sémantiques, l'auteure souligne le rôle joué par la relation entre les éléments d'une collocation, qui se déterminent mutuellement, c'est-à-dire de manière non unidirectionnelle (ex. *combattere la gelosia*), pour former un bloc sémantique, sans que l'on puisse pour autant parler de lexicalisation (comme pour *piantare un chiodo*). Toutefois, les collocations ont en général une valeur liée à des traditions discursives – en référence à Peter Koch – (ex. *cor gentile* dans la poésie du *dolce stil novo*) et sont ainsi sujettes au changement diachronique.

Olivier Soutet, «Une ambiguïté irritante et non intériorisable: *ne ... rien moins que* et *ne ... rien de moins que*» [299-312].

Reinhard Meisterfeld / Judith Marlena Frey, «Eine ‹räthselhafte Formel›» [313-324]: connaissant nombre de variantes phoniques et de formes d'étymologies populaires, la «mystérieuse formule» *konsprich* se retrouve, avec la signification "en d'autres termes, autrement dit", dans divers dialectes d'Allemagne du Sud et d'Autriche, sur le «territoire de la première grande langue de chancellerie suprarégionale d'Allemagne du Sud» [316]. Les auteurs remettent à l'honneur une hypothèse étymologique formulée dès la première moitié du XIX^e^ siècle – *quod dicat* –, ayant selon eux mené, par le biais de l'étymologie populaire, à tout un champ de motivations cristallisées [321] comptant 90 formes attestées.

(6) Langues créoles:

Par leur référence à une onomasiologie d'orientation historique et à divers aspects de la typologie linguistique, les deux contributions suivantes s'inscrivent tout à fait dans le champ de recherches de Peter Koch.

Annegret Bollée, «Les couleurs de la peau» [327-336]: contribution avant tout étymologique liée aux travaux sur le *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique* (DECA), en préparation sous la direction d'Annegret Bollée, Dominique Fattier et Ingrid Neumann-Holzschuh.

Jürgen Lang, «Le créole santiagais du Cap Vert, membre de ‹Sprachbünde› ouest-africains?» [337-346]: des particularités syntaxiques du créole santiagais sont mises en relation avec une aire linguistique (*Sprachbund*) réunissant des langues ouest-africaines: «le santiagais offre une solution très répandue en Afrique de l'Ouest et absente en portugais» [344]. Une interprétation de ces faits comme éléments d'un bioprogramme est exclue [341].

(7) Typologie lexicale:

Eduardo Blasco Ferrer, «Semantica cognitiva e ricostruzione del Paleosardo» [349-355]: sur la base d'enquêtes de microtoponymie, l'auteur voit dans le paléo-sarde, substrat linguistique du sarde, des relations avec le basque ancien. Du point de vue cognitif, cependant, la présence commune de termes signifiant '*noir*', '*blanc*' et '*rouge*' dans les toponymes – étant donné qu'elle est également largement diffusée dans d'autres langues – nous paraît peu concluante.

Markus Ising, «*Hier kocht der Chef.* A lexical typology of motivable expressions for THE COOK and TO COOK: methodology and first applications», [357-367]: grâce aux nombreux dictionnaires disponibles en ligne[13], la typologie lexicale dépasse ici largement le cadre roman. Mais en fin de compte, cette étude, intéressante, se voit dans l'obligation de laisser sans réponse la question des questions de la typologie lexicale (et de la typologie en général): «the question of conceptual universals opposed to linguistic relativity» [366].

Stefan Hofstetter, «*30 Meter lange Seile, des cordes longues de 30 mètres* and *90-foot-long ropes* – a Contrastive Study on the (Un)Availibility of Direct Measure Phrases in English, German and French» [369-379]: la contrastivité annoncée dans le titre est examinée à l'aide d'un «substantial number of native speakers» (combien?) [370] et de leur jugement sur l'acceptabilité de ce genre de constructions adjectivales pour indiquer l'espace, le temps, la température, le poids, la masse, le prix, etc. L'auteur réclame en conclusion la prise en compte d'un nombre plus important de langues, y compris non apparentées, préalable nécessaire pour passer d'une étude contrastive à une étude véritablement typologique.

Daniela Marzo / Verena Rube / Birgit Umbreit, «Similarité sans contiguïté – la dimension formelle de la motivation lexicale dans la perspective des locuteurs» [381-392]: continuation des travaux de systématisation de Koch portant sur la motivation sémantique, basée sur la motivation formelle dans la formation des mots[14]. En tenant compte des locuteurs natifs, le répertoire des relations formelles permettant la motivation se voit augmenté des procédés suivants: 'alternance affixale', 'affiliation à la même famille de mots', et 'similarité graphique' (et phonique); la motivation peut pourtant

---

[13] ‹www.sil.org/dictionaries-lexicography/online-dictionaries›.

[14] Cela correspond *grosso modo* à la «transparence» (*Durchsichtigkeit*), terme introduit par Gauger. Cf. Hans-Martin Gauger, *Durchsichtige Wörter. Zur Theorie der Wortbildung*, Heidelberg, Winter, 1971.

différer nettement d'un locuteur à l'autre : ainsi, tous les germanophones ne percevront pas nécessairement la similarité graphique/phonique entre *Blatt* "feuille de papier" et *platt* "plat" [385] comme une motivation sémantique.

Maria Koptjevskaja-Tamm, «*It's boiling hot!* On the structure of the linguistic temperature domain across languages» [393-410] : à partir d'un grand nombre de langues indoeuropéennes et non-indoeuropéennes, l'auteure, qui avait déjà travaillé avec Peter Koch dans le domaine de la typologie lexicale[15], montre, en allant sans conteste dans le sens de Koch, la «close interaction between lexicon and grammar in the encoding of the temperature domain» [409], dont elle estime qu'il convient de tenir compte dans une typologie linguistique.

L'enseignement universitaire de Koch a également marqué de son empreinte[16] la contribution suivante : Wiltrud Mihatsch / Reinhild Steinberg, «Redundant compounds» [411-424] : des attestations provenant de 28 langues indoeuropéennes et non-indoeuropéennes permettent d'analyser, dans une perspective interlinguistique, des types de formation des mots dans lesquels un élément est redondant, parce qu'évident. L'analyse porte sur les relations sémantiques entre les éléments (*contiguity*, *taxonomic superordination*, *metaphorical similarity*, *identity of two synonyms*) et les fonctions discursives et cognitives de ces modes de formation *(calques, insertion dans un paradigme, renforcement de la mémoire lexicale*).

Pavol Štekauer, «On some issues of diminutives from a cross-linguistic perspective» [425-435] : du point de vue thématique et méthodologique, le rapport entre Štekauer, angliciste slovaque, et Peter Koch réside dans le regard onomasiologique posé sur la formation des mots, avec un objectif typologique. La base matérielle de l'étude a été tirée du WALS[17]. 57 langues sur 91[18] connaissent une forme ou une autre de formation diminutive, que ce soit par suffixation, préfixation ou réduplication.

Les responsables de cette *Festschrift* avaient visiblement donné aux auteurs des consignes précises en ce qui concerne la longueur (en règle générale 10 à 15 pages imprimées) et la structure des contributions (la plupart du temps, le point de départ est une problématique formulée par Peter Koch). Il en est résulté un volume qui met en évidence l'impact des recherches de notre regretté collègue sur la linguistique, romane et au-delà, et l'influence de son enseignement sur la jeune génération qui assurera l'avenir de notre discipline.

Gerhard ERNST

---

15 Maria Koptjevskaja-Tamm / Martine Vanhove / Peter Koch, *Typological approaches to lexical semantics*, in : *Linguistic Typology*, 11, 2007, 159-186.

16 «It was Peter Koch who opened our eyes to the fascinating fields of typology and universals» [411].

17 Martin Haspelmath / Matthew S. Dryer / David Gil / Bernard Comrie (ed.), *The World Atlas of Language Structures*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

18 De quelles langues s'agit-il ? Cela n'est indiqué nulle part, alors que ce serait pourtant intéressant. Au vu de l'affirmation «The use of more than one diminutive suffix in one word is a rare case, characteristic of two IE languages, Slovak and Lithuanian [...]» [431], on peut se demander si l'espagnol (*chiquitito*) et l'italien (*fiorellino*, *campanellino*, etc.), par exemple, ont été pris en compte.

Anne-Marguerite FRYBA-REBER, *Philologie et linguistique romanes – Institutionalisation des disciplines dans les universités suisses (1872-1945)*, Louvain, Peeters (Orbis Supplementa 40), 2013, XXII + 394 pages.

1. L'ouvrage que vient de faire paraître Anne-Marguerite Fryba-Reber, professeur émérite de linguistique française à l'université de Berne, dans la collection *Orbis Supplementa* dirigée par Pierre Swiggers à Louvain, est consacré à l'historiographie d'un des domaines de prestige de l'institution universitaire helvétique, désigné selon les circonstances durant la période examinée, la fin du XIX[e] et la première moitié du XX[e] siècle, comme 'philologie' ou comme 'linguistique' romane. Préfacé par Gabriel Bergounioux, l'un des meilleurs spécialistes de cette époque, l'ouvrage est complété par une vaste bibliographie de plus de 600 références, d'un *Index nominum* et d'un *Index rerum*.

L'optique de l'auteure étant décidément institutionnelle – comme l'indique le sous-titre – celle-ci n'aborde les œuvres des linguistes et philologues suisses ou œuvrant en Suisse entre 1872 (date de la création de la première chaire de philologie romane à Zurich pour l'allemand Gustav Gröber) et la fin de la Seconde guerre mondiale, que dans la mesure où elles ont à voir avec le cadre universitaire ou académique. Ainsi les œuvres collectives (par ex. en géolinguistique) occupent-elles une place de choix, car d'une part elles impliquent cette infrastructure et d'autre part elles relèvent d'une stratégie liée au profil linguistique particulier de la Suisse. Cette démarche est déclinée de manière conséquente au long de cinq chapitres précédés d'une introduction et suivis d'une conclusion.

L'ingénieux prétexte de l'introduction est la présentation détaillée du catalogue d'une exposition, *La Suisse gardienne des langues*, consacrée à Berne en 1942 (peu avant la fin de la période examinée) aux réalisations de la linguistique en Suisse. Il s'agissait pour Karl Jaberg, professeur à l'université de Berne de 1907 à 1945 et organisateur de l'exposition, de mettre en valeur ce dont était capable une petite nation dont le plurilinguisme a priori périlleux était vécu comme un challenge bénéfique et un symbole distinctif au milieu du tumulte de l'Europe en guerre totale.

Le chapitre I constitue un premier préambule méthodologique. Si la linguistique suisse reste un 'objet méconnu', c'est dû en partie à la célébrité écrasante de Ferdinand de Saussure, l'arbre qui a caché la forêt[1]. «[D]ès qu'il s'éloigne du terrain genevois, et même plus simplement de Saussure, l'historiographe de la linguistique suisse ne dispose que de quelques études fragmentaires et cherchera en vain une étude d'ensemble sur les orientations de la linguistique suisse» [28], c'est cette constatation désabusée qui sous-tend l'ambition de Mme Fryba-Reber de couvrir près d'un siècle de linguistique suisse par le biais de son ancrage institutionnel. Afin que la barque ne prenne pas l'eau de toutes parts, cette ambition doit être scrupuleusement délimitée du point de vue chronologique (en démarrant à la création de la première chaire de philologie romane), disciplinaire (en retenant seulement la dimension linguistique de la philologie ou la dimension romane de la linguistique, et en excluant les composantes littéraire et culturelle) et humain (en se focalisant sur les philologues-linguistes exerçant en Suisse, qu'ils soient de nationalité suisse ou étrangère).

---

[1] Toutefois, selon Louis de Saussure, petit-neveu de Ferdinand et lui-même professeur de linguistique à l'université de Neuchâtel, cette célébrité n'impressionnait pas particulièrement sa famille (comm. pers.).

Le chapitre II constitue un deuxième préambule consacré à l'histoire de l'institution universitaire en Suisse. Il est intéressant de suivre l'évolution de l'enseignement supérieur: «1. l'Université médiévale [Bâle], 2. les *Scolae* de la Réforme, 3. l'Académie des Lumières, 4. L'université humboldtienne, 5. l'Université catholique [Fribourg], 6. les Écoles polytechniques et commerciales» [37] et d'apprendre de quel poids les émigrés politiques ont pesé sur l'université helvétique en faisant de celle-ci un espace de débat plus libre qu'en Allemagne, en France et en Italie dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

Enfin le chapitre III offre un troisième et dernier préambule d'ordre épistémologique, puisqu'il concerne les «deux déesses jalouses: philologie et linguistique» [51]. Avec la genèse de la grammaire historique comparée dans le premier quart du XIX^{e} siècle, une controverse éclate en Allemagne entre la 'Sachphilologie' d'August Böckh et la 'Wortphilologie' de Gottfried Hermann. Quand Ernest Renan définit plus tard la philologie comme la «science des faits de l'esprit» [62], une troisième lecture englobante de la philologie voit le jour. Pour l'enseignement et la recherche sur les langues romanes, les universités suisses ont été confrontées à un dilemme: préserver le lien naturel entre langue, littérature et civilisation, ce que symbolise l'intitulé 'philologie romane' et qui restera l'orientation dominante dans la période étudiée, ou accorder à la linguistique un statut scientifique à part, ce qui commencera à se mettre en place au lendemain de la Seconde guerre mondiale, et que préconisait le philosophe du langage suisse Anton Marty dès le tournant du XX^{e} siècle [70]. Peut-être les autorités universitaires, dans leur traditionnelle sagesse, ont-elles voulu épargner aux étudiants l'écho des controverses qui divisaient dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle les linguistes allemands, entre tenants de la philologie comparée (autour de Georg Curtius et de Max Müller), de la linguistique naturaliste (autour d'August Schleicher) et de la linguistique psychologique (autour de Heyman Steinthal). Au-delà de ces débats enflammant les universités allemandes[2], qui sont plus largement connus, ce chapitre apporte des informations précieuses et détaillées sur les prises de position des linguistes suisses, Ludwig Tobler, Heinrich Morf, Saussure, Hermann Hagen et Adrien Naville [72-99] dans cette 'querelle des facultés' (Kant).

La composition de l'ensemble du livre est assez disproportionnée dans la mesure où le chapitre IV: «Les chaires de philologie romane en Suisse: émergence, généalogie et constellation» occupe 229 pages sur les 394 du volume, soit près de 60% à lui seul. Il se subdivise en sept sous-chapitres consacrés aux sept universités helvétiques. Dans la mesure où chacun de ces sous-chapitres a un volume comparable à celui des trois chapitres précédents et de la conclusion, ils auraient pu accéder au statut de chapitre proprement dit. S'il faut cependant chercher une raison à cette disproportion, elle tient certainement à la composition identique de ces sept rubriques: chacune est en effet composée avec une parfaite régularité

---

[2] Les philologues et linguistes français, comme Gaston Paris ou Michel Bréal, avaient conscience d'être scientifiquement à la traîne en l'absence d'université 'humboldtienne' et jusqu'à la création de l'École Pratique des Hautes Études (qui a largement contribué à la formation des romanistes suisses), mais ils avaient à gérer les répercussions des débats d'Outre-Rhin, en particulier avec la double création de la Société d'Anthropologie en 1852 qui considérait la linguistique comme une science de la nature (avec Abel Hovelacque dans le prolongement d'August Schleicher) et de la Société de Linguistique de Paris destinée à partir de 1856 à contrer celle-ci en concevant la linguistique comme une science de l'histoire ou de la culture.

(i) d'une première section sur la préhistoire de la discipline dans l'université en question;

(ii) d'une deuxième section présentant chronologiquement les titulaires de la chaire de philologie romane;

(iii) d'un premier tableau intitulé ÉMERGENCE, présentant les enseignements de la faculté de philosophie ou des lettres qui ont constitué le terreau sur lequel s'est bâtie la chaire de philologie romane;

(iv) d'un second tableau intitulé GÉNÉALOGIE, énumérant une série d'informations classées sur les titulaires successifs de la chaire de philologie romane (date, titulaire, rang, thèse, habilitation, éventuellement volume de mélanges et biographie);

(v) et d'un troisième tableau intitulé CONSTELLATION énumérant, pour l'université en question, les chaires de philologie et linguistique à la date de création de celle de philologie romane.

Ces trois notions d'émergence, généalogie et constellation sont la colonne vertébrale de ce chapitre plus que central, puisqu'elles figurent dans son intitulé. Le procédé est ingénieux, car il permet à l'auteure d'aborder les protagonistes de cette histoire dispersée entre des universités de culture allemande (Bâle, Berne, Zurich), française (Genève, Lausanne, Neuchâtel) et ... catholique (Fribourg) de manière 'réticulaire', c'est-à-dire en fonction de l'environnement local (émergence et constellation) et chronologique (la tradition locale instituée par le titulaire précédent dans la généalogie). Les universités sont rangées en fonction de la date de création de la chaire de philologie romane, à Zurich en 1872, à Bâle en 1877, à Berne en 1879, à Lausanne en 1888, à Fribourg en 1889, à Genève en 1891 et à Neuchâtel en 1895. À titre d'exemple exceptionnel, car – comparés à leurs collègues allemands – les philologues-linguistes suisses sont plutôt casaniers, Walther von Wartburg figure dans deux environnements successifs, d'abord (chronologiquement) pour le seul semestre d'hiver 1928 à Lausanne, puis après une décennie passée à Leipzig, de 1949 à 1958 à Bâle. Dans son cas, la disposition interne du chap. IV n'est pas très fonctionnelle, car l'université de Lausanne est traitée après celle de Bâle, ce qui oblige l'auteure à présenter la biographie de von Wartburg dans la section bâloise [160-63] avant de revenir sur son passage éphémère à l'université de Lausanne dans la section sur cette université [223*sq.*].

La conclusion, intitulée *Le savoir et la vie* et sous-titrée 'Wissen und Leben' (sans que la référence de ce titre bilingue soit explicitée) continue à concentrer l'attention sur le milieu universitaire des titulaires de chaires de philologie ou linguistique romane, mais il élargit la perspective en comparant l'époque de référence et la seconde moitié du XX^{e} siècle et en essayant de dégager des traits distinctifs des protagonistes et du cadre qui leur a permis d'épanouir leur recherche. Cinq questions sont abordées successivement. En premier, celle du rapport entre 'langue' et 'nation', qui est illustrée par les prises de position en 1861 du linguiste et dialectologue Cyprien Ayer et du germaniste Ludwig Tobler (le frère du romaniste Adolf Tobler, célèbre comme auteur principal du *Altfranzösisches Wörterbuch* poursuivi par Erhard Lommatzsch). L'auteure souligne dans les deux cas l'ambiguïté du propos: il s'agit de faire valoir que – contrairement à ce à quoi nous assistons depuis des décennies entre Flandre et Wallonie – la dissociation entre langue et nation n'est pas nécessairement un facteur d'affaiblissement de l'unité nationale. Selon Ayer, la 'nationalité abstraite' qui rapproche linguistiquement la Suisse romande de la France est compensée par sa 'nationalité concrète' basée sur son histoire

et sur «tous les besoins de sa vie politique et morale» [331], cette dernière notion correspondant chez Tobler à une 'seconde nature', politique et culturelle, l'emportant sur la première, d'ordre génétique [*ibid.*]. L'argument selon lequel le système politique suisse «exige, pour exister, un acte de volonté translinguistique» [333] est effectivement pertinent, car il rend compte de la position géolinguistique particulière de la Suisse.

L'auteure évoque ensuite les traits qui lui paraissent caractéristiques chez les chercheurs suisses. Elle souligne leur «caractère polyvalent et européen». Effectivement, ils ne pouvaient guère se contenter d'une formation supérieure à l'intérieur de la Suisse, les grands débats scientifiques et culturels avaient lieu ailleurs. Toutefois, s'agissant des romanistes, ce trait a toujours marqué (et continue de marquer) également les chercheurs allemands. Il est cependant indiscutable, si l'on pense à Jules Gilliéron et Saussure du côté de la France ou à Walther von Wartburg et Adolf Tobler du côté de l'Allemagne, que «les linguistes et romanistes suisses, sans jamais former à proprement parler une école, ont fortement contribué *in corpore* à assurer le transfert et la circulation des savoirs dans tout l'espace scientifique européen» [337]. Quant au troisième angle de vue, celui de «la visibilité de la linguistique suisse», Mme Fryba-Reber nous brosse un tableau complet du cadre institutionnel qui s'est mis progressivement à flanquer (congrès, revues, sociétés) et finalement à chapeauter les universités suisses (à partir de la création en 1952 du *Fonds national suisse de la recherche scientifique*). Après avoir également évoqué l'idée sans lendemain, inspirée à Karl Jaberg par le fédéralisme suisse, de fonder une université européenne (une sorte d'université humboldtienne de seconde génération), l'auteure revient *in fine* à l'époque actuelle, observant avec un certain dépit que «les chaires de philologie romane autrefois si florissantes et prometteuses dans la période que nous avons étudiée se sont trouvées être tantôt ventilées dans d'autres disciplines, tantôt simplement démantelées, cet éclatement se doublant d'une tendance plus générale à regrouper les 'linguistiques' d'une part, les 'littératures' de l'autre» [346]. Dans cette dernière section, le ton devient amer et révolté[3], mais l'auteure ne s'interroge sans doute pas assez sur la compatibilité entre un cadre universitaire destiné à s'adresser jusqu'aux années 1950 – en Suisse comme dans tous les pays limitrophes – à une élite étroite triée à la fin du cycle secondaire, et la généralisation de la formation universitaire, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

2. Globalement on peut sans doute considérer que la partie introductrice (Introduction et chapitres I-III) et la partie de conclusion sont destinées à une lecture suivie, la première parce qu'elle brosse un tableau général du cadre institutionnel des facultés de philosophie ou des lettres helvétiques avant de se focaliser sur la philologie-linguistique romane, et la seconde parce qu'elle revient à un éclairage général en termes politiques, psychologiques et médiatiques.

En revanche la disposition rigide des sept sections du chapitre IV favorise une consultation dégagée des contraintes de la linéarité. Pour chacune d'entre elles, la sous-section 1 commente les données des tableaux 'émergence' et 'constellation' et la sous-section 2 celles du tableau 'généalogie'. Il est peu probable que la majorité des lecteurs s'intéresse à la personnalité de tous les titulaires des chaires de philologie romane, ni

[3] Cf. p. 347-8: «Verrons-nous les universités se dévaloriser en supermarché du savoir où la clientèle se servira aux rayons et à la carte selon ses besoins et envies, souvent mesquins et miteux?».

au détail de la mise en place progressive de ces chaires. En revanche cette disposition permet de trouver une réponse à des questions particulières telles que: «La philologie romane s'est-elle développée plus tôt dans les universités de culture germanophone ou francophone?» ou «Quelle a été la place occupée par les savants formés en France, particulièrement à l'École Pratique des Hautes Études, ou en Allemagne, particulièrement à Leipzig, le fief des néogrammairiens?».

Quant à la nationalité des professeurs, on la trouve pour chaque université dans le tableau 'généalogie'. Un historiographe intéressé par cette question pourrait ainsi aisément répertorier par université et par époque le nombre des titulaires suisses face aux français, allemands, italiens, austro-hongrois, etc. et d'en tirer des conséquences sur le degré d'ouverture de la discipline aux savants étrangers.

3. Cette vaste et impressionnante entreprise peut être comparée à celles, beaucoup plus limitées, de Hültenschmidt (2000)[4] et Storost (2001)[5] sur l'émergence et le développement des 'néophilologies': dans leur cas la périodisation est délimitée comme chez l'auteure en amont par la genèse des premières chaires spécialisées autour de 1820 et en aval par les deux entreprises encyclopédiques du tournant du XX^{e} siècle (Gröber ed. 1888 pour les langues romanes[6], Paul ed. 1891-93 pour les langues germaniques[7]); l'objet plus large est justifié par l'extension de la notion de 'philologie' aux langues modernes; l'espace est délimité comme celui des philologues-linguistes d'expression allemande, correspondant au sens étendu de 'deutsch' dans la *Deutsche Grammatik* de Jacob Grimm (1819). Dans le présent ouvrage, les trois délimitations de l'espace, de la période et de l'objet nécessitent une justification:

– l'ESPACE, ou: pourquoi la Suisse plutôt que plus largement l'espace germanophone ou francophone, ou plus étroitement la Suisse germanophone ou romande? L'ouvrage a un caractère clairement patrimonial et il s'applique à l'institution universitaire suisse et à ses titulaires philologues-linguistes de nationalité suisse ou largement investis dans l'université suisse, à l'exception des savants suisses œuvrant dans des institutions étrangères [32]: il s'agit de dégager des traits propres aux études philologiques et linguistiques menées en Suisse qui sont liés à son plurilinguisme constitutif[8];

---

4 Hültenschmidt, Erika, 2000. «La professionnalisation de la recherche allemande», in: S. Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, vol.3: *L'hégémonie du comparatisme*, Liège, Mardaga, 79-96.

5 Storost, Jürgen, 2001. «Die 'neuen Philologien', ihre Institutionen und Periodica: eine Übersicht», in: Sylvain Auroux / E.F.K. Koerner / Hans-Joseph Niederehe / Kees Versteegh (ed.), *History Of The Language Sciences: An International Handbook* (...), vol. 2, Berlin, De Gruyter, 240-172.

6 Gröber, Gustav. (ed.), 1888, ^{2}1904. *Grundriß der romanischen Philologie*, vol. 1. *Geschichte und Aufgabe der romanischen Philologie. Quellen der romanischen Philologie und deren Behandlung. Romanische Sprachwissenschaft. Register*, Strasbourg, Trübner.

7 Paul, Hermann (ed.) 1891-1893. *Grundriß der germanischen Philologie*, 2 vol., Strasbourg, Trübner.

8 Cf. p. 8 «le plurilinguisme est un facteur essentiel de la cohésion nationale»; *ibid.* «Le souci du local n'est pas incompatible avec l'ouverture sur le monde; l'universel ne s'oppose pas au national, le particulier n'exclut pas le général»; *ibid.* «Propagée

- la PÉRIODE 1872-1945 mentionnée en sous-titre: 1872 est la date de création de la première chaire de philologie romane à Zurich [107], mais la date-butoir de 1945 n'est qu'approximativement pertinente. L'auteure fait valoir [29*sq.*] des arguments proprement institutionnels: création de deux organes de recherche centralisés en 1946 (*Académie suisse des sciences humaines*) et en 1952 (*Fonds national suisse de la recherche scientifique*) et «la multiplication de chaires de linguistique des langues particulières (française, italienne, espagnole, allemande, etc.) dans les années 50 et 60». La limite postérieure est donc assez lâche, mais elle a l'avantage de correspondre à ce qu'ont connu les facultés des lettres allemandes et françaises à la même époque[9];
- la DISCIPLINE: pourquoi la philologie-linguistique romane plutôt que classique ou germanique? De ce point de vue, la justification fournie [19] laisse le lecteur un peu sur sa faim: «les langues romanes (...) furent indéniablement une des spécialités de la linguistique suisse».

4. En conclusion, l'ouvrage de Mme Fryba-Reber honore l'historiographie de la linguistique par deux qualités éminentes:

- d'un côté la méticulosité extrême de la collecte des informations sur le cadre institutionnel des chaires de philologie romane dans les sept universités de Suisse et sur le profil de chacun de leurs titulaires dans le monumental chapitre IV,
- d'un autre côté l'aptitude à situer la discipline examinée dans le cadre plus vaste
  (a) de la linguistique helvétique, avec la figure écrasante de Ferdinand de Saussure [24*sq.* + 272-7] et celles non moins importantes de Jacob Wackernagel pour la philologie classique, de Charles Bally pour la stylistique ou de Jules Gilliéron pour la géolinguistique, et
  (b) de la politique scientifique de la confédération suisse, qui – comme le montre l'exposition de 1942 – a su ingénieusement présenter ses particularités linguistiques comme un facteur d'unité nationale.

Mais il ne faut pas chercher dans cet ouvrage ce qu'il ne propose pas directement, à savoir une biobibliograpie des romanistes suisses de l'époque considérée. Indirectement toutefois, on peut là aussi glaner des informations parcellaires en consultant, dans chacun des tableaux de GÉNÉALOGIE et pour chaque titulaire, la rubrique B(ibliographie), qui fournit des références détaillées dans la Bibliographie générale.

Jacques FRANÇOIS

---

par l'exposition, la conviction qu'il y aurait un lien entre la linguistique pratiquée par des savants suisses et une sensibilité particulière à l'égard du fait linguistique repose sur l'idée qu'il existe une recherche spécifiquement suisse, indissociable de la représentation que l'on peut se faire à l'époque de l'unité politique de la Suisse.» (*ibid.*) ou encore p. 30 «le principe helvétique de l'*unité* nationale par la *diversité* de ses composantes linguistiques».

[9] Jusqu'en 1969, dans les universités françaises la composante linguistique de la licence d'enseignement des langues modernes avait une priorité historique et gardait l'intitulé 'philologie'.

Rhétoroman

Georges DARMS / Clà RIATSCH / Clau SOLÈR (ed.), *Akten des V. Rätoromanistischen Kolloquiums – Actas dal V. Colloqui retoromanistic, Lavin 2011*, Tübingen, Narr, 2013, 380 pagine.

Il volume qui segnalato riunisce i contributi al quinto convegno di linguistica e filologia retoromanza (in senso gartneriano, cioè tenendo conto dei tre tronconi grigionese, dolomitico e friulano) tenutosi dal 28 al 31 agosto 2011 a Lavin (Canton Grigioni). La serie dei congressi retoromanistici (chiamati in ladino *colloquiums*) a scadenza triennale fu istituita nel 1996 da Dieter Kattenbusch, allora docente presso l'università di Gießen. Il sesto 'Colloquium retoromanistich' si è tenuto recentemente, dal 2 al 4 ottobre 2014, nella località friulana di Cormòns, organizzato da Federico Vicario per conto della Società Filologica Friulana. Il volume qui segnalato è il primo che contiene la quasi totalità delle relazioni tenute in occasione di un 'Colloquium retoromanistich'[1].

I 21 contributi sono divisi in quattro capitoli tematici: storia della lingua [13-134], lingua attuale [135-259], letteratura [261-326] e politica linguistica [327-376]. Il volume affronta quindi gli aspetti e le problematiche più attuali del retoromanzo, ma con focus differenti: lo studio dei fenomeni della lingua antica nel friulano, gli studi sincronici e le discussioni socio-linguistiche nel romancio e nel ladino dolomitico rispettivamente. Undici articoli della raccolta sono dedicati al romancio, 4 al ladino dolomitico e altrettanti al friulano, mentre 2 interventi hanno per argomento il retoromanzo in senso lato.

Federico Vicario, «Studio del lessico e carte friulane tardomedievali» [15-27], propone un'introduzione al suo progetto di un *Dizionario storico friulano*, che mira a promuovere lo studio del patrimonio lessicale della scripta friulana. Vicario presenta alcuni esempi di voci del *Dizionario*, già disponibile in rete (‹www.dizionariofriulano.it›), dando al lettore un'idea su quelli che saranno la struttura e i contenuti dell'opera definitiva.

Il contributo di Giovanni Mischì, «Gadertalische Toponyme» [29-40], è dedicato alla toponomastica della Val Badia. Analizzando un complesso di documenti dell'anno

[1] I contributi del primo «Rätoromanisches Kolloquium» furono pubblicati in due sedi separate: i contributi dedicati al romancio in Dieter Kattenbusch (ed.), *Studis romontschs. Beiträge des Rätoromanischen Kolloquiums (Giessen/Rauischholzhausen, 21.-24- März 1996)*, Wilhelmsfeld, Egert, 1999 [pro lingua, 31]; parte di quelli dedicati al ladino dolomitico nella rivista *Ladina* 21 (1997). Non ci furono interventi sul friulano. La maggioranza delle relazioni presentate durante il secondo convegno (1999 a Santa Maria/Val Müstair nei Grigioni) sono pubblicate nelle *Annalas da la Societad retorumantscha* 113 (2000), 7-289. Anche in questo caso il friulano fu assente. Gli interventi del terzo convegno (a San Martino in Badia nell'Alto Adige, 2002) sono stati pubblicati nella rivista *Ladinia* 26-27 (2002-2003); questa volta con la presenza di articoli dedicati a tutti e tre i tronconi retoromanzi. I contributi del quarto convegno (2005 a San Daniele nel Friuli) finalmente, dedicati in gran parte al friulano, sono raccolti in Federico Vicario (ed.), *Ladine loqui. IV Colloquium retoromanistich*, Udine, Società Filologica Friulana, 2007 (Biblioteca di studi linguistici e filologici 7).

1579, l'autore ne ricava un numero discreto di toponimi al giorno d'oggi desueti; inoltre, riesce a ricostruire alcuni aspetti delle condizioni socio-economiche dell'epoca.

Ricarda Liver, «Bibelübersetzungen in den Anfängen der bünderromanischen Schriftsprache» [41-52], analizza contrastivamente la lingua delle prime traduzioni bibliche in romancio grigionese (le famose traduzioni in engadinese di Jachiam Bifrun e in sursilvano di Luzi Gabriel), opere che sono alla base del romancio scritto. L'autrice collega le differenze riscontrate nei lessemi utlizzati non soltanto a delle varietà diatopiche, ma anche di registro, in quanto Bifrun si orienta decisamente verso la lingua giuridica italiana contemporanea. Ulteriori divergenze sono imputabili alla diversa fonte utilizzata per la traduzione, il testo originale greco per Gabriel e la versione latina di Erasmus di Rotterdam per Bifrun.

Paul Videsott, «Die erste dolomitenladinische Grammatik. Versuch zu einer Grammatik der Grödner Mundart / Per na Gramatica döl Lading de Gerdöna *von Josef David Insam (1806 ca.)*» [53-68] analizza un documento inedito e unico: la prima grammatica del ladino dolomitico finora conosciuta, più esattamente del gardenese, di Josef David Insam. Tale manoscritto è stato ritrovato nel fondo retoromanzo della Biblioteca Universitaria di Cracovia. Videsott ne fornisce una prima descrizione, illustrando in primo luogo la sua struttura e sottolineando l'unicità e l'importanza del documento. In effetti, il privilegio di 'prima grammatica del ladino dolomitico conosciuta' è stato finora appannaggio di Micurà de Rü con il suo manoscritto *Versuch einer deütsch-ladinischen Sprachlehre* del 1833 (che però tuttora rappresenta il primo tentativo di creazione di una lingua scritta comune per le cinque varietà del ladino dolomitico)[2]; ora si risale di quasi altri tre decenni.

Un altro manoscritto importante, ma finora rimasto ignoto al mondo scientifico, viene presentato da Massimiliano Verdini, «Il dizionario romancio-tedesco-latino di Štefan Kociančič. Un inedito ponte tra Friuli e Grigioni» [69-81]. Š. Kociančič (1818-1883) è stato uno dei primi sociologi e glottologi della lingua friulana, ma si è anche occupato di romancio. Verdini innanzitutto fornisce qualche esempio di voci del dizionario (di cui è prevista l'edizione integrale), e poi passa in rassegna le fonti del Kociančič, fra le quali la fondamentale *Sacra Bibla*, traduzione grigionese del 1678 di Jacop Anton Vulpius e Jachen Dorta.

Jürgen Rolshoven e Florentin Lutz, «Crestomazia Digitala. Literatur und Kultur der Romanen in einem kollaborativen System» [83-103], presentano il loro progetto di digitalizzazione completa della *Rätoromanische Chrestomathie* di Caspar Decurtins (Erlangen, 1896-1919). Lo scopo è di rendere completamente accessibile su supporto digitale la raccolta più importante e rappresentativa di testi romanci, e ciò non soltanto ad uso scientifico, ma anche come progetto di conservazione di un bele culturale. Numerosi esempi illustrano le modalità di impiego di questo corpus elettronico.

Matthias Grünert, «Italienischer Einfluss in Lexemverbänden und Wortformenparadigmen des Bünderromanischen» [105-24], individua gli italianismi presenti in alcuni gruppi di lessemi e paradigmi di formazione di parole del romancio. L'autore discute

---

[2] Il lavoro di Micurà de Rü è stato pubblicato solamente nel 1994: Craffonara, Lois, 1994. «Nikolaus Bacher: Versuch einer deütsch-ladinischen Sprachlehre – Erstmalige Planung einer gesamtdolomitenladinischen Schriftsprache – 1833», *Ladinia* 18, 135-205.

principalmente i prefissoidi verbali e la formazione dei participi passati. Soprattutto nell'engadinese l'influenza della lingua italiana influisce persino sulla morfologia verbale.

Giorgio Cadorini, «Due progetti etimologici friulani in corso» [125-34], informa su due progetti che includono anche il friulano: da un lato il DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*; ‹www.atilf.fr/DERom›), che si propone di fornire l'etimologia di tutto il patrimonio lessicale panromanzo da un punto di vista comparativo-ricostruttivo; dall'altra parte una monografia alla quale l'autore stesso sta lavorando e che è impostata come manuale per romanisti che desiderano studiare soprattutto gli aspetti storici-evolutivi del friulano.

Il contributo di Franziska Maria Hack e Georg A. Kaiser che apre la sezione dedicata alle caratteristiche e ai fenomeni del retoromanzo attuale, «Zur Syntax von Fragesätzen im Rätoromanischen» [137-61], è un'analisi dei diversi tipi di frasi interrogative nel retoromanzo, dalla quale si può concludere che l'inversione è il tipo di interrogativa più frequente e nella maggior parte dei casi anche una costruzione obbligatoria. Altre varietà retoromanze propongono poi una struttura della frase diretta, senza l'inversione verbo-soggetto, simile alla costruzione presente in diversi dialetti norditaliani. È infine interessante notare che il pronome soggetto enclitico nell'inversione di alcune varietà sia stato grammaticalizzato, creando una coniugazione verbale apposita per la frase interrogativa diretta.

Luca Melchior, «Zur verbalen *surcomposition* im Friaulischen» [163-88], riprende un argomento, quello della 'surcomposition' (la formazione di tempi composti mediante l'impiego di due ausiliari), che ha già analizzato a livello più ampio in questa rivista[3], ma con un focus più specifico sul friulano. L'autore fa notare il vasto utilizzo della 'surcomposition' soprattutto nell'uso scritto di giovani autori friulani. Nuovamente, Melchior accenna al carattere dell'esperienzialità, quindi la focalizzazione di un avvenimento già avvenuto nel passato, come caratteristica principale dell'impiego di tempi sovracomposti. Fornisce inoltre esempi interessanti di 'futur surcomposé' e di 'subjonctif plus-que-parfait surcomposé'.

Clau Solèr, «Interferenzen und eine kaum fassbare Semantik» [189-207], illustra diversi casi di frasi o lessemi del romancio attuale, dove la semantica non è comprensibile se non si è a conoscenza del modello tedesco che ha fornito il calco. Secondo l'autore, molte di queste estensioni e spostamenti semantici verrebbero veicolati dalla lingua standard grigionese.

Hans Goebl, «Der zweite Teil des Sprachatlasses ALD (‹Atlant linguistich dl ladin dolomitich i di dialec vejins›)» [209-21], fornisce un rendiconto sintetico dell'ultimazione del progetto monumentale *ALD*, l'Atlante linguistico del ladino dolomitico e dei dialetti limitrofi, ideato nel lontano 1972 e concluso nel 2012 con la pubblicazione della seconda parte. L'ideatore e direttore del progetto descrive la fitta rete di collaborazioni scientifiche, istituzionali e finanziarie che hanno sostenuto il progetto, sottolineando la sua natura innovativa nel mettere a disposizione i dati anche in forma digitale nonché audio, il che fa dell'*ALD* uno strumento unico per lo studio dei fenomeni linguistici del retoromanzo a livello sincronico, e, di riflesso, diacronico.

---

[3] Melchior, Luca, 2010. «Tra esperienzialità e iteratività: il 'passé surcomposé à valeur spéciale' in francese (e in altri idiomi romanzi)», *RLiR* 74, 65-98.

Renata Coray, «Rätoromanische Sprachbiografien. Theorie und Praxis der Sprachbiografieforschung» [223-38], prende le mosse dalla discussione dei risultati di un progetto destinato alla raccolta di biografie linguistiche nell'area retoromanza. Tali biografie, intimamente legate alla coscienza linguistica del parlante, sono particolarmente interessanti in situazioni di plurilinguismo. Nel caso romancio, esse fanno notare un rapporto piuttosto ambivalente con la lingua dominante, il tedesco. Infatti, benché questa lingua sia indispensabile ed abbia contribuito ad un maggiore inserimento dei romanci nel mondo non-romancio, il primo contatto con essa per molti non sembra essere stata un'esperienza linguistica positiva.

Il contributo di Gerda Videsott, «Zur Relativität der Klassifizierung von Sprache(n)» [239-59], discute la problematica della classificazione delle lingue, partendo da uno studio neurolinguistico mediante fMRI di giovani parlanti quadrilingui. I risultati dimostrano che l'apprendimento di più lingue in età precoce si manifesta in una sovrapposizione dell'attività neuronale, di modo che un bambino, più che imparare «lingue» diverse, impara «competenze linguistiche» diverse, che poi applica alle varie lingue.

Rut Bernardi, «Dolomitenladinische Literaturgeschichte» [263-81], apre la (breve) terza sezione del volume, dedicata alla letteratura. Si tratta di una presentazione sintetica dell'importante progetto sulla letteratura ladina conclusosi nel 2013 con una pubblicazione in tre volumi[4].

Renzo Caduff, «Die Verskunst Peider Lansels am Beispiel des Elfsilblers» [283-302], si occupa del noto poeta Peider Lansel (1863-1943), discutendo soprattutto la struttura dei suoi versi, che è stata oggetto di critica in molte occasioni, in primo luogo a causa del loro carattere ritmico inusuale. Caduff vuole correggere le false affermazioni a tale riguardo, ribadendo che lo studio di questi versi deve distinguere il ritmo dal metro e deve includere nell'analisi l'intenzione del poeta stesso nella scelta della struttura metrica.

L'articolo di Clà Riatsch, «Andri Peers ‹altes Romanisch›» [303-14], è dedicato al poeta Andri Peer (1921-1985) e al suo stretto legame con quelli che lui stesso definisce «Romanische Klassiker», cioè con i classici della lingua romancia. Nelle sue opere, in effetti, si notano molti riferimenti a questi autori, ai quali Peer rende lode soprattutto in merito all'uso di una lingua scritta pura, senza interferenze e influssi delle lingue limitrofe.

Di Andri Peer si occupa anche Annetta Ganzoni, «Andri Peer – Zur Rezeption moderner Lyrik in einer Kleinkultur» [315-26]. Viene presentata la produzione lirica del Peer, facendo riferimento alle tante difficoltà e delusioni che egli ha dovuto sopportare, sebbene abbia dato un contributo fondamentale alla letteratura e al mantenimento del romancio grigionese.

L'ultima sezione, ugualmente breve, comprende tre interventi di carattere sociolinguistico e di politica linguistica.

---

[4] Bernardi, Rut / Videsott, Paul, 2013. *Geschichte der ladinischen Literatur. Ein biobibliografisches Autorenkompendium von den Anfängen des ladinischen Schrifttums bis zum Literaturschaffen des frühen 21. Jahrhunderts (2012). Bd. I: 1800-1945: Gröden, Gadertal, Fassa, Buchenstein und Ampezzo. Bd. II/1: Ab 1945: Gröden und Gadertal. Bd. II/2: Ab 1945: Fassa, Buchenstein und Ampezzo*, Bozen/Bolzano, Bozen University Press (Scripta Ladina Brixinensia, 3).

Rico Franc Valär, «Peider Lansel und die staatspolitische Dimension der ‹questione ladina› in der Schweiz» [329-55], ritraccia il rapporto di Peider Lansel (1863-1943) con la tanto discussa 'questione ladina' in Svizzera. La 'questione ladina', come noto originariamente una questione linguistico-classificatoria, si trasformò ben presto in una questione nazionale per la Svizzera e si concluse con il famoso referendum del 1938, nel quale il romancio venne riconosciuto come quarta lingua nazionale. Con il suo famoso saggio *Ni Italians, ni Tudais-chs!* (Ne italiani, ne tedeschi!), Lansel divenne la personalità guida del movimento retoromancio.

William Cisilino, «La tutela giuridica della lingua friulana», [357-68], fornisce un quadro esaustivo delle norme giuridiche che tutelano la lingua friulana, in particolare la nuova legge regionale n.29 del 2007. Questa legge disciplina la delimitazione territoriale, gli usi pubblici e la toponomastica, il sistema scolastico, i media e la pianificazione linguistica del friulano.

Infine, Gerold Hilty, «Ist das Bünderromanische noch zu retten» [369-76], esamina la situazione attuale del romancio grigionese, considerando in primo luogo le possibilità del suo mantenimento e auspicando che la scuola, in quanto istituzione principale che si occupa della trasmissione e dell'insegnamento della lingua, promuova la ligua minoritaria. Secondo l'autore, infatti, la scuola deve essere bilingue tedesco-romancia, ed il romancio deve essere insegnato a livello idiomatico e non di lingua standard. Infine, un sostegno essenziale dovrebbe arrivare anche da parte del gruppo linguistico tedesco, che dovrebbe a sua volta accettare il romancio come materia d'insegnamento almeno opzionale.

Il volume offre una buona panoramica degli argomenti al momento attuali nell'ambito della linguistica e filologia retoromanza; la varietà e la qualità degli articoli contenuti rendono senza il volume di grande utilità anche al di fuori dello stretto ambito retoromanistico.

Ruth VIDESOTT

Paul VIDESOTT / Rut BERNARDI / Chiara MARCOCCI, *Bibliografia ladina. Bibliografie des ladinischen Schrifttums / Bibliografia degli scritti in ladino*, 1: Von den Anfängen bis 1945 / Dalle origini al 1945, Bozen-Bolzano, Bozen-Bolzano University Press (*Scripta Ladina Brixinensia*, IV), 2014, 198 pagine.

Questo volume è il primo di un'opera complessiva prevista in due volumi e il cui scopo è di offrire un elenco di quanto è stato scritto in ladino dalle origini ai nostri giorni. L'opera si associa direttamente alla *Geschichte der ladinischen Literatur*, di Rut Bernardi e Paul Videsott, uscita nella stessa serie nel 2013, ma anche alla bibliografia linguistica sul retoromanzo pubblicata dallo stesso Videsott, sempre nella stessa serie, nel 2011.

Trattandosi di idiomi con attestazione scarsa prima del XX secolo, l'elenco e la classificazione dei testi noti offre ai ricercatori uno strumento indispensabile per il loro

lavoro. La *Bibliografia* colma infatti una lacuna degli studi sul ladino visto che gli elenchi di pubblicazioni a cui si poteva ricorrere finora risultavano del tutto insufficienti o per la loro data o per la loro lacunosità. Il modello riconosciuto dell'opera è quella analoga (ma tematicamente più ampia) dedicata al romancio grigionese, la *Bibliografia Retorumantscha (1552-1964)* pubblicata da Norbert Berther e Ines Gartmann nel 1986 (Cuira, Lia Rumantscha).

Come nelle opere precedenti, il ladino viene inteso in senso storico-politico come l'insieme delle varietà dialettali parlate all'interno del Tirolo storico, cioè le varietà parlate intorno al massiccio del Sella e la varietà di tipo cadorino parlata a Cortina d'Ampezzo. Se da un punto di vista linguistico questa scelta può essere criticata (si veda la nostra recensione alla *Bibliografia retoromanza* in *RLiR* 77 (2013), 545-9), in questo caso la scelta appare più giustificata perché la nascita e la fioritura di una tradizione scritta nel territorio in questione si è senz'altro nutrita di aspirazioni comuni e testimonia di un retroterra storico-culturale unitario.

Il limite cronologico imposto a questo primo volume si giustifica con il cambiamento intervenuto nel secondo dopoguerra nella vita culturale ladina: con la graduale introduzione dell'insegnamento del ladino nelle scuole, la nascita di associazioni culturali, la creazione di pubblicazioni periodiche e poi la fondazione degli istituti culturali ladini, cambia radicalmente il tapporto con la scrittura in ladino e il numero delle pubblicazione aumenta gradatamente e, dopo il 1980, vertiginosamente. Per questo, se per i testi redatti fino al 1945 i redattori potevano aspirare alla completezza, questo non è pensabile per il periodo successivo, e i due volumi sono quindi stati progettati con criteri di selezione diversi. Più tardi la ricerca bibliografica dovrebbe essere estesa anche ai media audiovisivi; la *Bibliografia* sarà inoltre resa accessibile in rete, come anche riproduzioni e trascrizioni dei documenti originali (v. già ora il sito del progetto di *Vocabolario del Ladino Letterario* di Paul Videsott: ‹http://vll.ladintal.it›).

La *Bibliografia* accoglie sia testi letterari che non-letterari, compresi quelli in cui il ladino compare solo parzialmente; accoglie inoltre anche raccolte più o meno sistematiche di parole ladine. Sono stati registrati sia testi originariamente pubblicati a stampa, sia testi manoscritti pubblicati più tardi, sia testi manoscritti tuttora inediti.

La *Bibliografia*, che comprende 1072 entrate, è organizzata per autore, sotto ogni singolo autore i testi si susseguono cronologicamente per anno di redazione del testo. Viene indicato l'idioma (e anche se si tratta di composizione originale o di traduzione), il genere letterario, l'ubicazione del manoscritto originale (se esiste), i dati relativi alla pubblicazione, con tutte le ristampe, compresa l'eventuale presenza del testo nella banca dati del *Vocabolario del Ladino Letterario*. Gli eventuali adattamenti in un altro idioma ladino sono registrati in lemmi indipendenti subito dopo quello relativo al testo originale.

La lista dei testi è completata da sei indici che facilitano la ricerca in base a vari criteri:

(1) un indice dei titoli o incipit, con anno di redazione e idioma

(2) un indice per anno di redazione, con indicazione dell'idioma

(3) un indice per idiomi, con i testi ordinati cronologicamente

(4) un elenco dei testi tradotti

(5) un elenco dei testi non pubblicati a stampa

(6) una classificazione per tipi di testo degli scritti non-letterari (che sono però meno del 15% del totale dei testi classificati).

In ogni classificazione che utilizza vari parametri, i curatori sono costretti a decidere, e le decisioni possono essere discutibili: per fare un solo esempio, ci si può chiedere perché le versioni di testi evangelici pubblicate da Haller siano state classificate come traduzioni [499-506], come anche le varie versioni della parabola del figliuol prodigo, mentre invece quelle del Padre Nostro [493-498] no (forse per una svista anche le versioni in gardenese di Vian degli stessi testi [nr. 1001, 1003, e anche 1005] non compaiono nella lista dei testi tradotti).

In un'opera di questo impegno, non ci si dovrà meravigliare se qualcosa è sfuggito ai curatori, per es.:

- i testi della parabola del figliuol prodigo raccolti dall'inchiesta Lunelli (nr. 302, 358, 418, 884, 894), oltre che nell'articolo di padre Frumenzio Ghetta e Fabio Chiocchetti nel vol. 10 di *Mondo Ladino* (1986), sono stati pubblicati (anche se non sempre in maniera soddisfacente), assieme a tutte le altre versioni trentine, da Umberto Raffaelli in *Tradizioni popolari e dialetti nel Trentino: l'inchiesta post-napoleonica di Francesco Lunelli (1835-1856)* (Trento, UCT, 1986);
- una riproduzione del dattiloscritto originale (datato 1907) di K.F. Wolff della fiaba livinallese *La Salvárja* (nr. 1035) si trova in Ulrike Kindl, *Kritische Lektüre der Dolomitensagen von Karl Felix Wolff*, Band 1: *Einzelsagen* (San Martin de Tor, Istitut Ladin «Micurà de Rü», 1983), alle pp. 78*sq.* (il volume contiene anche altre riproduzioni di dattiloscritti o manoscritti con testi raccolti da Wolff nelle valli ladine).

Ci si può infine chiedere se nel caso di idiomi con tradizione così scarsa, non sarebbe stato utile raccogliere anche testi conservati su supporti non cartacei – penso qui a quelli che è invalso chiamare testi 'esposti'. Un esempio di questi si trova su un *ex voto* conservato al Museo Ladino di Fassa (v. la Fig., riprodotta per gentile concessione del Museo), probabilmente di poco posterione all'evento rappresentato (27 agosto 1855): il testo è in basso-fassano (*brach*), scritto con una grafia simile a quella che in quegli anni stavano sperimentando i sacerdoti G.A. Vian e G. Brunel (Fabio Chiocchetti, c.p.). Non sono tuttavia in grado di valutare l'estensione del fenomeno, e bisogna riconoscere che la raccolta del materiale avrebbe senz'altro richiesto notevoli sforzi da parte dei curatori.

L'indice dei titoli/incipit è evidentemente stato fatto in maniera automatica, con alcuni degli inconvenienti del caso: invece di utilizzare il metodo usuale negli incipitari che tiene conto solo della sequenza delle lettere (per cui, per intenderci, *Larissa* precede *La russa*), il programma usato tiene conto della divisione delle parole (ordinando *La russa* prima di *Larissa*); inoltre il programma non è stato in grado di unire i casi in cui l'articolo o pronome *l* è separato dalla parola che segue da uno spazio, e quelli in cui invece c'è l'apostrofo o un trattino: in questi l'articolo/pronome è stato trattato come parte della parola che segue – per cui, mentre tutti i titoli che cominciano con *(')l* (articolo o pronome) sono raggruppati assieme (e ordinati in base a quanto segue), quelli che cominciano con *l'* (o *l-*) si trovano sparsi qua e là tra i titoli la cui prima parola comincia con *l* (stesso discorso per la preposizione *d / d'*). Se poi il programma è stato in grado di raggruppare le lettere con diacritico (per es. *ć* e *č* con *c*), non ha fatto lo stesso lavoro per caratteri diversi, ma funzionalmente equivalenti come *n* e *ŋ*.

Paul Videsott, Rut Bernardi e Chiara Marcocci hanno messo a disposizione dei ricercatori un materiale utilissimo sia per i linguisti, sia per gli studiosi della vita culturale ladina. Le poche imprecisioni, che potranno essere facilmente corrette, non ne diminuiscono in nessun modo il valore e non metteranno in difficoltà l'utente. Aspettiamo dunque la pubblicazione del secondo volume e la versione elettronica, che ne renderà ancora più facile l'utilizzazione.

Giampaolo SALVI

Italien

Silvio CRUSCHINA / Martin MAIDEN / John Charles SMITH (ed.), *The Boundaries of Pure Morphology. Diachronic and Synchronic Perspectives*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Studies in Diachronic and Historical Linguistics, 4), 2013, XII + 319 pagine.

Casi di discontinuità nel rapporto forma-significato dei segni linguistici vengono spesso analizzati come forme di allomorfia determinate dalla fonologia o dalla semantica. Tuttavia, questo tipo di analisi non è sempre corretto perché alcuni casi di arbitrarietà non possono essere attribuiti né a cause extramorfologiche né a idiosincrasie lessicali. Da questa presa di coscienza è nato un filone di ricerca che ruota attorno alla nozione di 'morfoma' e più in generale alla teorizzazione di un livello della morfologia considerato autonomo da altre componenti della grammatica, quali la sintassi e la fonologia. La morfologia autonoma o 'morfologia pura' è il tema del volume qui recensito.

Il libro, a cura di Silvio Cruschina, Martin Maiden e John Charles Smith, è il quarto volume della collana *Oxford Studies in Diachronic and Historical Linguistics*, fondata recentemente e diretta da Adam Ledgeway e Ian Roberts. Consiste di 14 capitoli, una lista di abbreviazioni [VIII-X], note biografiche su autori ed editori [XI-XIII], un'unica bibliografia finale [284-307], come nella tradizione della casa editrice, e un indice generale che include, oltre ai termini tecnici, i nomi di autori, lingue e dialetti [309-319].

Il primo capitolo, l'introduzione [1-7], non firmato ma steso dagli editori, presenta la storia e i tratti generali della ricerca nell'ambito della morfologia autonoma, e riassume succintamente i contributi dei 13 capitoli a seguire. In particolare i curatori puntano il dito sul rischio che vi sia uno sbilanciamento eccessivo verso un'analisi morfomica dei dati, attribuendo alla morfologia autonoma un peso eccessivo. Da qui la necessità di studiare con esattezza quali sono i confini della morfologia autonoma, per scoprire i quali bisogna capire «whether speakers can be viewed as selecting one stem or the other on the basis of an external motivation of some kind, or whether instead the fact that any given part of the paradigm requires a particular stem is simply a brute fact about the morphological system», secondo la concisa formulazione di O'Neill in riferimento all'allomorfia tematica [195].

Prima di passare al contenuto dei diversi capitoli, per facilitare la lettura della recensione, presento gli schemi dei tipi morfomici più conosciuti. Questi sono le distribuzioni N, L e U (per ovvie ragioni di spazio, altri tipi di distribuzione, per esempio PYTA e FUÈC, non possono essere esposti).

La distribuzione N è il tipo morfomico apparentemente più frequente (nei sistemi verbali delle lingue romanze). Essa è caratterizzata da un tema unico per la 1SG, 2SG, 3SG e 3PL del presente, e la 2SG dell'imperativo, opposto a un altro tema per il resto del paradigma. Si può esemplificare la distribuzione N col verbo italiano *andare* in (1)[1].

[1] Per le glosse dei valori morfosintattici, si rimanda a *Leipzig Glossing Rules* ‹http://www.eva.mpg.de/lingua/resources/glossing-rules.php›.

(1) Distribuzione N

PRS.IND	*vado*	*vai*	*va*	*andiamo*	*andate*	*vanno*
PRS.SUBJ	*vada*	*vada*	*vada*	*andiamo*	*andiate*	*vadano*
				IMPF *andavo*		
				PRET *andai*		
				FUT *andrò*		
				PST.PTCP *andato*		
				INF *andare*		

La distribuzione L è caratterizzata da un tema per la ISG del presente indicativo e tutte le persone del presente congiuntivo, in alternanza con un tema allomorfo nel resto del paradigma, come nel caso dello spagnolo *conocer* in (2).

(2) Distribuzione L

PRS.IND	*conozco*	*conoces*	*conoce*	*conocemos*	*conocéis*	*conocen*
PRS.SUBJ	*conozca*	*conozcas*	*conozca*	*conozcamos*	*conozcáis*	*conozcan*

La distribuzione U è caratterizzata da un tema per la ISG e 3PL del presente indicativo e tutte le persone del presente congiuntivo, e un tema allomorfo per il resto del paradigma, come nel caso di toscano antico *potere* in (3).

(3) Distribuzione U

PRS.IND	*posso*	*puoi*	*può*	*potemo*	*potete*	*possono*
PRS.SUBJ	*possa*	*possi*	*possa*	*possiamo*	*possiate*	*possano*

Il volume non è organizzato in sezioni tematiche; tuttavia, la maggior parte dei capitoli possono essere raggruppati secondo il tipo di confine tra la morfologia e le altre componenti della grammatica. Presenterò, dunque, i singoli capitoli, non seguendo il loro ordine di pubblicazione ma in base al tipo di confine che esaminano: morfologia vs. fonologia, morfologia vs. semantica, morfologia vs. sintassi. Inizio con il gruppo che indaga il confine tra morfologia e fonologia, che accomuna i capitoli di Anderson, Maiden, Da Tos e Loporcaro.

Stephen Anderson [8-23] dedica il suo contributo all'allomorfia dei temi di alcuni verbi del surmirano, una varietà romancia parlata nell'area di Savognino in Svizzera, e riprende il dibattito a più puntate tra Martin Maiden e se stesso sull'argomento. L'oggetto della contesa è quale sia l'analisi più adeguata per l'alternanza tematica in verbi del tipo *ludar* che presentano una distribuzione N degli allomorfi /lʊd-/ vs. /lod-/. Infatti, mentre Maiden sostiene che si tratta di fenomeno morfomico, Anderson afferma che l'al-

ternanza è condizionata fonologicamente, e precisamente è determinata dalla posizione dell'accento: per esempio, nel presente indicativo /lʊd-/ è il tema delle forme rizoatone (la 1PL e 2PL), /lod-/ quello delle forme rizotoniche (1, 2, 3SG e 3PL). Anderson argomenta a favore della soluzione fonologica attingendo a dati sia da verbi che da altre classi di parole e adducendo esempi dal sursilvano e dall'engadinese. L'analisi ricorre a blandi formalismi della Fonologia Lessicale e di Optimality Theory. Il controargomento di Maiden è basato sulla constatazione che nel surmirano non esiste nessun automatismo fonologico per il quale [ɔ] dovrebbe essere impossibile in sillabe atone; e di fatto i controesempi abbondano, per esempio *dɔrmu'lent* [15]. Anderson ne è consapevole ma trova una spiegazione anche per questo problema: le forme con «wrong stems» [15], come egli le definisce, sarebbero derivate non da una comune radice ma direttamente da un altro nome. Questa però non è una confutazione della critica espressa da Maiden. Infatti, se il cambiamento vocalico discusso fosse determinato da un processo fonologico automatico – come sostenuto da Anderson – le forme con «wrong stems» non esisterebbero affatto. Anche il controargomento che i verbi in questione costituiscano «a decided, and limited, minority» [15] non è convincente. È difficile dare un giudizio definitivo sulla correttezza dell'analisi proposta. Sicuramente essa non manca di rigore, ma la soluzione dipende da quali criteri di valutazione si stabiliscono e dal rigore con il quale vengono applicati. In casi come quello in questione il criterio da applicare per decidere della presenza o meno di un morfoma è quello dei processi fonologici automatici; a questo punto, ci sono due possibilità: (i) se si ammorbidisce questo criterio e si accetta che eccezioni sono possibili, allora Anderson potrebbe avere offerto una spiegazione adeguata dei casi presentati; se invece (ii) il criterio non viene ammorbidito, allora qualsiasi eccezione all'automatismo fonologico corrisponderebbe a confermare lo stato morfomico del fenomeno trattato. L'articolo di Anderson è dunque pienamente nel segno del tema del volume, nel senso di un dialogo su quali siano i confini tra la morfologia e, in questo caso, la fonologia. Tuttavia, piuttosto che rimandare la soluzione del problema a una puntata successiva del carteggio con Maiden, sarebbe opportuno che si elaborino criteri di valutazione più stabili onde evitare argomentazioni circolari.

Nel terzo capitolo [24-44] Martin Maiden riprende il tema dell'automatismo fonologico e del potenziale rischio di una benevolenza eccessiva verso interpretazioni morfomiche. Maiden riparte da zero, cioè dal '*locus classicus*' [24] della morfologia storica dell'italiano: l'alternanza tra consonanti velari e palatali nel tema di alcuni verbi, del tipo *vin*[k]*o* vs. *vin*[ʧ]*i*. Questo è un classico esempio del cosiddetto 'paradosso di Sturtevant', per il quale il cambio fonetico regolare produce irregolarità, cioè allomorfia, nei paradigmi flessivi. La domanda che si pone Maiden è se l'alternanza tra velari e palatali sia veramente un fenomeno di morfologia autonoma (perché, in sincronia, l'allomorfia persiste anche in mancanza del contesto fonologico), oppure sia piuttosto una caso di morfologia 'semi-autonoma'. Il caso è interessante e Maiden conosce la materia profondamente. Maiden, che in pubblicazioni precedenti ha sostenuto la prima posizione, si sente chiamato a rivederla e offre una soluzione più sfumata. Un argomento contro l'ipotesi fonologica verrebbe dal mancato adeguamento fonologico del tema verbale in presenza della desinenza *-uto*, per esempio in verbi quali *crescere* (PST.PTCP *cre*[ʃʃ]*uto*) e *conoscere* (PST.PTCP *cono*[ʃʃ]*uto*), nei quali la vocale posteriore, se l'ipotesi fonologica fosse corretta, dovrebbe licenziare la scelta dell'allomorfo [sk], proprio, ad esempio, di *cre*[sk]*o*. Un argomento a favore dell'ipotesi fonologica sarebbe, invece, il fatto che i temi in velare e le desinenze *-iamo* e *-iate* sistematicamente non co-occorrono (**cre*[sk]

iamo, **cono*[sk]*iamo*, **le*[gg]*iate*, ecc). La stessa cosa vale per le forme del gerundio in *-endo*: «*there are absolutely no examples of it in the case of the velar alternants*» [37]. Maiden conclude che, almeno nel toscano antico, l'alternanza velare/palatale è sensibile al contesto fonologico.

Un argomento gemello è tratto dal gerundio romeno: *a fugi* è l'unico verbo della quarta coniugazione ad avere un'alternanza velare/palatale nel paradigma. La forma del gerundio è *fu*[dʒ]*ind*; questa, però, è un'anomalia nel sistema verbale del romeno perché in tutti i verbi con allomorfia tematica la forma del gerundio è allineata al tema in velare (si consideri anche il fatto che la prima coniugazione presenta la desinenza non-velare *-ând*, dove <â> è [i]). Ora, Maiden mostra come i dialetti del romeno presentino un'innovazione, il tipo /fugɨnd/ che è una nuova variante della forma tradizionale *fu*[dʒ]*ind*. Secondo l'autore, ciò mostra due cose: primo, la sostituzione vocalica nella desinenza testimonia un adeguamento fonologico al tema verbale; secondo, la sostituzione vocalica è stata guidata da una distribuzione che presenta un allomorfo velare nella 1SG e 3PL del presente indicativo e congiuntivo, nella 3SG del presente congiuntivo, e nel gerundio. Maiden chiude sostenendo che la spiegazione morfomica prevale, ma esiste una componente fonologica; si tratta dunque di un caso di morfologia semi-autonoma.

Martina Da Tos [45-67] studia lo sviluppo dei verbi italiani del tipo *finire*, che presentano una distribuzione N con allomorfia del tipo *finisc-* vs. *fin-*. Da Tos scarta l'idea di una soluzione fonologica *à la* Anderson. Risalendo la diacronia dal latino arcaico, Da Tos dipana una materia alquanto ingrovigliata rendendola chiara e presentando argomenti quasi sempre convincenti. In sostanza, l'autrice afferma che, nello sviluppo dal latino all'italiano, la vocale *i* nell'affisso *-isc-* è stata rianalizzata come vocale tematica, ovvero si è verificato un cambiamento dello status morfologico da derivazionale a flessivo. In latino l'augmento[2] *-sc-* è un suffisso atto alla derivazione deverbale, denominale e deaggettivale; la vocale che lo precede, per es. in *sent-i̲-sc-o*, è la vocale tematica della radice e non del verbo derivato. Infatti, tutti i verbi in *-sco* sono membri della terza coniugazione. Ciò implica che la vocale della radice, invece di realizzare la classe di coniugazione del derivato (flessione), ne indica l'origine (derivazione): *sent-i-sc-o* (IC3) deriva da *sent-i-o* (IC4). I verbi denominali, invece, presentano sistematicamente la vocale *e* che non può derivare dalle basi nominali, per es. *crud-e-sco* < *crud-u-s* [51]; dunque, *e* fa parte del suffisso derivazionale *-esc-*. Nel passaggio dal latino arcaico al latino tardo, la semantica propria dei verbi in *-sco*, ovvero quella di verbi intransitivi con valore dinamico, va indebolendosi e infine si esaurisce, tanto che nascono coppie lessicali del tipo *frendesco* ~ *frendo*, entrambe col significato di 'digrignare i denti'. Il suffisso *-esc-* sopravvive in latino tardo e serve per derivare verbi da aggettivi e nomi [55]. Da Tos sviluppa ed innova la posizione originariamente espressa da Maurer (1951),[3] secondo il quale la copresenza di verbi semanticamente compatibili in *-sco* (*grandesco*: cambiamento di stato e valore medio) e verbi della quarta coniugazione (*grandio*: cambiamento di stato e valore causativo) avrebbe dato origine a un paradigma misto che sarebbe alla

---

[2] Introduco qui il termine 'augmento' quale calco dell'inglese 'augment' (usato in Maiden, Martin, «Verb augments and meaninglessness in Romance morphology», *Studi di Grammatica Italiana* 22 (2004), 1-61.) per non confonderlo con l'"aumento' che nella tradizione grammatografica italiana si riferisce al greco antico.

[3] Maurer, Teodoro, «The Romance conjugation in -ēscō, (-īscō) -īre. Its origin in Vulgar Latin», *Language* 27 (1991), 136-145.

base del tipo italiano *finisco*, introducendo l'idea che la nascita del nuovo tipo sia stata determinata dall'attrazione di una struttura morfomica a distribuzione N.

Nell'ottavo capitolo [137-160] Michele Loporcaro studia la flessione verbale del dialetto sardo (logudorese) di Bonorva per scandagliare il possibile ruolo svolto da entità morfomiche nel modellare il cambiamento morfologico. Loporcaro traccia un quadro sincronico della flessione verbale del logudorese, presentando diversi tipi di allomorfia: alcuni verbi moderatamente irregolari della seconda coniugazione, per esempio *bènner* 'arrivare', presentano allomorfia tematica tipica della distribuzione L; in altri casi, l'allomorfia non è morfomica ma allineata al tratto del modo, per esempio in *nárrer* 'narrare' con tema*1* *nar-* nell'indicativo e tema*2* *nel-* nel congiuntivo [141]; altri verbi hanno più di due temi e Loporcaro arriva a identificare una partizione massima di 5 temi. La prima domanda che l'autore si pone è quale sia stata l'evoluzione diacronica dell'allomorfia tematica. Loporcaro mostra come la distribuzione L svolge, in certi casi, il ruolo di catalizzatore, evidenziandone dunque la realtà psichica, mentre, in altri casi, subisce un processo di disgregazione. L'analisi di Loporcaro è convincente, tranne che in un caso: per alcuni verbi egli isola un tema*5*, per esempio *póttid-u* o *kélfid-u*, quando queste forme potrebbero invece essere analizzate come *pott-idu* e *kelf-idu* (temi per altro già presenti nel paradigma di *pòder* e *kèrrer*), un'alternativa che avrebbe il vantaggio di non creare allomorfia anche nella desinenza del participio passato (*-idu* vs. *-u*) e che sarebbe per altro consona al principio 'Maximizing Ending', invocato proprio da Loporcaro (2012)[4] per il logudorese[5]. Nella parte più innovativa del capitolo, Loporcaro, basandosi su dati originali raccolti in inchieste sul campo, dimostra l'emergenza di una distribuzione morfomica N in alcuni paradigmi verbali di due varietà di logudorese e due di campidanese, una possibilità per altro sempre esclusa da Maiden.

Un altro gruppo di quattro capitoli (Esher, Vincent, O'Neill e Smith) tratta prettamente il confine tra morfologia e semantica.

Con Louise Esher [95-115] ci spostiamo verso ovest. L'oggetto di analisi sono i paradigmi di futuro e condizionale sintetico in occitano. Sulla traccia di Maiden (nel volume recensito), Esher stabilisce che essi presentano una distribuzione debolmente morfomica. La base di partenza è l'individuazione di una distribuzione FUèC (un acronimo dell'occitano *FUtur E Condicional*), elaborata dall'autrice per l'occitano in pubblicazioni precedenti: in certi verbi il futuro sintetico (SF) e il condizionale sintetico (SC) hanno un tema identico opposto al resto del paradigma, per es. INF *créisser*, PRS. IND *creis* ma SF *creissarà*, SC *creissariá*. In occitano si hanno sia sintomi di un'estensione della distribuzione FUèC sia sintomi di disgregazione della stessa; nel caso della disgregazione, a fungere da modello sono la distribuzione PYTA (un acronimo dello spagnolo *Perfectos Y Tiempos Afines*) e più spesso la distribuzione N [98-103]. Il cuore del capitolo è, però, fondamentalmente il tentativo di capire se la distribuzione FUèC sia motivata semanticamente o sia un vero caso di morfologia pura. A questo scopo, Esher passa in rassegna importanti studi sulla semantica del condizionale: il lavoro di Iatridou

[4] Loporcaro, Michele, «Stems, endings and inflectional classes in Logudorese verb morphology», *Lingue e Linguaggio* 11 (2012), 5-34.

[5] L'analisi di Loporcaro nel volume recensito potrebbe essere corretta nel caso fosse dovuta ad alternanze nella qualità vocalica nei paradigmi dei verbi in questione. Le informazioni fornite sembrano però non attestare un'alternanza vocalica.

(2000)[6] che introduce nell'analisi semantica un «exclusion feature» e gli studi di Touratier (1996)[7] e Revaz (2009)[8] che individuano una base semantica comune nel concetto di 'proiezione'. Esher è più propensa verso quest'ultima proposta, ma mostra come, nonostante SF e SC abbiano una semantica parzialmente comune, essi non costituiscano una vera classe naturale, e quindi il rapporto tra la loro forma e la loro funzione è arbitrario. Allo stesso tempo, la disgregazione di FUÈC sembra essere un *argumentum ex negativo* a favore di una soluzione semantica: cioè, proprio poiché esiste una differenza semantica tra SF e SC, esiste una tendenza ad eliminare la loro identità formale. A Esher non resta che concludere che la distribuzione FUÈC è sì un morfoma, ma un morfoma non canonico.

Il capitolo di Nigel Vincent [116-136] tratta del condizionale nelle lingue romanze. Dopo una lucida rassegna dei fondamenti della dottrina morfomica, Vincent avverte il lettore del rischio che deriva da un modello di grammatica che contempli la morfologia come un livello puramente autonomo, il rischio cioè di eccedere nella direzione opposta a quella che aveva dato luce negli anni 90 al filone che ha ispirato il presente volume. Lo studio in esame è la composizionalità e la semantica del condizionale, che nelle lingue romanze nasce tramite univerbazione o di infinito e imperfetto di HABERE (cf. francese *chanterait* < CANTARE HABEBAT), o di infinito e perfetto di HABERE (cf. italiano *canterebbe* < CANTARE HABUIT). Il tema è relativamente complesso, esistono parallelismi con l'articolo di Esher e una presentazione dettagliata mi porterebbe a sforare abbondantemente i limiti di spazio messi a mia disposizione. In sostanza, Vincent sostiene che, in presenza di un significato composizionale, si deve escludere l'esistenza di un morfoma e quindi si deve verificare se un'unità semantica profonda abbia agito nel cambio linguistico e, nel caso particolare, nella creazione nelle lingue romanze moderne dei diversi usi delle forme di condizionale.

Il capitolo di Paul O'Neill [221-246] è contraddistinto da un'ambizione teorizzante che lo accomuna a quello di Aronoff (vedi sotto). O'Neill centra nel pieno il tema del volume e si interroga sul confine massimo e il confine minimo di morfoma. Sarò più chiaro. L'osservazione di base è che l'imperfetto indicativo dello spagnolo ha una varietà di usi, quindici, che non fanno capo a un comun denominatore semantico. In queste circostanze, si potrebbe parlare di un morfoma dell'imperfetto, ovvero di una forma unica che però realizza tante diverse funzioni, in altrettanti diversi contesti. L'osservazione è provocatoria ma giusta. Ovviamente questo porterebbe a un'implosione del concetto di morfoma e di tutta la letteratura ad esso legata. Lo scopo dell'autore è dunque quello di verificare se la differenza tra fenomeni morf*e*mici e fenomeni morf*o*mici sia una questione di tipo o piuttosto di grado [231]. O'Neill propende per la seconda soluzione adducendo una spiegazione senza dubbio ragionevole, anche se a tratti un po' traballante. L'idea fondamentale è che «the consistent element of the imperfect indicative lies not in its semantics but in its morphology» [237]. Secondo O'Neill, la differenza tra il famoso terzo tema del latino, emblema della dottrina morfomica, e il caso dell'imperfetto spa-

---

[6] Iatridou, Sabine, «The grammatical ingredients of counterfactuality», *Linguistic Inquiry* 31 (2000), 231-270.

[7] Revaz, Françoise, «Valeurs et emplois du futur simple et du présent prospectif en français», *Faits de langues* 33 (2009), 149-162.

[8] Touratier, Christian, *Le Système verbal français*, Paris, Masson et Armand Colin, 1996.

gnolo, è una questione di grado e di forma: nel caso del terzo tema (di *scribo*) *script-* è la base morfologica a cui si agganciano ulteriori formanti che realizzano il PST.PTCP *script-us*, il SPN *script-um*, il FUT.PTCP *script-urus*, e forme derivate quali *script-or*, *script-ura*, ecc.; invece, nel caso dell'impefetto spagnolo esiste un'unica base, per es. *llamab-*, che non è passibile di derivazioni intermedie e a cui si aggiungono direttamente i formanti di numero e persona. Dunque, mentre il terzo tema è la base di ulteriori derivazioni che modificano il significato del target, e rappresenta quindi una relazione chiaramente discontinua (cioè morfomica) tra forma e significato, nel caso dell'imperfetto indicativo spagnolo la relazione tra forma e significato è meno discontinua e i suoi diversi significati sono in realtà usi diversi in contesti diversi. Il primo è un morfoma, il secondo un morfema. Il capitolo è un po' ripetitivo ma scritto in maniera chiara, fatta eccezione per alcune elucubrazioni [240-243] circa la differenza tra status morfemico e status morfomico accompagnate da diagrammi che, invece di chiarire, complicano le cose.

Anche JC Smith [247-261], come O'Neill prima di lui, considera la morfomicità ('morphomehood') un fenomeno graduale. Partendo dalla constatazione che «for Aronoff all morphology is morphomic» [247], Smith distingue in primo luogo tra morfomi 'velati' ('covert'), che hanno una motivazione extramorfologica e dunque non sono canonici, e morfomi 'palesi' ('overt'), che non hanno nessuna motivazione extramorfologica e sono dunque canonici. Smith stabilisce quindi una tipologia morfomica con diversi gradi di coerenza, annoverando tra i morfomi palesi i morfomi di classe (per esempio classi flessive), la distribuzione PYTA, la distribuzione FUÈC (entrambi morfomi TAM), e i morfomi legati alla realizzazione del tratto di persona, ovvero le distribuzioni N, L e U. L'autore si concentra sulla distribuzione N e si interroga sulla possibilità che esista una motivazione extramorfologica e che essa sia determinata da principi di marcatezza. Pur conscio del fatto che la marcatezza è una nozione quanto meno controversa, Smith osserva come nei paradigmi verbali vi sia un contrasto tra valori non marcati (il numero singolare, il tempo presente e il modo indicativo, così come la terza persona è il valore meno marcato tra i valori di persona nel plurale) e valori marcati, e come questo contrasto corrisponda alle classi di partizione della distribuzione N. L'ipotesi di Smith è che, una volta emerso un morfoma a distribuzione N, questo si sia potuto mantenere stabile proprio perché i parlanti avrebbero generalizzato la distribuzione in termini di marcatezza. Una generalizzazione che però non ringuarderebbe né la distribuzione L né la distribuzione U, entrambe meno coerenti di N in ordine discendente (N>L>U). Inoltre, Smith trova una corrispondenza tra il suppletivismo e le distribuzioni PYTA e N (ma non L e U), e tra i paradigmi difettivi e le distribuzioni N e L. In conclusione Smith ammette che i risultati del suo studio sono provvisori. In effetti, tornando alla marcatezza, la distribuzione N, per esempio, coinvolge anche il congiuntivo che è un modo più marcato dell'indicativo. Tuttavia, l'idea è originale e merita di essere approfondita in ricerche future (consiglierei però all'autore di abbandonare la coppia terminologica 'overt morphome' e 'covert morphome' che per lo meno in inglese non è efficace).

Vi sono poi cinque capitoli, Aronoff, Cappellaro, Kaye, Meul e Cruschina, che non possono essere raggruppati con altri o tra di loro—probabilmente il motivo questo per cui i curatori hanno scelto di non optare per sezioni tematiche. Inoltre, i primi quattro non trattano un particolare tipo di confine tra la morfologia e altre componenti della grammatica.

Il capitolo di Mark Aronoff, *The roots of language* [161-180], è un intelligente studio teorico del concetto di 'radice', del suo rapporto con la morfologia autonoma ed è, allo

stesso tempo, un contributo lessicologico. Dal punto di vista teorico Aronoff contrappone due tipi di teoria che trattano la nozione di radice in modo fondamentalmente diverso: la 'Morfologia Distribuita' [DM] e l'approccio alla morfologia centrato sul lessema sviluppato dallo stesso autore in Aronoff (1994).[9] DM nella sua versione classica[10] assegna al concetto di 'radice' un ruolo centrale nella grammatica: essa è concepita come concetto astratto privo di forma fonologica e unica portatrice di significato lessicale. Secondo Aronoff l'approccio di DM procede direttamente dalla visione riduzionista di lingua di Jakobson, per il quale alla variazione in superficie corrisponde un'invariabilità alla base. A questo approccio 'root-based' Aronoff contrappone una teoria centrata sul lessema, nella quale la radice è un'entità morfologica puramente astratta: un morfoma. Per esempio, varie forme verbali quali in inglese *run*, *ran*, *run*, hanno una radice astratta che non ha né una forma né un significato constante e che può essere condivisa da lessemi diversi [168]. Nella parte lessicologica del capitolo, l'autore identifica l'origine del concetto di radice alla base di DM (e dei suoi antesignani) nella tradizione grammatografica ebraica e mostra, facendo riferimento anche a studi di psicolinguistica e linguistica clinica, come, in realtà, il concetto rigido di radice quale base astratta carica di significato non sia adatto neppure alla descrizione dell'ebraico, né moderno né antico. In conclusione, Aronoff afferma che le radici sono entità linguistiche reali ma non sono semanticamente invarianti.

Chiara Cappellaro [209-220] esamina un caso di sovrabbondanza ('overabundance') nel sistema dei pronomi soggetto dell'italiano. Dopo aver sapientemente riassunto la nozione di sovrabbondanza, elaborata da Thornton[11] per l'eteroclisi nella flessione nell'ambito dell'approccio canonico Corbettiano,[12] Cappellaro ne riconosce un caso nei pronomi soggetto di 3SG *egli/esso* ed *ella/essa*. L'autrice mostra come non esista un contrasto stilistico tra le coppie, dato che entrambe le forme del maschile e quelle del femminile ricorrono in registri stilistici elevati. Ma nella coppia maschile esiste un contrasto semantico: *esso* si riferisce a nomi che portano il tratto [–umano], *egli* a nomi che portano il tratto [+umano]; secondo l'autrice, questo contrasto non esisterebbe nelle forme femminili che «can both refer to humans» [214]. Così stando le cose, *ella/essa* sarebbe un caso altamente canonico di sovrabbondanza (perché l'uso di una variante piuttosto che dell'altra sarebbe incondizionato), mentre *egli/esso* sarebbe un caso meno canonico. Questa osservazione, che è la premessa dell'analisi a venire, è però sbagliata perché *ella* si riferisce esclusivamente a entità caratterizzate dal tratto [+umano], mentre *essa* ha entrambe le opzioni, dunque la differenza di livello di canonicità tra la coppia

---

[9] Aronoff, Mark, *Morphology by Itself: Stems and Inflectional Classes*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1994.

[10] Halle, Morris / Marantz, Alec, «Distributed Morphology and the pieces of inflection», in: Hale, Kenneth / Keyser, Samuel J. (ed.), *The View from Building 20: Essays in Linguistics in Honor of Sylvain Bromberger*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1993, 111-176.

[11] Per es. in Thornton, Anna Maria, «Overabundance (multiple forms realizing the same cell): A non-canonical phenomenon in Italian verb morphology», in: Maiden, Martin / Smith, John Charles / Goldbach, Maria / Hinzelin, Marc-Olivier (ed.), *Morphological Autonomy: Perspectives from Romance Inflectional Morphology*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 358-381.

[12] Corbett, Greville G., «Canonical typology, suppletion, and possible words», *Language* 83 (2007), 8-42.

maschile e quella femminile è di fatto minima. Cappellaro poi mostra come la specializzazione di *esso* rispetto al tratto [–umano] e la derivatane asimmetria tra *esso* ed *essa* sia relativamente recente nella storia dell'italiano, e infatti i dati sembrano farla coincidere con la pubblicazione nel 1840[-42] de *I promessi sposi* di Manzoni e con la sua divulgazione. L'ipotesi centrale di Cappellaro è che la stabilità diacronica dei membri delle due coppie di pronomi dipenda dal fatto che tutte quattro le forme sono apprese tardi nel linguaggio infantile, rispetto agli equivalenti comuni *lui* e *lei*. Quest'ipotesi è interessante e andrebbe testata con dati sull'acquisizione linguistica; potrebbe però generare un conflitto con il caso di *sepolto/seppellito*, che è considerato un esempio canonico di sovrabbondanza, ma per il quale non esiste un *tertium comparationis* corrispondente a *lui*, *lei*: in altre parole, se la motivazione per la stabilità diacronica di *egli/esso* ed *ella/essa* è la loro tarda acquisizione, qual è il motivo per la stabilità di *sepolto/seppellito*? Una seconda ipotesi di Cappellaro è che, qualora in diacronia vi fosse una riduzione di sovrabbondanza (canonica), questa riguarderebbe i nomi maschili e non i femminili. L'ipotesi sarebbe confermata dalla differenziazione semantica di *esso*. Anche qui si pone un problema perché, come dicevo, la coppia *ella/essa* non è un rappresentante di «highly canonical overabundance» [217] dato che l'uso di *ella* è ristretto semanticamente (inoltre, tra parentesi, il capitolo tratta di pronomi e non di nomi). Ulteriori riflessioni dell'autrice su un possibile parallelismo tra sovrabbondanza e paradigmi difettivi nel paragrafo 11.4 non sono supportate da alcun tipo di evidenza empirica. La scelta di inserire quest'articolo nel presente volume non è del tutto chiara. Infatti, non vi è nessun riferimento esplicito né alla nozione di morfoma né a quella di morfologia pura. Anche implicitamente la relazione tra morfologia autonoma e sovrabbondanza non è ovvia e andrebbe quindi spiegata: coppie che non siano determinate da condizioni fonologiche, sintattico-semantiche o pragmatiche potrebbero essere attribuibili a un livello puramente morfologico; proprio questi sono i casi che Thornton considera espressioni canoniche di sovrabbondanza.

Il capitolo di Steven Kaye [181-208] è una chiave di volta perché apre la porta a studi morfomici al di fuori dell'ambito delle lingue romanze. L'oggetto di investigazione è la morfologia verbale del taliscio settentrionale, una lingua indoiranica parlata in Azerbaigian. La base di partenza è il paradigma del verbo *kārde* 'fare' [182] che mostra due classi di partizione: un tema *kārd* e un tema *ka*. L'autore si interroga sull'origine di questa allomorfia. Lo studio è dunque diacronico. Semplificando molto, l'evoluzione è la seguente: il proto-iranico ha un sistema verbale, ereditato dall'indoeuropeo, a tre temi basati su distinzioni aspettuali (presente, aoristo, perfetto); nel persiano antico (VI-IV sec. a.C.) il vecchio sistema tri-aspettuale è fortemente indebolito e l'unico tema ad essere produttivo è quello del presente; nel medio-iranico occidentale, i temi di aoristo e perfetto sono ormai persi, e il riflesso dentale di un formante *-ta-* del participio va a costituire un nuovo tema del passato, al quale si allinea anche l'infinito. Ciò segna la nascita del sistema a due temi che ritroviamo nei verbi talisci del tipo *kārde*; un'allomorfia che, come l'autore dimostra, non dipende né dall'aspetto né da proprietà fonologiche. Kaye si interroga a questo punto sulla rappresentatività del paradigma di *kārde* all'interno del sistema sincronico del taliscio settentrionale. Lo studio è dunque anche sincronico. La bitematicità del paradigma di *kārde* è propria di nove lessemi verbali, mentre la maggioranza dei verbi è monotematica. Tuttavia, nel paragrafo finale Kaye rivela che anche nei verbi in *-i-* esiste (e persiste) un pattern morfomico e soprattutto mostra come il tema del presente si stia espandendo all'interno dei paradigmi dei verbi in *-a-*. Ciò va contro l'*opinio communis* di una generale riduzione nel sistema del taliscio verso un unico tema (quello del

passato), ma a favore di un'interpretazione morfomica dell'allomorfia. L'articolo di Kaye è sicuramente uno dei migliori contributi del volume, fatta eccezione per alcune riflessioni poco convincenti circa la classe di verbi in *-i-* [203]. Anche qualche ripetizione di troppo e i lunghi e dettagliati paragrafi sulla diacronia e sincronia del sistema descritto non scalfiscono la chiarezza dell'esposizione.

Anche il capitolo di Claire Meul [68-94], come quello di Anderson, è dedicato al retoromanzo. Il tema è il morfema latino -ID(I)- e i suoi derivati nelle varietà di ladino dolomitico dell'Italia del nord. Pur ammettendo l'inappropriatezza del termine, l'autrice utilizza 'infix' per classificare questo morfema per «highlighting the singularity (and indefiniteness) of [its] morphological status» [68 n. 1]. Questa scelta è incomprensibile. Tanto più che il termine inglese 'augment', certamente più appropriato, già esiste. Ma quest'incertezza terminologica sicuramente non sminuisce la qualità dell'articolo. Il tema è il seguente: mentre tutte le lingue romanze posseggono verbi che hanno lessicalizzato -ID(I)- come parte del morfema lessicale (per es. italiano *ondeggi-are*), la grammaticalizzazione di -ID(I)- come morfema flessivo riguarda un territorio linguistico ben più ridotto. A parte il romeno, lo si trova, infatti, in alcuni dialetti italiani e in alcune varietà retoromanze. La distribuzione è di tipo N. Lo scopo dell'articolo è quello di capire che cosa determini non tanto questa distribuzione, quanto l'uso, o il non uso, dell'augmento. L'analisi è basata su un esperimento: 77 parlanti del ladino dolomitico ricevono un questionario contenente 140 verbi della prima coniugazione e devono valutare se (i) solo la forma senza augmento è accettabile, (ii) entrambe le forme con e senza augmento sono accettabili, (iii) solo la forma con augmento è accettabile. Il gruppo di informanti è distribuito in maniera abbastanza omogenea su diversi paesi e su tre gruppi di età. L'analisi statistica dei dati, basata sul 'test di Mann-Whitney, Kruskal-Wallis' e sul 'test chi quadrato' di Pearson, rivela una correlazione tra i risultati del questionario e tre caratteristiche dell'input: (a) autoctonicità dell'etimologia, (b) polisillabicità della radice verbale, (c) tema verbale formato tramite suffisso derivazionale. In presenza di almeno una di queste tre caratteristiche, la probabilità statistica che un input verbale sia idoneo o alla versione con augmento o a quella sia con che senza augmento è molto alta, in particolare se la caratteristica (b) è positiva. L'autrice ne deduce che il meccanismo di affissazione per augmento *-ei-* dei verbi di prima coniugazione è «fundamentally determined by a series of intralinguistic variables: the etymology of the verb and the morpho-prosodic structure of the verb root» [83]. Tuttavia, a queste variabili si aggiungono anche fattori extralinguistici, cioè variabili diatopiche, diastratiche e diafasiche. L'analisi dell'esperimento rivela che il primo gruppo d'età (12-30 anni) è tollerante rispetto all'uso dell'augmento in maniera significativamente inferiore rispetto al secondo (31-50 anni) e al terzo (51+ anni) gruppo. Il terzo gruppo d'età è il più propenso all'uso dell'augmento. Le differenze d'età sono associate a differenti livelli di padronanza linguistica in ordine crescente. Secondo l'autrice, dunque, i parametri sociolinguistici sono condizioni complementari ai parametri intralinguistici sopra menzionati. L'articolo di Meul è pregevole: l'argomento è interessante, i dati sono ricchi e originali perché basati su una ricerca sul campo; l'interpretazione è quasi sempre efficace. Non concordo tuttavia con la conclusione che l'augmento abbia in certi dialetti una «social signalizing function» [94]. L'autrice sostiene, infatti, che l'uso largamente maggiore dell'affisso nei gruppi di età più avanzati, soprattutto nel terzo, dimostra che esso serve a marcare un'identità linguistica (ladina) che non è invece propria del gruppo più giovane. Tuttavia, ritengo che questa non sia la funzione sincronica dell'affisso, scelto coscientemente da un gruppo

di parlanti piuttosto che da un altro; l'augmento è, invece, indice di diversi stadi evolutivi della lingua che possono essere analizzati in termini di variazione sociolinguistica. Il capitolo pecca per un eccesso di dettagli e di note che contengono informazioni non strettamente necessarie e che lo rendono meno stringente (per i dettagli un rimando alla monografia già pubblicata dell'autrice sarebbe bastato). La relazione tra l'analisi svolta da Meul e lo scopo del volume è chiara. La conclusione che i parlanti dei dialetti ladini studiati attribuiscono all'augmento «functions that are not merely morphological any more» [94] sembra suggerire che non si tratti di un caso di morfologia pura.

Il volume chiude in bellezza con l'elegante analisi di Silvio Cruschina [262-283] che è dedicata, unica nel volume, al confine tra morfologia e sintassi. L'oggetto di studio sono le perifrasi verbali che hanno visto nella letteratura scientifica due fronti opposti: da un lato, l'approccio riduzionista di ispirazione chomskiana che considera la perifrasi esclusivamente un prodotto della sintassi; dall'altro, l'approccio 'Parole e Paradigmi' della Paradigm-Function-Morphology[13], che integra la perifrasi nella flessione, ma esclude dall'analisi le proprietà non flessive della perifrasi. Cruschina riprende questo dibattito e lo arricchisce ricorrendo alla ricerca sulla grammaticalizzazione, avanzando l'ipotesi che quanto più avanzato è il grado di grammaticalizzazione di una perifrasi, tanto più ad essa vada attribuito uno status morfologico [264]. Il caso in esame sono le 'costruzioni a doppia flessione' (CDF, inglese DIC) nel siciliano, del tipo *vaju a mangiu* 'mangerò', con marca flessiva su entrambe le forme verbali. Esse vengono contrastate con le costruzioni nelle quali il secondo verbo è infinito, come lo spagnolo *voy a comer* 'mangerò', ma anche il siciliano *vaju a accattari* 'vado a comprare'. Basandosi su dati originali collezionati in inchieste sul campo a Mussomeli, Cruschina sottopone le CDF a vari test sintattici e dimostra che esse non si comportano come costruzioni biproposizionali; allo stesso tempo, però, le CDF non sono nemmeno perifrasi flessive perché non sono conformi ai criteri proposti da Ackerman e Stump[14] per la delimitazione di perifrasi flessiva: 'intersezione dei tratti' (cioè le forme che realizzano un valore morfosintattico non sono mai o tutte sintetiche o tutte analitiche), 'esponenza distribuita' (la realizzazione di un valore morfosintattico è compito di un esponente specializzato unicamente su questo valore) e 'non-composizionalità'. Dati alla mano, Cruschina riesce sia a dimostrare che le perifrasi in un grado avanzato di grammaticalizzazione (in base ai criteri di desematicizzazione, decategorizzazione, cliticizzazione e erosione fonologica) sono soggette alle stesse distribuzioni irregolari a cui sono soggette le formazioni morfologiche, confermando così l'ipotesi avanzata all'inizio del capitolo, sia a mostrare il carattere morfomico delle CDF, come risulta evidente dalla tabella 14.1 che mostra una chiara distribuzione N per l'uso della perifrasi nel paradigma del siciliano.

Passo ora a una valutazione globale del volume. Il libro non è sicuramente una lettura per principianti e in particolare può risultare difficile per un pubblico non esperto di linguistica romanza. La ricchezza di dati e il generale rigore delle analisi proposte lo rendono però un importante contributo alla letteratura morfologica che merita un posto in tutte le biblioteche di linguistica romanza e generale.

---

[13] Stump, Gregory T., *Inflectional Morphology: A Theory of Paradigm Structure*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

[14] Ackerman, Farrell / Stump, Gregory T., «Paradigms and periphrastic expression: A study in realization-based lexicalism», in: Sadler, Louisa / Spencer, Andrew (ed.), *Projecting Morphology*, Stanford, CSLI, 2004, 111-157.

La cura editoriale del volume è praticamente perfetta; una delle pochissime eccezioni è «regular» invece di «irregular» nella didascalia della tabella 12.4 [226]. L'indice è sufficiente ma non ricco come potrebbe essere. Per esempio, il concetto di 'classe naturale', che ricorre in non pochi articoli del volume (Maiden p. 40, Da Tos p. 46, Esher p. 113, Kaye p. 183) ed è strettamente legato all'idea di una componente morfomica della grammatica, avrebbe meritato di essere inserito nell'indice. Nonostante la pratica della casa editrice di posporre tutta la bibliografia all'ultimo capitolo, di fatto ogni capitolo è un articolo a sé stante. Data l'omogeneità dei contenuti, sia e soprattutto dal punto di vista teorico, sia da quello delle lingue prese in considerazione, un'introduzione più lunga e dettagliata sarebbe stata preferibile: avrebbe risparmiato al lettore la ripetizione di nozioni basilari e le ripetute citazioni di testi chiave che si susseguono capitolo dopo capitolo.

Concludo con un triplice augurio: il primo è che il prossimo volume sulla morfologia autonoma sia uno studio empirico fondato su «proper linguistic testing of speakers under laboratory condition», per dirla con Maiden [44]; il secondo è che l'analisi morfomica sia estesa a lingue non-indoeuropee; il terzo è che i tanti dati raccolti e analizzati in questa e in tutte le pubblicazioni precedenti vengano aggregati e sottoposti a un studio di natura tipologica, per verificare se sia possibile formulare generalizzazioni sugli aspetti morfomici delle lingue.

Francesco GARDANI

Ronnie FERGUSON, *Saggi di lingua e cultura veneta*, Padova, CLEUP (Romanistica Patavina 4), 2013, 416 pagine.

Quello di Ronnie Ferguson è un nome ben noto a quanti si occupano di dialettologia, filologia e letteratura venete: a lui si devono, tra l'altro, due importanti monografie sul teatro di Ruzante[1] e una storia linguistica di Venezia che, a differenza della di poco successiva sintesi di Lorenzo Tomasin[2], è dedicata prevalentemente alla diacronia interna del volgare lagunare ed è quindi *in primis* storia del veneziano o, in altre parole, quanto di più simile a una grammatica storica del dialetto di Venezia sia oggi disponibile[3]. Il veneziano è anche oggetto di quasi tutti i nove saggi di questa raccolta, in parte testi originali e in parte rielaborazioni di lavori già èditi[4], tanto che, se non fosse per i due

---

1 Ferguson, Ronnie, *The Theatre of Angelo Beolco (Ruzante): Text, Context and Performance*, Ravenna, Longo, 2000. Id., *Ruzante and the Evolution of Acting Practice in Renaissance*, London, Goldsmiths, 2010.

2 Tomasin, Lorenzo, *Storia linguistica di Venezia*, Roma, Carocci, 2010.

3 Ferguson, Ronnie, *A Linguistic History of Venice*, Firenze, Olschki, 2007.

4 In particolare, i capp. 5 e 6 riprendono e aggiornano gli articoli «Veneto *sélega* (AIS 488) e *sisíla* (AIS 499): due etimi greci connessi?», *ID* 59 (1996-1998), 299-311 e «L'etimologia dell'adriatico *cocàl(e)/crocàl(e)*: 'gabbiano'», *Ce fastu?* 78 (2002), 7-21; i capp. 7 e 9 aggiornano e approfondiscono i saggi «Appunti sul veneziano di Ruzante», in: Schiavon, Chiara (a cura di), *«In lengua grossa, in lengua sutile». Studi su Angelo Beolco, il Ruzante*, Padova, Esedra, 2005, 207-225 e «The influence of

capitoli finali su alcuni aspetti non linguistici del teatro di Ruzante, nel titolo del volume il generico *veneta* avrebbe potuto ben essere sostituito con *veneziana*; lo stesso autore, del resto, è consapevole del fatto che l'uso di 'veneto' come glottonimo ed etnonimo sia una «nomenclatura potenzialmente problematica e parzialmente astorica», diffusasi solo recentemente in seguito al «decadimento del prestigio del centro storico lagunare ormai economicamente marginale rispetto alla Terraferma» [138], sicché la *lingua e cultura veneta* a cui allude il titolo è da intendersi, di là da ogni possibile forzatura ideologica, come volgare/dialetto e cultura di Venezia e della sua repubblica (o tutt'al più, folenianamente, come culture e lingue nel Veneto, al plurale)[5].

Il volume colpisce per la grande varietà di temi trattati, che vanno da questioni di ampio respiro, come quella della formazione del veneziano o del suo *status* sociolinguistico (specie per quel che riguarda il rapporto con il toscano), a problemi etimologici relativi a singole voci, attribuendo pari valore al macroscopico e al microscopico secondo l'invito di Schuchardt nella citazione che funge da esergo alla *Premessa*[6]. «Diversi e complementari» sono anche gli «approcci critici», come dichiara sempre nella *Premessa* l'autore [10], e quindi anche le prospettive adottate: quella del sociologo variazionista nei capp. 1 e 4, dedicati rispettivamente alla formazione del veneziano e alle dinamiche di mutamento contrastivo nella sua storia; quella del filologo epigrafico nel cap. 2, dedicato all'edizione e al commento linguistico delle iscrizioni pubbliche in volgare del Trecento; quella dello storico del teatro rinascimentale nei capp. 8 e 9, dedicati rispettivamente alla ricostruzione delle scene per le commedie di Ruzante e al rapporto tra i due *Dialoghi* dello stesso autore e la coeva tradizione del teatro popolare veneto. Il risultato è comunque un lavoro assai omogeneo, che si pone per la parte linguistica in diretta continuazione del volume del 2007, già ricco di spunti e stimoli alla discussione e, come quello, è destinato a costituire un punto di riferimento importante per gli studi del settore.

Di tali spunti e stimoli qui non si potrà che dar conto brevemente selezionando alcuni argomenti tra quelli di maggior interesse per la dialettologia veneta, a cominciare dalla *vexata quaestio* della formazione del veneziano, a cui Ferguson consacra uno dei saggi più ampi della raccolta posto significativamente – non solo per priorità cronologica – in apertura del volume. Al tema, che affascina per la complessità delle implicazioni non solo linguistiche, ma anche demografiche e sociali, Ferguson ha già dedicato in passato diversi articoli[7], nonché un fondamentale capitolo del suo volume del 2007[8]. In quest'ultimo saggio, che riassume gli interventi precedenti e li integra di nuovi dati e

---

Venetian popular theatre on Ruzante's *Parlamento* and *Bilora*», *Italian Studies* LI (1996), 113-133.

5 Il riferimento è alla raccolta di saggi di Folena, Gianfranco, *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, Editoriale Programma, 1990.

6 «Die paritätische Verbindung von Mikroskopie und Makroskopie bildet das Ideal der wissenschaftlichen Arbeit» [9].

7 Cfr. «The formation of the dialect of Venice», in: Lodge, Raymond Anthony (ed.), *Aspects of Linguistic Change* [= *Forum for Modern Language Studies. Special Issue* 39 (2003)], 450-464 e «Alle origini del veneziano: una koiné lagunare?», *ZrP* 121 (2005), 476-509.

8 «Early Venetian from lagunar koiné to proto language of state», in: *A Linguistic History of Venice* cit., 161-207.

considerazioni, è mantenuta l'ipotesi che all'origine del volgare lagunare sia un processo di koinizzazione di varietà venete diverse, in particolare nordorientali e centromeridionali: ciò spiegherebbe il carattere di medietà del veneziano attuale, evidente ad esempio nelle condizioni dell'apocope delle vocali finali che, prevedendo il dileguo di *-e* dopo *l*, *r* e *n* e nei parossitoni quello di *-o* dopo *n* (e dopo *l* e *r* soltanto nei suffissi *-(ar)iol* < -(AR)ĔŎLUM e *-er* < -ARIUM), rappresentano una soluzione di compromesso tra la caduta pressoché generalizzata delle stesse vocali nell'alto veneto e la loro conservazione, tranne che dopo *n* e nel suffisso *-(ar)iol*, nel veneto centrale. In favore della tesi della koinizzazione Ferguson porta persuasivi argomenti di natura esterna: la laguna di Venezia fu effettivamente popolata tra il V e il VII secolo da profughi originari della Terraferma – specie degli agri altinate e patavino – sospinti dalle incursioni di Goti e Longobardi, i quali si fusero con lo sparuto gruppo di pescatori già presente in laguna e con essi posero le premesse per lo sviluppo del primo nucleo abitativo della città, *Rivus Altus* (Rialto). Adduce inoltre interessanti paralleli con altre realtà, in particolare con la suggestiva (benché tutt'altro che pacifica) ricostruzione della formazione del francese parigino proposta da Tony Lodge[9], all'interno del solido quadro teorico del *dialect contact* e *dialect mixing* delineato, ormai quasi trent'anni fa, da Peter Trudgill[10].

Tuttavia, l'argomentazione convince meno quando si passa al piano più propriamente linguistico, e ciò da un lato per una periodizzazione troppo netta, che distingue tra un veneziano antico precinquecentesco (VA) e un successivo veneziano medio (VM) tenendo in poco conto i numerosi tratti di discontinuità tra il volgare delle Origini e quello quattrocentesco[11]; dall'altro, per un'eccessiva enfasi sulla polimorfia del veneziano antico[12], laddove invece i testi pratici due e trecenteschi èditi cinquant'anni fa da Alfredo Stussi presentano una *facies* tutto sommato omogenea, tanto che a detta dello stesso editore il divario linguistico tra i documenti «non è tale da pregiudicare l'unità della raccolta e il suo valore rappresentativo»[13]. Andranno pertanto ridimensionate alcune affermazioni, come quella della «grande variabilità» per quel che riguarda la presenza o assenza di apocope nel veneziano delle Origini [50]: prendendo ad esempio

---

9 Lodge, Raymond Anthony, *French: from Dialect to Standard*, London, Routledge, 1993; Id., «Convergence and divergence in the development of the Paris urban vernacular», *Sociolinguistica* 13 (1999), 51-68; Id., *A Sociolinguistic History of Parisian French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004. Tra le critiche alla ricostruzione di Lodge si ricordano quelle di Selig, Maria, «Koineisierung im Altfranzösischen? Dialektmischung, Verschriftlichung und Überdachung im französischen Mittelalter», in: Heinemann, Sabine (hgg.), *Sprachwandel und (Dis)Kontinuität in der Romania*, Tübingen, Niemeyer, 2008, 71-85 e di Grübl, Klaus, «La standardisation du français au Moyen Âge: point de vue scriptologique», *RLiR* 78 (2013), 343-383.

10 Trudgill, Peter, *Dialects in Contact*, Oxford, Blackwell, 1986.

11 La problematicità di una simile periodizzazione è già stata colta da Rembert Eufe nella sua recensione al volume di Ferguson del 2007 (in *ZrP* 129 [2013], 257-263, alle pp. 258-259).

12 Si parla, ad esempio, di «sconcertante variabilità morfonologica endemica negli scritti veneziani in volgare dei secoli XII e XIII» [44], di «eccezionale variabilità della *scripta* veneziana delle Origini» [46] o ancora di «polimorfia estrema» per una «costellazione sbalorditiva di varianti inter- e intra-testuali» [48].

13 Stussi, Alfredo (a cura di), *Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento*, Pisa, Nistri-Lischi, 1965, XII.

gli infiniti, le 16 occorrenze di *meter*, le 8 di *vender* e le 25 di *star* che s'incontrano nei testi duecenteschi della silloge di Stussi prevalgono nettamente sull'unico esempio di *metere*, sui 3 di *vendere* e i 4 di *stare*, dove peraltro la vocale potrebbe essere stata preservata (almeno in alcuni casi) su modello latino[14]. Analogamente (e prendendo ancora a riferimento il corpus dei testi èditi da Stussi) è irrilevante, di contro al dilagare di suffissati in *-er*, l'occorrenza isolata di *spetiaro*, che andrebbe semmai citata a conferma dell'estraneità di *-aro* al volgare lagunare e non come prezioso «esempio dell'esito centro-meridionale» [51]; quanto poi alle poche comparse di *-ero* (due esempi di *nodero*, tre di *çenero* e uno di *centenero*), prima di interpretare il suffisso come una «apparente forma ‹interdialettale› di compromesso» [51] andrebbe contemplata la possibilità che la *-o* sia stata restituita *a posteriori* per evitare l'apocope, evidentemente avvertita come tratto municipale, visto che negli stessi testi il ripristino (spesso erroneo) delle vocali finali avviene sporadicamente anche dopo *n*, in un contesto in cui nessuna varietà veneta può aver influito[15]. Con ciò non si intende dire che la tesi della koinizzazione di diverse varietà venete all'origine del veneziano sia da abbandonare, ma solo che andrebbe maggiormente problematizzata, ragionando in termini meno deterministici e tenendo sempre ben presente che un alto tasso di polimorfia è fisiologico in tutte le *scriptae* delle Origini, anche quelle che appaiono più compatte[16].

Di grande interesse per la dialettologia (non soltanto veneta) è anche il tema trattato nel cap. 4, che «mette a fuoco alcuni aspetti storici e attuali del veneziano con lo scopo di interrogare, nel dettaglio ma anche a livello concettuale, la natura del mutamento diacronico di vario genere: fonologico, morfologico, sintattico o lessicale» [198]. La posizione dell'autore è «risolutamente variazionista» [214] e assume quindi, in una visione coerentemente antimmanentista[17], che «sono i parlanti, in quanto individui interagenti, e non il sistema (come ente autonomo) a mutare o cambiare aspetti della lingua» [214-215].

---

[14] Si escludono dal computo le 7 occorrenze di *metre* e le 8 di *vendre* dove, come riconosce lo stesso Ferguson, la conservazione di *-e* si deve alla sincope della vocale postonica.

[15] *Testi veneziani del Duecento* cit., XXXIII.

[16] A tale proposito è difficilmente condivisibile il giudizio perentorio secondo cui la *scripta* fiorentina del Duecento, al confronto con la coeva *scripta* veneziana, presenterebbe una «sostanziale assenza di polimorfia morfonologica» [49 nota 77] ('morfonologica' è da intendersi in senso non tecnico come "morfologica e fonologica"). Limitandoci solo a qualche esempio di morfologia verbale, peraltro ben noto, come valutare l'oscillazione tra *-e* e *-i* nella 2ª persona dei verbi di Iª coniugazione, tra *-emo*/*-imo* e *-iamo* per la 1ª persona plurale dei verbi di IIª e IIIª classe, tra *-éo*/*-ìo* e *-é*/*-ì* per le 3ᵉ persone del perfetto dei verbi delle stesse classi o ancora la straordinaria varietà di terminazioni per le 3ᵉ persone plurali dei perfetti (*-ro*, *-rono*, *-rno* e, nei perfetti forti, anche *-ono*) se non in termini di polimorfia?

[17] Di «linea antimmanentista» ha parlato Michele Loporcaro a proposito di quei linguisti (da Schuchardt a Gilliéron ai neolinguisti fino a Weinreich e a Labov) che non riconoscono, per così dire, la possibilità di «spiegare la lingua con la lingua» e che pertanto, a differenza dei neogrammatici, individuano le cause del mutamento linguistico non nel sistema in sé, ma nella relazione tra la lingua, il singolo parlante e la società (cfr. Loporcaro, Michele, «Carlo Salvioni linguista», in: Salvioni, Carlo, *Scritti linguistici*, a cura di Michele Loporcaro *et al.*, 5 voll., Locarno, Edizioni dello Stato del Cantone Ticino, 2008, vol. v, 45-97, a p. 59).

Viene inoltre rigettata qualsiasi concezione teleologica del mutamento, giacché «non sono le varianti ‹innovative› a sempre aver la meglio, cioè [...] non vi è – necessariamente – linearità di sviluppo o, potremmo dire, una direzionalità inevitabile» [215]. Su queste considerazioni non si può che convenire con Ferguson, quanto meno per quel che riguarda il particolarissimo caso del veneziano, la cui complessa storia linguistica non può certo essere ripercorsa a prescindere dalle molteplici relazioni dei suoi parlanti in un tessuto urbano quanto mai stratificato. Del resto, l'impossibilità di individuare una direzione unica per una nutrita serie di mutamenti altro non è se non il riflesso diacronico della stratificazione della comunità linguistica nelle varie fasi sincroniche, dal momento che il diasistema ha costituito in ciascuna sezione della storia del veneziano «un serbatoio costante di potenziali varianti in concorrenza» [217].

Ciò è particolarmente evidente nello sviluppo di -K-, -T- e -P-: sebbene si possa riconoscere «certamente una direzionalità verso la lenizione delle occlusive sorde intervocaliche», che come nelle altre varietà settentrionali ha portato non di rado al dileguo della consonante sonorizzata (*scuea* < SCUTELLAM, *scoa* < SCŌPAM, ecc.), c'è comunque una notevole «variabilità di esiti», anche «con movimenti indietro, visibili per esempio nel periodico ripristino di /d/ nel participio passato (tipo *andado* contro *andao* o *andà*) dal Trecento fino all'Ottocento, o nel ritorno a *Lido*» dopo il precedente dominio di *Lio* [216-217]. Analogo è il caso della spirantizzazione di -B- in -*v*-, che per lo più si è arrestata alla fricativa, ma che a contatto con una vocale omorganica ha potuto anche comportare il dileguo della consonante generando «doppioni come *laorar ~ lavorar*» [217]; al contrario, nel caso dei participi *avu(d)o ~ abuo* si è avuto un inaspettato ripristino della bilabiale originaria per la pressione di altre forme del paradigma (come il congiuntivo *aiba/abia* < HABEAT).

Diverso però è il discorso che va fatto per la «complessa storia della dittongazione delle vocali medie in sillaba libera», erroneamente annoverata da Ferguson tra gli esempi di 'movimenti indietro' secondo la ricostruzione seguente: «partendo da forme maggioritariamente non dittongate nella prima *scripta*, si va verso una situazione opposta a partire dal secondo Trecento – raggiungendo perfino esiti estremi di tipo *puoco* ('poco') e *puovolo* ('popolo'), con semplificazioni e alternanze ulteriori come *puol ~ pul* ('può') – per tornare in seguito, dal Settecento in poi, alle condizioni originarie non dittongate (*poco* e *pol* nel V[eneziano] Mod[erno] e nel V[eneziano] C[ontemporaneo])» [216]. In realtà, la coincidenza di esiti tra il volgare delle Origini e il dialetto odierno è solo apparente, perché mentre nella varietà medievale *o* doveva corrispondere a una mediobassa, cioè all'esito atteso di ŏ latina, nel veneziano contemporaneo (e quindi presumibilmente già in quello ottocentesco) la vocale è generalmente una medioalta (*fógo*, *fóra*, *pól*, *vól*, ecc.), che è da interpretarsi come il risultato del monottongamento del precedente dittongo *uò* analogamente a quanto avvenuto nei non lontani dialetti romagnoli (cfr. nel dialetto di Lugo [ko:r] < *[kwɔr] "cuore", [fo:k] < *[fwɔk] "fuoco", [no:f] < *[nwɔf] "nove", ecc.)[18]. In questo specifico caso, dunque, il mutamento si è sviluppato in modo lineare, da *ò* a *uò* e infine a *ó*. Se un 'movimento indietro' c'è stato, è da identificarsi non nel passaggio di *uò* a *ó*, ma nel rinnovato conguaglio in *ó* di tutti i succedanei di ŏ latina, laddove il veneziano medio (secc. XVI-XVIII) mostra una differenziazione di esiti da una parte in *uò* (*fuogo*, *fuora*, *puol*, *vuol*) e dall'altra in *iò* (*diol* "duole", *niovo*, *tior*

[18] Rohlfs, Gerhard, *Grammatica storica dell'italiano e dei suoi dialetti*, 3 voll., Torino, Einaudi, 1966-1969, § 114.

"prendere"), quest'ultimo da evoluzione di *uò* dopo consonante coronale: in un recente intervento ho provato a dimostrare che un tale conguaglio, che è poco plausibile per via fonologica, presuppone che *iò* fosse percepito ancora nel Settecento come una variante di *uò*, e ciò probabilmente per la sopravvivenza nella varietà alta del diasistema delle forme *duol*, *nuovo* e *tuor*, che erano normali nel tardo Trecento e nel Quattrocento; ad ogni modo le dinamiche del mutamento, che io ho immaginato per sostituzione di *ó* < *uò* a *iò*, restano ancora tutte da ricostruire[19].

Passando infine dal macroscopico al microscopico, meritano senz'altro un commento i due saggi di argomento etimologico, in cui si ripercorre con grande ricchezza di dati la storia dei tre ornitonimi *sélega* "passero", *sisìla* "rondine" e *c(r)ocal(e)* "gabbiano" per poi rivalutare proposte di altri studiosi (nel caso di *sisìla*) oppure avanzarne di nuove (nel caso di *sélega* e *c(r)ocal(e)*). Le tre voci, di diffusione non solo veneziana ma più generalmente veneta (e, per quel che riguarda *c(r)ocal(e)*, anche istriana, romagnola e marchigiana), costituiscono dei veri e propri rompicapi dell'etimologia italoromanza, per i quali non sono state ancora trovate soluzioni soddisfacenti: bene ha fatto quindi Ferguson a riprendere in mano le tre questioni e a tentare di riportare le voci a basi di sicura attestazione, di per sé più plausibili degli etimi ricostruiti (o persino di natura onomatopeica) postulati da altri studiosi. Plausibilissima, inoltre, è la fonte a cui secondo Ferguson sarebbero state attinte tali voci, ossia quel greco bizantino che tanto ha contribuito alla formazione del lessico lagunare, specie in età medievale. Tuttavia, a parere di chi scrive nessuna delle tre proposte può essere considerata definitiva: in alcuni casi si tratta di rivedere parzialmente la ricostruzione; in altri può essere invece più prudente provare a percorrere altre strade.

Nella fattispecie di *sélega*, ad esempio, Ferguson propone una derivazione da *chelidṓn*, che appare problematica sul piano formale e anche semantico, perché la parola in greco non indica il passero ma la rondine. Quest'ultima aporia è risolta da Ferguson supponendo che lo slittamento di significato sia passato per un processo di generalizzazione, ossia «che *selega* sia sbarcata a Venezia e, forse, a Ravenna come 'rondine' (cioè 'uccellino' in senso assoluto) per poi prendere il senso nel Nord Est di 'passero' (vale a dire 'uccellino' per eccellenza)» [253]; a riprova di ciò si aggiunge anche il parallelo di *aigypiós*, la cui denominazione «trasferitasi in Italia [...] si è applicata non al rarissimo avvoltoio ma, invece, al comunissimo gheppio» [253]. Resta tuttavia l'ostacolo formale, che è costituito non tanto dai singoli segmenti, perché da un lato *ch* davanti a vocale anteriore può ben essersi assibilata al pari della *c* latina (*c(h)e- > ze- > se-*) e dall'altro *-d-* intervocalica potrebbe essersi dileguata aprendo la strada all'epentesi di *-g-* per evitare lo iato (**zéleda > *zélea > zélega > sélega*), bensì da un tratto soprasegmentale: la posizione dell'accento. A questo proposito non convincono i presunti paralleli di spostamento d'accento nei grecismi portati da Ferguson, come *pontikós > pantegana*, *kántharos > ganzarolo* e *voliká > vólega*, perché le prime due voci sono state adattate con suffissi romanzi (e dunque sono accentate sul suffisso, come i suffissati indigeni in *-ana* e *-arolo*), mentre la terminazione della terza voce è stata riaccostata al suffisso atono *-ega* < -ĪCAM. Che un tale riaccostamento a *-ega* possa essersi avuto a partire da

[19] Baglioni, Daniele, «Sulle sorti di [ɔ] in veneziano», in: Buchi, Eva / Chauveau, Jean-Paul / Pierrel, Jean-Marie (ed.). *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013)*, 3 vols., Strasbourg, Société de linguistique romane/EliPhi, in corso di stampa.

chelidṓn appare improbabile, anche perché i sostantivi greci di terza declinazione si sono trasmessi per lo più nella forma dell'accusativo[20]. La trafila ipotizzata da Ferguson può però essere rivista nella maniera che segue: dall'accusativo *chelidóna* si ha inizialmente **celidóna* o **celedóna*, che per gli sviluppi di cui si è detto passa a **zelegóna* (il riscontro con *zeligogna* "celidonia" < *chelidónion* portato da Ferguson a sostegno della sua ipotesi è, se si suppone una derivazione accusativale, ancora più calzante); a questo punto la parte finale del termine viene avvertita come un suffisso accrescitivo, il che rende possibile dapprima il diminutivo *çelegato*, che è già in Ruzante, e poi *zélega*, da cui le forme attuali.

Più difficile, invece, spiegare la parossitonia di *sisìla* dalla presunta base greca *kýpselos* "topino", che del resto, come notava già Prati, presenta [z] e non [s], come ci si attenderebbe da *-ps-*: questo secondo problema è risolto da Ferguson postulando, come già fatto da altri studiosi, un incrocio con *sésola* "falce" < SĪCĪLEM; dato un simile incrocio, però, diventa difficile sostenere «che la seconda sillaba di κύψελος sia stata percepita come suffisso diminutivo, diventando tonica e, simultaneamente, dando vita a un retroderivato ideale **siza-* (probabilmente influenzato dal verso stridulo degli irundinidi)» [250-251]. Vorrebbe dire, infatti, supporre una trafila complicatissima, cioè *kýpselos* > **cìssila* (con metaplasmo) > **sìsila* (da **cìssila* x *sésola*) > *sisìla* (per accostamento della terminazione al suffisso *-ìla*), senza che nessuna delle presunte forme intermedie sia attestata. C'è inoltre un fattore che Ferguson non considera, ossia che da *y* ci si attenderebbe [e] e non [i] (come nel già citato *aigypiós*, da cui *ghéppio*). Per tutte queste ragioni una derivazione di *sisìla* da *kýpselos* appare davvero troppo problematica per poter essere accolta.

Quanto infine a *c(r)ocal(e)*, Ferguson considera il veneziano *cocal* più recente del tipo *crocal(e)*, caratteristico delle parlate di Chioggia (*crocale*), Grado e Parenzo (*corcal*) e dunque interpretabile come un arcaismo mantenutosi in aree laterali. Ritiene pertanto lecito muovere dal greco antico *krokálē* (greco medievale e moderno *krokála*), o meglio da una locuzione *órnis krokálēs* con il significato di "uccello del litorale": dal punto di vista formale, infatti, il passaggio da *krokálē* a *crocal(e)* non pone difficoltà, giacché la *-k-* del greco tende a conservarsi davanti a vocale non anteriore (ad esempio in *acazia* < *akátia* e *baracòcolo* < *berikókkion*); quanto alla semantica, la perifrasi "uccello del litorale" può ben aver sostituito, nelle varietà di greco entrate in contatto con il veneziano, la parola greca antica, medievale e moderna *(g)láros*. Da *crocal(e)* infine si sarebbe avuto a Venezia *cocal* per influenza paretimologica di *coca* "organo genitale femminile" e, figuratamente, "persona stupida", un'influenza plausibile perché tanto *crocal(e)* quanto *cocal* sono ampiamente attestati con il significato traslato di "grullo, sciocco". Sorgono però due problemi: il primo è che *krokálē / krokála* vale in greco "ciottolo della riva", mentre l'accezione di "litorale" è propria solo del plurale *krokálai*, il cui genitivo *krokalôn* è base fonologicamente assai meno plausibile di *crocal(e)*; Ferguson è consapevole del problema, ma sembra non dargli molto peso, in quanto «il sostantivo è generalmente, ma non sempre plurale» [275 nota 58]. La seconda

[20] Si dà di seguito qualche esempio tratto da Cortelazzo, Manlio, *L'influsso linguistico greco a Venezia*, Bologna, Pàtron, 1970: *androna* "privé" (gr. *andrṓn* "appartamento degli uomini"), *dromone* "bastimento da guerra e da trasporto" (gr. *drómōn* "nave da corsa"), *mante* "sorta di fune con cui si legano l'antenna e le vele" (gr. *himás* "cinta, correggia"), *protostratora* "conestabile, maresciallo" (gr. *prōtostrátōr*), ecc.

difficoltà deriva dal fatto che una locuzione *órnis krokálēs* (o, com'è più verosimile per una voce greca medievale, *poulí(on) krokálas* o *krokalôn*) non sembra essere attestata in greco. L'ipotesi di Ferguson, pertanto, pur essendo certamente preferibile alle spiegazioni onomatopeiche proposte da altri studiosi, appare fragile nel suo essere, per così dire, 'costruita a tavolino', senza riscontri di alcun tipo nella lingua che si presume essere fonte del prestito. Va da sé che, se tali riscontri si trovassero, la questione sarebbe da ritenersi chiusa: poiché però dai lessici non sembra ricavarsi nulla, si fa fatica, stanti così le cose, a rimanere persuasi.

Molti altri sono gli argomenti affrontati da Ferguson, dei quali qui per ragioni di spazio non si è riusciti a dar conto. Ci si augura, comunque, che queste poche e asistematiche osservazioni siano bastate a far emergere in maniera chiara l'interesse e il valore scientifico della raccolta che, anche quando dà adito a discussioni, come quelle di cui si è dato qualche assaggio, resta comunque (o forse proprio in virtù di ciò) un contributo assai significativo nell'àmbito della dialettologia veneta e italiana. L'ampia gamma dei temi selezionati e la capacità dell'autore di far reagire i dati ricavati dai testi antichi con le moderne teorie sociolinguistiche concorrono a fare del volume un'opera molto originale, con cui gli studiosi del veneziano d'ora in poi dovranno necessariamente confrontarsi.

Daniele BAGLIONI

Lorenzo TOMASIN (ed.), *Il* Vocabolario degli Accademici della Crusca *(1612) e la storia della lessicografia italiana, Atti del X Convegno ASLI Associazione per la Storia della Lingua Italiana, Padova, 29-30 novembre 2012 – Venezia, 1° dicembre 2012*, Firenze, Franco Cesati Editore, 2013, 503 pagine [Indice dei nomi a cura di Valentina Zenoni].

In occasione del quarto centenario della pubblicazione del *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, l'Associazione per la Storia della Lingua italiana (ASLI) ha dedicato un convegno di studi (Padova, 29-30 novembre – Venezia, 1° dicembre 2012) al *Vocabolario* dell'Accademia della Crusca (riservando particolare attenzione, come dichiara il titolo del convegno e del volume, alla prima impressione dell'opera, edita a Venezia nel 1612) e al ruolo che ha avuto nella storia linguistica italiana: se è vero che il primo repertorio lessicografico moderno può essere considerato a tutti gli effetti un riferimento culturale forte nella frammentata storia politica e linguistica della penisola, il convegno ha voluto offrire l'occasione per riflettere anche sul ruolo della cultura e della lingua italiana nel contesto europeo, mettendo a fuoco il quadro complessivo della lessicografia italiana, anche in rapporto alla sua ricezione al di fuori dei confini nazionali[1].

[1] Sul tema della storia del *Vocabolario* della Crusca si segnala ora il prezioso volume *Una lingua e il suo vocabolario*, Firenze, Accademia della Crusca, 2014, 132 pagine; interventi:
– Francesco Sabatini, *Presentazione* [6-7] e *Un ponte fra l'età di Dante e l'Unità nazionale* [9-16]
– Renzo Paolo Corritore / Domenico De Martino, *I simboli e le allegorie dell'Accademia* [17-20]

Gli atti del convegno, stampati nel 2013 a cura di Lorenzo Tomasin, permettono oggi di conoscere analiticamente quella proposta di riflessione, suggerendo spunti molto vari per approfondire la ricerca su versanti e con approcci differenti.

Nella *Premessa* [11-12] il curatore ripercorre le ragioni della scelta del tema (tanto significativo, ma fino a oggi considerato solo parzialmente e per aspetti particolari) e delle sedi (Venezia e Padova), diversamente collegate al lavoro della Crusca (luogo di stampa del *Vocabolario* la prima; città che ha ospitato uno *studium* controllato dalla Repubblica di Venezia e centro di una tra le più significative reazioni al modello cruscante, quella di Paolo Beni, la seconda). La *Premessa* ripercorre alcuni momenti della collaborazione tra il gruppo di ricerca dell'ateneo padovano, coordinato da Ivano Paccagnella, e il gruppo di Venezia, coordinato dallo stesso Tomasin.

Nel saluto di apertura [13-16] Rita Librandi, presidente dell'ASLI, mette opportunamente in luce non solo l'importanza della Crusca e del suo vocabolario nella storia d'Italia, ma anche l'attenzione che la linguistica italiana ha da sempre rivolto all'ambito della lessicografia, sottolineando il ruolo che le ricerche sul lessico e sui repertori lessicali rivestono, a partire dalle indagini pionieristiche di Bruno Migliorini e di Alfredo Schiaffini. Rita Librandi ricostruisce da un nuovo punto di vista un quadro esaustivo degli argomenti di interesse dell'indagine sui vocabolari, dai primi sondaggi storici alle più recenti proposte, che aprono lo studio della lessicografia alle possibilità offerte dalla rete.

La prima parte del volume raccoglie interventi dedicati al dibattito linguistico e al lavoro preparatorio del *Vocabolario* del 1612, punto di arrivo di tensioni e di attese già presenti e attive nel panorama italiano dal Cinquecento.

L'intervento *I prodromi della prima edizione del* Vocabolario della Crusca [17-23] di Maurizio Vitale, autore dei primi significativi contributi di ricostruzione storica del quadro culturale in cui nasce la Crusca del 1612, apre i saggi di taglio storico con un inquadramento del dibattito teorico che dal Bembo porta fino al Salviati, offrendo molteplici spunti teorici e una visione complessiva del problema.

Di grande interesse per la storia della cultura editoriale dell'epoca è l'indagine dei fattori storico-culturali proposta da Gino Benzoni [25-45], che discute la nascita e la pubblicazione della Crusca con l'utile riferimento al sistema dei rapporti, anche politici, tra la Toscana granducale e la Serenissima.

Ricco di preziose implicazioni è l'intervento di Ivano Paccagnella, *L'editoria veneziana e la lessicografia prima della Crusca* [47-64], che considera la successione dei vocabolari che precedono la Crusca, leggendola in rapporto all'editoria veneziana del secolo XVI. Il contributo illumina figure note e meno note di quell'editoria veneziana in cui si realizza uno «stretto rapporto [...] fra editori, curatori di testi, lessicografi»; tra queste figure valorizza quella di Gregorio de' Gregori, attento stampatore e curatore di opere

---

– Nicoletta Maraschio / Teresa Poggi Salani, *La prima edizione del* Vocabolario degli Accademici della Crusca [23-66]
– Elisabetta Benucci, *Le adunanze, le feste, le sedi dell'Accademia* [67-70]
– Massimo Fanfani, *Vene moderne nel Vocabolario* [73-106] e *Si va formando il Vocabolario* [107-110]
– Marco Biffi, *La Lessicografia della Crusca in rete* [113-127]
Bibliografia [129-132].

che affiancano e alimentano la nuova cultura dei classici volgari. Il saggio traccia così un quadro complessivo da cui si desumono le ragioni per cui a Venezia, «centro della riflessione critica sulla lingua» e culla della «filologia volgare» [62], in un mutato clima culturale creato dall'editoria sia potuto venire alla luce il dizionario della Crusca.

Al contributo di Mario Infelise (*La Crusca a Venezia. Solo tipografia?*, [65-72]) si deve un'accurata rassegna critica dei momenti di stampa del *Vocabolario*, pubblicato da Giovanni Alberti: sulla linea tracciata da Paccagnella l'autore scopre implicazioni tra l'ambito veneto e il dibattito teorico sulla lingua, anche in relazione alle posizioni assunte dalla «classe dirigente veneziana» [72].

Uno scavo storico-documentario di grande utilità è offerto dall'intervento di Gino Belloni, che considera i prodromi del primo *Vocabolario* della Crusca [73-89], valorizzando la lenta costruzione di un modello di fiorentino con il calibrato riferimento ai documenti che attestano l'attività e le ricerche degli Accademici.

A ripercorrere il legame tra il Vocabolario del 1612 e la discussione linguistica è il saggio di Francesca Cialdini [91-103], che mette in luce la coincidenza (rispecchiata nella nomenclatura metalinguistica) tra il secondo volume degli *Avvertimenti della lingua sopra 'l Decamerone* del Salviati e le voci del *Vocabolario*, dimostrando che gli *Avvertimenti* rappresentano la base teorica effettiva dell'opera lessicografica [103].

Alla figura del Salviati, la cui opera è a tutti gli effetti riferimento teorico e pratico per gli Accademici, dedica un interessante contributo Paolo M.G. Maino (*Un caso particolare tra i prodromi del* Vocabolario della Crusca*: la lingua della censura nella rassettatura del* Decameron *di Salviati*, [105-115]), che rileva come la «rassettatura» del *Decameron* sia un'operazione fondamentale nella prospettiva dell'ideazione e della realizzazione del *Vocabolario* [106]. Maino, in particolare, individua le tendenze degli interventi di restauro di una lingua che vuole riannodarsi (anche tramite la valorizzazione del codice Mannelli) alla purezza trecentesca, valorizzando la continuità dei fenomeni nella lingua colta del Cinquecento.

Al tema della grammatica nel vocabolario, argomento di recente dibattito anche in altre sedi (ad esempio nel campo dialettologico), è dedicato il contributo di Michele Colombo, *La grammatica tra prima e terza Crusca* [117-124], che ricostruisce il diverso trattamento delle indicazioni grammaticali tra prima e terza Crusca, mettendo in luce l'apertura alla modernità segnata dalla terza impressione del *Vocabolario.*

Al fondamentale contributo di Salvatore Claudio Sgroi, *La terminologia linguistica della Crusca 1612: tra linguaggio-oggetto e metalinguaggio lessicografico* [125-142], si deve un'attenta e proficua analisi della terminologia linguistica della Crusca del 1612: la terminologia grammaticale, in quanto linguaggio settoriale noto solo agli specialisti, resta marginale nell'opera degli Accademici. Molto più complessa e ricca di indicazioni si rivela per contro la terminologia grammaticale non lemmatizzata, che aiuta a precisare l'importanza del *Vocabolario* nella codificazione di un nuovo modello euristico.

L'analisi delle categorie grammaticali, in particolare dei segnali discorsivi e della loro funzione, è oggetto dell'attenzione di Gianluca Colella [143-154], che considera la funzione e il ruolo riconosciuto alle particelle riempitive, collocandole felicemente nel sistema dei rapporti di coesione testuale.

L'intervento di Carla Marello, dedicato alla funzione delle parole latine e greche nel *Vocabolario* [155-166], mette in luce il meccanismo sotteso all'organizzazione delle

singole voci e fa comprendere le ragioni che muovono gli Accademici sia nella fase della progettazione sia in quella dell'allestimento del repertorio: la funzione delle parole greche e latine, simile a quella dei sinonimi definitori, dimostra che gli Accademici sono consapevoli di costruire una *microstruttura*, cioè un insieme in cui glossa e lessico si tengono. È questo un sistema in cui dell'italiano si fa vedere la «forza delle parole», ponendole in contatto con le lingue di cultura del tempo. Il *Vocabolario* costruisce un paradigma lessicografico analogo a quello di «un monolingue bilingualizzato dei giorni nostri, ma, anziché dare i traducenti/discriminatori nella lingua madre del lettore, li propone nella lingua internazionale di cultura d'allora» [166].

Il saggio di Paola Cantoni e Rita Fresu, Giallo, giallume, gialleggiare. *Processi di derivazione da cromonimi nella Crusca* [167-181], considera il lemma *giallo* e i suoi derivati (*giallume* e *gialleggiare*) nelle diverse impressioni: i cromonimi offrono materiale utile per riflettere sulla formazione delle parole in diacronia. L'analisi di *giallo*, con le ipotesi di derivazione, apre una frontiera di ricerca lessicale che porta significativi riflessi sull'analisi stilistica e in generale sulla ricerca della valenza espressiva dei testi, e di quelli d'autore per primi.

Nel contributo *Contraffazioni parodistiche dell'aureo Trecento: Monti, Tommaseo e la Crusca veronese* [183-195] Sandra Covino affronta un percorso interno al dibattito della prima metà dell'Ottocento sul *Vocabolario* della Crusca, seguendo la traccia delle contraffazioni parodistiche e mettendo in luce la posizione di Monti, Perticari e Tommaseo rispetto al purismo. Il saggio individua la linea che attraversa il dibattito e che sarà poi punto d'appoggio per il progetto di vocabolario formulato dallo stesso Tommaseo.

Il saggio di Nadia Ciampaglia [197-207] illumina un altro episodio di reazione alla Crusca, quello dei lucchesi Donato Leonardi e Matteo Regali, che nei primi anni del Settecento aprono una polemica contro il *Vocabolario* su fatti di raddoppiamento in fonosintassi, anche individuando tratti del parlato che possono forse far intuire un precoce interesse per l'oscillazione nella variazione sociolinguistica.

Alle pagine 209-224 Anna Rinaldin traccia un interessante percorso nell'attività lessicografica di Niccolò Tommaseo, prendendo come riferimento la Crusca veronese e studiando le successive fasi del *Dizionario dei sinonimi* e del *Dizionario della lingua italiana*, come momenti che segnano un'apertura graduale all'uso, acquisizione di riferimento anche per la linguistica manzoniana.

A due episodi di purismo ottocentesco, in apparenza periferici, ma di grande valore paradigmatico, sono dedicati gli interventi di Marco Perugini (*«I gentili mantenitori di nostra lingua»: Marc'Antonio Parenti e il purismo di provincia*, [225-236]) e di Antonio Vinciguerra (*Un collaboratore esterno alla quinta Crusca. Le proposte di aggiunte e correzioni di Emmanuele Rocco al* Vocabolario, [237-249]), che portano l'attenzione su due forme di dialogo con la Crusca elaborate nella provincia italiana (rispettivamente a Modena e a Napoli).

Di grande peso in prospettiva storica, sia nel contesto italiano sia in quello europeo, è il saggio di Marcello Aprile (*Il* Vocabolario della Crusca *come unica filiera possibile tra il 1612 e il 1820 per i dizionari italiani: differenze con la Francia*, [251-265]), che valuta la specificità del lavoro degli Accademici fiorentini rispetto alla proposta lessicografica dell'Académie de France (attenta, come è noto, all'impressione veneziana del 1612): attraverso questo paragone Aprile mette acutamente in luce alcune caratteristiche del *Vocabolario* della Crusca, e in particolare il legame con la domanda di voci

comprensibili e in un certo senso «divulgative», anche quando scientifiche, e sottolinea che il modello italiano si pone come *dictionnaire de mots* e non come *dictionnaire de choses*.

Nel contributo *I* Vocabolari della Crusca *nel* Lessico Etimologico Italiano [267-279], Sergio Lubello, Elda Morlicchio, Max Pfister propongono un'analitica verifica della presenza della Crusca nel *Lessico Etimologico Italiano* (LEI), dimostrando la vitalità di un repertorio la cui ricchezza non si esaurisce con il primo Novecento e fa per contro percepire tutta la sua centralità anche nell'opera lessicografica attuale e in particolare nella ricerca etimologica.

Proprio considerando il tema delle etimologie della quinta Crusca [281-293], Daniele Baglioni mette in luce come la Crusca (dopo il disinteresse dimostrato dagli Accademici nelle prime impressioni del *Vocabolario*) dalla quinta impressione apra alla ricerca della profondità storica e alla diacronia della lingua, anche in relazione alla nascita delle recenti discipline di ricerca storico-linguistica e pur con risultati «per la gran parte o inutili per la loro ovvietà, o inesatti, o inservibili per l'accumulo acritico di proposte diverse».

Da segnalare per le connessioni che suggerisce con la ricerca folklorica e con gli sviluppi della lessicografia nei secoli a venire è il contributo di Alessandro Aresti, *Sul patrimonio paremiologico della prima edizione del* Vocabolario della Crusca *(1612)* [295-306], che considera la ricchezza paremiologica della prima edizione, sottolineando il ruolo di Agnolo Monosini nell'allestimento dei riferimenti e verificando nel *Vocabolario* le differenze tra il rimando al *proverbio* e il rimando alla *locuzione idiomatica*.

Sul tema dei proverbi Marco Biffi propone alle pagine 307-322 un'utile rassegna delle opportunità offerte dal sito dell'Accademia della Crusca per la consultazione dei repertori paremiologici, tracciando un percorso diacronico attraverso le principali raccolte consultabili in rete.

Al saggio *La Bibbia nella Crusca, la Bibbia della Crusca* [323-334] di Patrizia Bertini Malgarini e di Ugo Vignuzzi si deve un significativo approfondimento sulla presenza della Bibbia nella Crusca. A partire dalle definizioni di *Bibbia* nelle cinque impressioni del *Vocabolario*, il contributo propone una fondamentale verifica della presenza dei volgarizzamenti biblici tra le fonti dei singoli lemmi attraverso le impressioni dell'opera.

Il contributo di Nicola De Blasi e di Francesco Montuori, *Storia e geografia di parole, da Napoli al* Vocabolario *del 1612* [335-352], tocca il tema della presenza di parole di aree geografiche differenti da Firenze e dalla Toscana. Considerati anche in rapporto a forme analoghe di riferimento ai volgari settentrionali («voce lombarda», «voce bolognese»), vengono presi in considerazione i rimandi ai volgari meridionali presenti nel repertorio: gli autori individuano alcuni significativi episodi di «regionalità censurata» e affrontano così un importante nodo di riflessione sull'interazione tra fonti toscane e fonti di altre regioni d'Italia. I due autori considerano quindi casi di «regionalità inclusa ma non compresa» (*acanino*) e di «regionalità inclusa ma non consapevole».

Nel saggio *Residui passivi. Storie di archeologismi* [353-368] Valeria Della Valle e Giuseppe Patota si occupano dei «residui passivi», cioè degli «arcaismi apparenti», le «parole rarissimamente (spesso di tratta di *hapax*) documentate in testo del passato non ascrivibili a qualsivoglia canone scolastico; parole che non possono considerarsi uscite dall'uso italiano semplicemente perché non vi sono mai entrate» [353]. Selezionando

alcuni di questi «ectoplasmi lessicografici», l'intervento chiarisce aspetti fondanti della struttura del *Vocabolario* e degli strumenti di ricerca lessicale.

I contributi successivi portano luce analitica su linguaggi particolari presenti nel *Vocabolario*, mettendo in evidenza la complessità delle scelte di ambito da parte degli Accademici. In particolare, alle pagine 369-378 Maria Vittoria Dell'Anna si occupa dei termini del diritto e delle istituzioni, tracciando una storia del lessico giuridico attraverso le cinque impressioni del *Vocabolario*. Passando in rassegna le scelte degli autori e gli esempi citati, Dell'Anna arriva a definire una visione d'insieme che tiene conto delle aggiunte di parole, ma anche del processo derivativo e del perfezionamento semantico delle voci giuridiche a cui si assiste nella quinta Crusca.

Alla quinta impressione e ai sondaggi lessicali di termini relativi agli uffici e alla lingua burocratica è dedicato l'intervento di Angela Frati e di Stefania Iannizzotto [379-391], che confrontano le scelte della Crusca con quanto indicato dal *Vocabolario di parole e modi errati che sono comunemente in uso specialmente negli uffizi di publica amministrazione* (1848), verificando puntualmente su casi esemplari il dialogo tra strumenti e anche tra anime diverse dell'Ottocento italiano.

Di grande attualità è la proposta di Alessio Cotugno, che considera le parole politiche nelle diverse impressioni della Crusca [393-408]: prendendo spunto dalla riflessione di Francesco Bruni sulle serie linguistiche *politico-civile* e *patria-nazione (-città)*, l'autore verifica l'incremento delle entrate di lemmi, ma anche la modificazione delle glosse alle parole politiche.

Avvincente e ricco di spunti è il percorso proposto da Rosa Piro che segue le «tracce» della fisiognomica nelle cinque edizioni della Crusca [409-423], così come quello seguito da Elena Artale e Chiara Coluccia, che individuano il lessico lapidario nei vocabolari della Crusca [425-435] e valorizzano la ricchezza terminologica che caratterizza il lavoro degli accademici, attenti alla scienza e al suo linguaggio.

Alla terminologia musicale attestata dalla Crusca è dedicato il lavoro di Edoardo Buroni (*L'ABC(DE)" della musica nel* Vocabolario della Crusca. *Osservazioni diacroniche e comparative* [437-447]), che rintraccia le occorrenze lessicali seguendo gli studi avviati da Fabio Rossi e ampliando ora lo spettro dei ritrovamenti. Alle pagine 449-464 Raffaella Setti tocca quindi l'interessante tema delle presenze del lessico degli strumenti e delle operazioni di bottega nel *Vocabolario*, individuando una continuità terminologica che dalla Toscana del Sei-Settecento porta fino a noi alcuni lemmi e solleva la questione della presenza di un lessico pratico condiviso, che la Francia alla fine del secolo XVII può certo già vantare.

Chiudono il volume tre interventi che raccolgono le questioni trattate nel convegno e le filtrano, offrendole al lettore come punti nodali della discussione.

Nell'intervento *La lingua tra teoria e pratica lessicografica: esemplari scelti dalla prima Crusca al Giorgini-Broglio* [465-472] Teresa Poggi Salani individua le basi portanti del vocabolario nel «fiorentinismo volto all'indietro ma radicato fermamente nel presente» e pone alcune questioni relative all'effettiva presenza di voci d'uso e alla concreta definizione di «toscano» che la Crusca media nei secoli alla tradizione letteraria italiana.

Tocca il tema dei vocabolari dialettali e delle impressioni della Crusca la disamina di Claudio Marazzini (*Voci vernacole e buoni scrittori. Vocabolari dialettali e vocabolari*

della Crusca, [473-487]) che traccia un esaustivo profilo dell'interazione tra i vocabolari dell'italiano e quelli dei diversi dialetti, rivedendo i paradigmi che riguardano il rapporto tra questi sistemi e la storia dei dizionari dialettali.

Conclude il volume il saggio di Nicoletta Maraschio, *Continuità e discontinuità nelle cinque edizioni del* Vocabolario degli Accademici della Crusca [489-503], che, riconoscendo l'importanza di un monumento linguistico e culturale come il *Vocabolario*, mette in evidenza la vitalità di alcuni lemmi, ma anche l'attualità di quei metodi di descrizione e di ripresa che dalle scelte degli Accademici del Seicento giungono fino a noi, in una continuità oggi verificabile anche grazie agli strumenti di interrogazione informatica.

Giuseppe POLIMENI

Rosanna SORNICOLA, *Bilinguismo e diglossia dei territori bizantini e longobardi del Mezzogiorno: le testimonianze dei documenti del IX e X secolo*, Napoli, Giannini (Quaderni dell'Accademia Pontaniana, 59), 2012, 102 pagine + indice.

Il testo riproduce i contenuti del contributo elaborato dalla stessa autrice per gli atti di un seminario bergamasco focalizzato sullo studio del contatto linguistico nei testi della tarda antichità e del primo medioevo, fase di passaggio dal latino alla variazione romanza e germanica[1]. Nell'interpretazione della lingua delle fonti prodotte a ridosso dell'anno Mille, un latino notevolmente evoluto rispetto alla norma classica, si è fatto spesso ricorso ai modelli sociolinguistici del plurilinguismo o bilinguismo e soprattutto della diglossia, presupponendo scenari storico-culturali dominati dalla divaricazione tra lingue della scrittura e lingue dell'oralità e dalla compresenza di repertori linguistici già privi di legami reciproci, ma interagenti in misura più o meno rilevante negli usi concreti di cui i testi sono documento. Il lavoro di Sornicola valuta la tenuta e la validità del modello della diglossia dalla visuale della documentazione prodotta dagli *scriptoria* notarili dei ducati bizantini di Gaeta, Napoli ed Amalfi e dei confinanti principati longobardi di Benevento, Salerno e Capua. L'ambito geografico selezionato rappresenta uno scorcio del quadro italiano nell'ambito del panorama geolinguistico europeo monitorato dal dibattito scientifico, il contributo converge inoltre con il punto di vista espresso da altri studiosi sull'opportunità di vagliare le strutture linguistiche delle fonti nel quadro delle dinamiche della variazione che hanno interessato ad ampio raggio la latinità tardoantica sul piano della diatopia, della diastratia e del condizionamento diamesico.

Per le argomentazioni sviluppate lo studio viene a collocarsi nella filiera delle indagini sull'interferenza tra il latino ed il romanzo nelle scritture notarili pre-volgari condotte in Italia perlomeno a partire dagli anni '60, con agganci teorici negli studi sulla diglossia e

[1] Cfr. ora gli atti dal titolo *Plurilinguismo e diglossia nella tarda antichità e nel medio evo*, a cura di Piera Molinelli e Federica Guerini, Firenze, SISMEL, 2013.

la variazione diamesica inaugurati da Ferguson e Lüdtke[2]. Il testo rappresenta una delle tappe di un lavoro di ricerca che Rosanna Sornicola sta conducendo perlomeno a partire dal 2007 sui documenti indicati, studiandone il quadro storico-culturale, vagliandone le prospettive ermeneutiche[3] e sottoponendo ad un esame capillare gli aspetti morfosintattici e lessicali[4], con una particolare attenzione all'inquadramento dei dati nell'ambito della testualità e nella cultura giuridica[5]: il contributo si propone in tal senso come una silloge dei risultati ottenuti nei sondaggi e nella ricerca di formule interpretative adeguate.

Il lavoro si compone di tre nuclei argomentativi sostanziali: parte con un esame critico delle problematicità correlate allo studio delle fonti antiche in prospettiva sociolinguistica con una rinnovata considerazione degli approcci prevalenti nella modellizzazione dei repertori linguistici ricostruibili sullo sfondo delle *scriptae latinae* notarili di area italiana [5-27], prosegue con una descrizione del composito tessuto storico-sociale della Campania medievale, sostenuta da rilievi di ordine lessicale e onomastico (con un'attenzione particolare alle numerose tracce dell'elemento greco nelle fonti notarili

---

2 Mi riferisco soprattutto alle importanti argomentazioni sviluppate nello studio delle *scriptae latinae rusticae* da Francesco Sabatini, ripercorse, peraltro, dalla discussione teorica e metodologica di Sornicola [19-27].

3 Cfr. «Considerazioni sul multilinguismo in Sicilia e a Napoli nel primo Medioevo» (in collaborazione con Alberto Varvaro), in: *Bollettino Linguistico Campano* 13/14, 2010, 49-66; «Il plurilinguismo e la storia sociale e politica dell'Italia meridionale», in: *Coesistenze linguistiche nell'Italia pre- e postunitaria. Atti del XLV Congresso internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Aosta/Bard/Torino 26-28 settembre 2011)*, a cura di Tullio Telmon, Gianmario Raimondi e Luisa Revelli, Roma, Bulzoni, 2012, vol. 1, 55-99; «Potenzialità e problemi dell'analisi linguistica dei documenti notarili alto-medievali dei domini bizantini e longobardi», in: *La lingua dei documenti notarili alto-medievali dell'Italia meridionale. Bilancio di studi e prospettive di ricerca, Atti della giornata di studio (Napoli 3 dicembre 2009)*, a cura di Rosanna Sornicola e Paolo Greco, Napoli, Tavolario (Memorie dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli 17), 2012, 9-62.

4 Cfr. «Nominal inflection and grammatical relations in tenth-century legal documents from the South of Italy (Codex Diplomaticus Amalfitanus)», in: *Latin Vulgaire - Latin Tardif VIII, Actes du VIIIe Colloque International sur le latin Vulgaire et tardif, Oxford 6-9 Septembre 2006*, Hildesheim, Olms, 2007, 510-520; «La multifunzionalità di IPSE nella protostoria dell'articolo romanzo. Un esame testuale di alcune carte campane dell'Alto Medio Evo», in: *Studii de lingvistica si filologie romanica: hommages offerts à Sanda Reinheimer Rîpeanu*, a cura di Alexandra Cunit, Coman Lupu e Liliane Tasmowski, Bucharest, Editura Universitatii din Bucuresti, 2007, 529-538; «Sintassi e semantica di exinde, inde nel codice diplomatico amalfitano», in: *Rahmen des Sprechens, Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, kognitiver und historischer Semantik*, a cura di Sarah Dessì Schmid, Ulrich Detges, Paul Gévaudan, Wiltrud Mihatsch e Richard Waltereit Tübingen, Narr, 127-140.

5 Cfr. «Volgarismo e bilinguismo nelle fonti giuridiche e nelle prassi legali in latino», in: *Modelli di un multiculturalismo giuridico. Il bilinguismo nel mondo antico. Diritto, prassi, insegnamento*, a cura di Cosimo Cascione, Carla Masi Doria e Giovanna Daniela Merola, Napoli, Satura, 2013, 437-539.

dei ducati della costa) [28-50], e approda, infine, definito il corpus di testi di riferimento [31], alla descrizione puntuale dei tratti morfosintattici che meglio caratterizzano i diversi livelli stilistici compresenti nel complesso documentario considerato, che ben rappresenta il significativo policentrismo della Campania medievale[6].

Per la prima parte segnalerò schematicamente i punti più importanti affrontati da Rosanna Sornicola:

- si rileva la problematicità dell'applicazione delle nozioni di bilinguismo e diglossia allo studio del mondo antico e la problematicità dell'uso di terminologia elaborata per descrivere situazioni moderne: il modello della diglossia, in particolare, si applica in maniera coerente alle civiltà preindustrializzate in cui c'è una chiara asimmetria nella distribuzione della varietà alta (h) e della varietà bassa (l). La varietà alta manifesta solitamente un alto grado di standardizzazione, impensabile per il mondo tardo-antico dove le lingue di alto prestigio erano semmai lingue tetto;
- si sottolinea la necessità di reimpostare un nuovo dialogo tra filologi, storici e linguisti che consenta di coniugare la descrizione dei processi storico-culturali che accompagnano e strutturano le dinamiche del contatto linguistico con una modellizzazione sociolinguistica misurata sull'ermeneutica delle fonti;
- si nota come negli approcci che, nel quadro della letteratura scientifica italiana, hanno contribuito a dissolvere il preconcetto sulla fisionomia scorretta della lingua dei documenti notarili mediolatini, risulti prevalente il riferimento ad una sorta di interlingua artificiale, per un verso riproduzione della vitale comunicazione dei partecipanti all'atto giuridico, per altro verso riproposizione di un latino in gran parte formulare.
- si indica di conseguenza la necessità di ripensare la fisionomia del latino documentario e di «affrontare il complesso e difficile problema della descrizione e interpretazione delle *scriptae* documentali tardo-latine come genere a sé, che precede e affianca la messa per iscritto dei volgari» [27].

La seconda parte del testo affronta il problema della complessa stratificazione linguistica e culturale alla base degli sviluppi autonomi evidenziati dalle tradizioni latine notarili dei ducati della costa e dei principati dell'interno, tema già inquadrato dal dibattito storico e evidenziato da alcuni sondaggi linguistici mirati[7]. La studiosa si sofferma in particolare sui molteplici lasciti di matrice greca nel lessico politico, religioso e giuridico delle carte dei ducati costieri e sull'antroponimia, repertorio che consente di osservare l'incidenza di mode onomastiche greco-bizantine soprattutto all'interno degli strati sociali medio-alti della popolazione. Tra i numerosi spunti segnaliamo l'interessante uso del gr. *katà* all'interno di formazioni onomastiche come *Leonis catarodi*, *Maria catapalumbum* o *Marini katasergium*, attestate in carte di Benevento e Napoli: l'idea della prossimità evolve nell'indicazione di una relazione di discendenza, anticipando uno sviluppo semantico ben rappresentato nel cal. e sic. *catanannu* 'bisnonno' e nel sic. *cataniputi* 'pronipote' [42-43]. Ellenismo di moda o riflesso di un più profondo contatto

---

6 Cfr. in proposito il mio contributo dal titolo «Il policentrismo campano alla luce della documentazione medievale», in: Sornicola / Greco, *La lingua*, cit., 191-213.

7 Rimando in proposito al mio volume *Saggi di stratigrafia linguistica dell'Italia meridionale*, Pisa, Edizioni PLUS, 2007 e alla bibliografia critica ivi citata.

linguistico? Sornicola lascia aperta la duplice ipotesi per questo ed altri dati, ma documenta in maniera convincente la presenza, soprattutto a Napoli, di una società legata a manifestazioni linguistiche e culturali radicate in una simbiosi greco-latina di lunga durata, rinnovata per via della collocazione della città nella sfera d'influenza bizantina, sia pure in un regime di autonomia politica. Il diverso multilinguismo e multiculturalismo dei centri della Campania costiera e della Campania interna - territori, questi ultimi, storicamente legati al processo di progressivo assorbimento dell'elemento longobardo in un panorama linguistico e culturale fondamentalmente latino - ha un riflesso chiaro, secondo Sornicola, nella diversa coloritura latina delle relative *scriptae*. L'esame di questo aspetto rappresenta il fulcro dello studio, che sviluppa un'indagine critica sulle strutture morfo-sintattiche più tipiche e interessanti presenti nel corpus documentario con l'intento di ricostruire il repertorio linguistico dei notai campani. L'indagine intertestuale è affiancata dall'indagine intratestuale: si valuta il rapporto che intercorre tra tratti e testi, ricollocando nella cornice socio-culturale di riferimento il documento e il suo estensore «col fine di caratterizzare in senso sociolinguistico i fenomeni rilevati» [51]. Si cercano al contempo eventuali raffronti e precedenti per i tratti considerati nella variazione latina ben rappresentata nelle iscrizioni pompeiane, nei papiri ravennati, nei testi tecnici tardo-latini, nei testi biblici e dei padri della Chiesa e nella latinità merovingia. Punto chiave della metodologia d'indagine è la considerazione non isolata dei singoli fenomeni innovativi, ma piuttosto «l'individuazione di sistemi di varianti, da comparare tra loro» [85], al fine di delineare i livelli e i dislivelli stilistici compresenti, talora, anche all'interno della produzione di un unico centro di scrittura e successivamente alle diverse diglossie che possono essere ipotizzate per l'area.

Ripercorriamo, dunque, le conclusioni raggiunte dall'analisi con sintetici riferimenti alla caratterizzazione delle *scriptae*.

Nei testi napoletani ed amalfitani Rosanna Sornicola nota una sorta di accettazione di strutture non classiche che avevano avuto, tuttavia, ampia circolazione per secoli; soprattutto i documenti napoletani mostrerebbero una tendenziale omogeneità linguistica e stilistica, una gradazione sfumata tra i livelli che compongono il repertorio [86]. Sostengono questa ipotesi fenomeni diversi riconducibili all'evoluzione della morfologia nominale in direzione del caso unico non marcato, il livellamento delle classi nominali di Ia, IIa e IIIa declinazione e la riduzione dell'allomorfia nelle opposizioni di caso e di numero: cfr. l'uso di morfologia accusativale in contesti di nominativo e dopo le preposizioni [60] e la generalizzazione di *-s* nel plurale del maschile e del femminile, rilevato soprattutto nei documenti napoletani e beneventani [53-55].

Il dislivello sarebbe, di contro, più marcato nei testi della Campania longobarda: i documenti di livello più basso danno spazio a soluzioni morfosintattiche che denotano uno scarso controllo della norma classica. L'irrigidimento della morfologia in nomi come *rebus*, ampiamente utilizzato in tutte le funzioni sintattiche nei testi del *Codex Diplomaticus Cavensis* e nelle *Carte del Capitolo di Benevento*, le molteplici irregolarità di morfologia verbale dei documenti del *Cavensis* e del *Chronicon Sanctae Sophiae* [75], gli scambi tra genitivo e dativo registrati in documenti del *Chronicon* [73-4] potrebbero tradire, secondo Sornicola, un'imperfetta acquisizione del latino da parte dei notai longobardi in uno scenario storico-culturale dominato dalla mancanza di un legame nativo con l'insieme delle tradizioni antiche e tardo-antiche in cui, per contrasto, Napoli rico-

nosceva il fondamento della propria identità [87][8]. Colpisce in questo quadro il rispetto della norma classica ravvisabile in alcune carte della Cattedrale di Benevento, forse indizio della ricezione di influenze di riforma linguistica che venivano d'Oltralpe [ib.]

Notevole è l'attenzione attribuita a variazioni di livello condizionate dal registro stilistico del testo, dal destinatario o dalla condizione laica o ecclesiastica dello scrivente: l'uso polifunzionale di *ipse*, già adoperato come anafora di ripresa ed introduttore di nuovi referenti nel latino degli autori cristiani, è riscontrato soprattutto nelle carte di Amalfi e Salerno, forse in virtù dell'estrazione prevalentemente ecclesiastica dei notai [72]; indizi di agile padronanza della scrittura in latino, formule caratteristiche del latino cristiano (*Christe fave*) e costruzioni classicheggianti (*die noctuque*) sono evidenziati in rapporto a documenti napoletani del X secolo che registrano negoziazioni tra contraenti di alto rango sociale e possidenti della comunità greca della città: ne sono autori notai che redigono e validano, in presenza di contraenti di estrazione sociale più bassa, documenti di modesto livello stilistico [81-84].

La sociogenesi della variazione scrittoria in singoli punti e singoli *scriptoria* si coglie attraverso tracce lievi, ma di estremo interesse, degne di ulteriori monitoraggi capillari: richiamo per riscontro un esempio di allomorfia da me rilevato in un documento salernitano che ufficializza una negoziazione che coinvolge individui di origine greca (*CodCav* VIII,1241, a. 1057): il quartiere salernitano noto localmente come *plaia montis* è denominato *plaga montis* [8]: colpisce l'utilizzo della variante *plaga* che sembra essere tipica dei testi latini prodotti in ambienti fortemente caratterizzati dal contatto col greco[9]. La presenza di individui e di intere comunità bilingui a Salerno e nell'entroterra salernitano è, d'altro canto, ben dimostrata da testimonianze documentarie: mi riferisco in particolare alla documentazione privata che riguarda il monastero greco di Santa Maria di Pertosa, sito presso Auletta, nella valle del Tanagro (1092-1181): in un recente contributo ho evidenziato fenomeni di semplificazione nel lessico e nella morfologia e fenomeni di contaminazione sintattica nella complementazione con l'infinito che ricordano da vicino le soluzioni adottate dai notai della Campania longobarda che sostituiscono l'infinito al congiuntivo in alcune strutture con *ut* [75][10]. La Campania

---

[8] *Codex Diplomaticus Cavensis*, a cura di Michele Morcaldi, Mauro Schiani, Silvano De Stefano, Napoli, Petrus Piazzi, 8 volumi 1873-, volumi IX e X editi a cura di Simeone Leone e Giovanni Vitolo, Cava dei Tirreni, Badia di Cava, 1984 e 1990 (di seguito *CodCav*), si noti che le carte di Cava anteriori al 900 sono state ripubblicate in edizione paleoegrafica per le cure di Maria Galante e Francesco Magistrale nei volumi 50, 51 e 52 delle *Chartae Latinae Antiquiores*, Dietikon-Zurich, Urs Graf Verlag, 1997-98 (di seguito *ChLA*); *Le più antiche carte della Cattedrale di Benevento (668-1200)*, a cura di Antonio Ciaralli, Vittorio De Donato, Vincenzo Matera, Roma ISIME, 2002; *Chronicon Sanctae Sophiae (Cod. Vat. Lat. 4939)*, edizione e commento a cura di Jean Marie Martin, con uno studio dell'apparato decorativo di Giulia Orofino, Roma, ISIME, 2002 (di seguito *ChronSS*).

[9] Cfr. Giuliani, *Saggi*, cit., 196.

[10] Cfr. *ChLA* 52, 17, p. 78, r. 7: «et ego suprascripto Ioanne a mea parte similiter me manifestabit *ut* ipsa suprascripta Horsa uxorem *ducere bolere*» e ib. r. 9: «ipse super dicto iudex audibit nostra manifestatjone adque cognobit *ut* bona *essere* nostra bolumtate inter nos tollendum». In alcuni documenti del fondo greco di Caggiano-Auletta si individua, invece, l'uso di forme verbali di modo finito in dipendenza dell'articolo neutro al genitivo (*του*) che, secondo la norma assestata nella tarda

longobarda propone senz'altro un contesto sociolinguistico complesso: il processo di romanizzazione della componente longobarda incrocia presumibilmente l'integrazione di altre componenti alloglotte[11] accelerando probabilmente la scelta del volgare romanzo nella scrittura documentaria, come testimoniano i noti placiti di Capua, Sessa e Teano[12]. È probabilmente la preoccupazione per l'efficacia e la chiarezza del documento notarile [16-7] che acuisce la percezione della distanza strutturale tra il latino dell'uso giuridico e le *Umgangsprachen* proprio laddove il latino dell'uso giuridico rappresenta il prodotto di un'alfabetizzazione seriore, forse riservata solo a gruppi ristretti di chierici e di laici.

In condizioni di bilinguismo imperfetto il latino non appare permeabile all'innovazione, così come avviene, invece, nella tradizione delle *scriptae* dei ducati tirrenici che Sabatini definisce *semivolgari* secondo una visuale solo apparentemente opposta a quella assunta da Rosanna Sornicola. I due punti di vista si incontrano, infatti, nell'ipotesi che le *scriptae* delle città-stato della costa manifestino la continuità di usi antichi e radicati, non cristallizzati, ma vitali, flessibili all'integrazione di fenomeni evolutivi pur nella tenuta della tradizione latina[13].

---

koinè, avrebbe dovuto reggere un infinito sostantivato con valore finale o consecutivo: rimando in proposito al mio contributo dal titolo «La documentazione mediogreca dell'Italia meridionale: indizi e percorsi per l'analisi della variazione», in: *La variazione nell'italiano e nella sua storia. Varietà e varianti linguistiche e testuali, Atti dell'XI Congresso SILFI (Napoli, 5-7 ottobre 2010)*, a cura di Patricia Bianchi, Nicola De Blasi, Chiara De Caprio e Francesco Montuori, Firenze, Cesati, vol. 2, 65-74: 70-72. Nell'uno e dell'altro caso si potrà ipotizzare la contaminazione tra costrutti diversi, talora sovrapposti in mancanza di una sicura competenza linguistica. Sulla subordinazione completiva con *ut* nelle carte notarili salernitane vd. ora Paolo Greco, «Aspetti della complementazione frasale in alcune carte notarili della Longobardia minore (fine IX secolo)», in: Sornicola / Greco, *La lingua*, cit., 155-61.

11 La mobilità e le forme di integrazione di gruppi etnici minoritari nella *Longobardia minore* sono ben descritti da Stefano Palmieri, «Mobilità etnica e mobilità sociale nel Mezzogiorno longobardo», in: *Archivio Storico per le Province Napoletane*, IIIa. serie, 20, 1981, 31-104. Il carattere ibrido e contaminato della cultura longobarda meridionale è stato recentemente ribadito dallo storico Claudio Azzara, «Il regno dei Longobardi in Italia e i Longobardi nella storia d'Italia» in: *Presenze longobarde in Italia. Il caso della Puglia*, a cura di Lucia Sinisi, Ravenna, Longo, 2007, 11-18: 17.

12 «Sappiamo ... che il giudice Arechi conosceva bene come si sarebbero potute scrivere latinamente quelle formule di testimonianza che nel placito di Capua del 960, per motivi che ci sfuggono, preferì far riportare nel volgare nativo; mentre in un placito anteriore le aveva fatte riferire nello stesso latino dell'intero documento» (Fiorelli, Piero, «Marzo novecentosessanta», in: *LN* 21, 1960, pp. 1-16: 15); cfr. anche Folena, Gianfranco, «I mille anni del placito di Arechisi», in: *Il Veltro* 3, 1960, 3-11: 10-11; «È ... uno scrupolo di esattezza e di realismo giuridico quello che ha dato forma alle parole scritte nel nostro volgare ... Lo scrupolo di quei giudici e notai non è dissimile da quello che muove allora il clero a prescrivere ... che la confessione dei peccati si faccia con le parole semplici e chiare del popolo...». I tre placiti possono essere letti nell'edizione di Arrigo Castellani per *I più antichi testi italiani*, Bologna, Pàtron, 1976, 59-62.

13 Cfr. Sabatini, Francesco (1962), «Una scritta in volgare amalfitano del secolo XIII», in: Id, *Italia linguistica delle origini. Saggi editi dal 1956 al 1996*, raccolti da Vittorio

La revisione degli strumenti interpretativi nello studio della lingua delle fonti prevolgari reimposta inevitabilmente la definizione del rapporto tra registri dello scritto e del parlato. La netta bipartizione è sostituita da un ampio ventaglio di livelli di espressione, alcuni dei quali rappresentano usi appartenuti in alcune fasi a registri linguistici popolari [87]. Si insiste sui molteplici livelli di accettabilità, sull'aspetto sfaccettato della *norma* richiamata dagli usi documentati. La cernita di tratti morfosintattici funzionali alla caratterizzazione dei diversi livelli della prassi scrittoria consente di riesaminare il dualismo tra Campania costiera e Campania interna in una prospettiva diversa da quella fino ad oggi sperimentata sul versante dell'analisi lessicale. L'attenzione si sposta, infatti, dalle differenze lessicali che rappresentano dei "tratti bandiera" delle diverse tradizioni etnico-giuridiche compresenti nell'area ai diversi livelli di competenza evidenziati dai notai nell'utilizzo delle strutture del latino, un latino legato ad una corrente unitaria storicamente sfaccettata dai diversi piani dall'uso e dalle diverse convivenze[14].

Ci sono le premesse, mi sembra, per un'analisi minuta e dettagliata dell'interessante fenomenologia della variazione rappresentata nelle carte latine meridionali dei secoli che precedono e accompagnano la scrittura volgare.

Nella prospettiva di un ampliamento degli studi in questo ambito segnalerò soltanto l'opportunità di riconsiderare l'importanza della dialettica tra scrittura formulare e verbalizzazione realizzata nei testi notarili mediolatini, anche dalla visuale della sociolinguistica storica. Bisognerà tornare a precisare in primo luogo l'estensione, la stratificazione interna e la funzionalità del repertorio formulare latino, un repertorio composto di clausole fisse, sintagmi stereotipati e parole rituali progressivamente integrato anche da soluzioni morfosintattiche e grafiche latine e latinizzanti, utilizzate per inglobare nell'ordito testuale anche forme e strutture di un uso linguistico vivo e dinamico[15]. I fenomeni di cristallizzazione, sovraestensione e ipercaratterizzazione, la sovrapposizione di costrutti diversi e la contaminazione tra tipologie morfologiche funzionalmente distinte manifestano per un verso lo sfaldamento dell'uso coerente del latino e indicano per altro verso lo sforzo dei notai di costruire forme testuali modellate sul latino in presenza di

---

Coletti, Rosario Coluccia, Paolo D'Achille, Nicola De Blasi e Livio Petrucci, Lecce, Argo, 1996, 383-400 (ristampa con correzioni ed integrazioni dell'articolo già pubblicato in *SFI* 20, 1962, 13-30): 383-85. Secondo Sabatini l'uso episodico e tardivo del volgare nelle scritture della Campania tirrenica sarebbe una diretta conseguenza del ritardato processo di netta risoluzione del bilinguismo e dell'ampia accessibilità della tradizione latina locale.

14 L'approccio precedente è ben rappresentato negli studi di stratigrafia linguistica condotti da Paul Aebischer sulle carte mediolatine di più di un'area: rinvio per i riferimenti a Giuliani, *Saggi*, cit., 17*sqq*.

15 Indubbiamente il dualismo tra formulario e parti libere dovrà essere inteso in termini meno statici e più sfumati rispetto a quanto indicato da Francesco Sabatini (cfr. «Esigenze di realismo e dislocazione morfologica in testi preromanzi», in: Id., *Italia linguistica*, cit., 99-131: 101-3 (ristampa con correzioni ed integrazioni dell'articolo già pubblicato in *Rivista di cultura classica e medievale* 7, Studi in onore di A. Schiaffini, vol. II: 972-88.): è possibile che nelle produzioni effettive ciascuna delle due componenti potesse sconfinare nell'altra e che non sia opportuno, dunque, separare in maniera rigida sezioni documentarie formulari da sezioni caratterizzate da una più vivace libertà linguistica. La formula era probabilmente il riferimento primario dello scrivente meno competente nell'uso produttivo del latino.

condizionamenti linguistici strutturalmente diversi[16]. Sarà utile approfondire la ricerca sulle tracce della variazione ospitata, riflessa o mediata dal latino e dal suo apparato formale, oltre che studiare e classificare la variazione interna al latino.

Le prime *scriptae* volgari di area centro-meridionale maturano proprio nell'alveo della simbiosi latino-romanza: ciò suggerisce di non rinunciare all'identificazione di linee evolutive, caratterizzate o meno da soluzioni di continuità, a partire dall'esame delle testimonianze pre-volgari. Si potranno precisare, in particolare, i modi e i livelli in cui si realizza e si modifica l'interferenza tra il latino e i volgari, fondamentale per lo studio della più antica testualità dell'area e per l'esame di alcuni dei tratti caratterizzanti. Alcuni di questi offrono spunti interessanti alla ricostruzione delle varietà linguistiche locali oltre che alla descrizione della fenomenologia delle *scriptae*.

Mariafrancesca GIULIANI

[16] Noterò a tal proposito che in un contributo passato ho interpretato alla luce del condizionamento di un fenomeno evolutivo la propagazione di *-as* nella *scripta* latina napoletana dal plurale di femminili animati e inanimati come *posteras, personas, monachas, petias, hornas, vias, fenestras, regias* al plurale di inanimati come *modias, frugias, duleas, organeas, susceptorias, peculias, gradas, introitas* (sostantivi col singolare in *-um* o in *-us*) e a collettivi come *coherentias* e *superioras*. L'estensione della marca dal femminile al neutro sembra infatti riproporre in maniera speculare la fusione di femminili, inanimati e collettivi nel sistema degli accordi sintattici legati alla quantificazione plurale, in accordo con la categorizzazione tendenzialmente eteroclita della classe semantica degli inanimati, dei duali e dei nomi di massa nota a molte varietà centro-meridionali: cfr. per il napoletano cfr. i tipi *o milo: le mmela, o nièrvo: le nnerva, o fuso: le ffosa*. Per i dettagli rimando a Giuliani, Mariafrancesca, «"Incapsulare" l'innovazione nel modello: il caso della scripta notarile mediolatina napoletana», in: *Generi, architetture e forme testuali, Atti del VII Convegno SILFI (Università di Roma Tre, 1-5 ottobre 2002)*, a cura di Paolo D'Achille, Firenze, Cesati, vol. 2, 29-40.

Français – Amérique

Jean LE DÛ / Guylaine BRUN-TRIGAUD, *Atlas linguistique des Petites Antilles, Volume II*, Enquêtes coordonnées par Robert Damoiseau, Paris, Éditions du CTHS, 2013, 403 pages.

C'est avec une grande satisfaction que l'on accueille ce second volume de l'ALPA[1], qui vient enrichir substantiellement l'éventail des ressources disponibles sur les créoles français des Petites Antilles. Alors que l'on disposait depuis longtemps pour la Réunion et Haïti de richissimes atlas, grâce aux travaux respectifs de Robert Chaudenson et de Dominique Fattier, les Petites Antilles étaient restées jusqu'à il y a peu le parent pauvre en la matière. L'atlas que nous offrent Jean Le Dû et Guylaine Brun-Trigaud vient heureusement remédier à cette situation. Sa prise en compte de territoires qui ont comme langue-toit l'anglais (Dominique, Sainte-Lucie, Trinidad), voire le portugais brésilien (Oiapoque), en constitue également l'un des points forts, et favorise l'étude des phénomènes d'archaïsmes et de contacts de langue (et l'on ne pense pas ici qu'aux langues étrangères, mais aussi au français de métropole, dans ses différentes strates diachroniques).

L'une des grandes vertus de l'approche atlantographique par rapport aux dictionnaires est de nous montrer la réalité dialectale dans toute sa complexité. Là où les nombreux recueils lexicaux de créoles antillais s'affichent comme représentatifs d'une île à la fois – et donc de toute l'île, sans autres précisions géographiques –, un atlas tel que l'ALPA montre bien que les aboutissements phonétiques, les types lexicaux et les morphèmes grammaticaux ne dominent que très rarement sans partage à l'échelle insulaire. Le degré de précision ainsi atteint permet plus facilement d'identifier les phénomènes d'innovation, de conservation ou de diffusion, et invite à résister à la tentation d'une vision monolithique des systèmes linguistiques, vision qui s'avérerait d'autant plus déficiente que nous avons affaire ici à un conglomérat dialectal n'ayant jamais fait l'objet d'un quelconque processus de standardisation. En outre, les reconstructions étymologiques sont largement facilitées – et renforcées – par l'existence de chaînons intermédiaires dûment attestés: « La négation *mwɛ̃ pa* est souvent abrégée en *ma* à Sainte-Lucie, mais on en trouve aussi deux exemples au sud de la Dominique et d'autres à Trinité. Des formes intermédiaires permettent de comprendre le processus de simplification: *mãp* (45), *mpa, mba* (47) et enfin *ma.*» (carte 458).

Les champs notionnels couverts par ce second volume sont les suivants: le corps humain; l'homme physique; les vêtements; l'homme moral; la famille; la maison; la nourriture; les métiers; les relations sociales; les croyances; grammaire (2e partie, le premier volume contenant lui aussi une partie consacrée à la morphosyntaxe). La présentation cartographique est très soignée et permet de bien visualiser la répartition des types; en outre, l'usage de différentes couleurs dans les listes de réponses aux questions de grammaire, parfois assez complexes (cf. par ex. «si je gagnais à la loterie, j'achèterais

[1] Sur le premier volume, v. le compte rendu de Jean-Paul Chauveau, ici 77 (2013), 276-281, ainsi que celui de Dominique Fattier sur le site de *Creolica* ‹www.creolica.net›, mis en ligne le 19 juin 2012.

une belle moto», c. 625, ou «s'il n'avait pas bu autant de rhum, il n'aurait pas eu d'accident», c. 626), facilite le repérage rapide des morphèmes aspectuo-temporels. Des index en fin d'ouvrage (français / créole ; créole / français) répertorient l'ensemble des données lexicales des deux volumes. On sait que la créolistique consacre beaucoup plus d'efforts aux descriptions grammaticales qu'aux questions de phonétique et de lexicologie historiques, mais on peut toujours espérer que la publication de cet admirable ouvrage, richissime trésor de données inédites, suscitera des vocations.

Les cartes sont accompagnées de commentaires explicatifs, où les types lexicaux sont systématiquement étymologisés, ou plutôt typisés (ce qui en général signifie qu'ils sont ramenés à leur étymon français ou galloroman, avec des remarques exhaustives sur les évolutions phonétiques subies). Ces commentaires comportent parfois aussi des données relevant du français régional antillais : «*fere* n'est relevé qu'en Guadeloupe (fig. 332a), où l'on dit en français local "se ferrer les cheveux", c'est-à-dire les décrêper au fer chaud» (carte 332) ; «*mwẽs* 'moins' est utilisé en français des Antilles» (carte 432) ; «En français des Antilles, on rencontre le mot dans l'expression "opération mòlòkòy"» (carte 414) ; «Le mot *baguioler*, utilisé en français des Antilles dans le sens de 'se vanter', correspond sans doute à l'acadien et au louisianais *bagueuler* 'bavarder, déblatérer'» (carte 491)[2] ; «'le préleur' (le mot s'écrit ainsi en français local)» (carte 567, concept «dandy») ; «Le mot *pjaj* [...] relevé à la Dominique, [...] s'écrit *piaille* en français de Guyane, où il est très utilisé» (carte 589). S'il est vrai que ce français local est fortement influencé par le créole, les cartes révèlent aussi que le créole des DOM a subi de façon constante l'influence du français de métropole. Le concept 'vêtements', par exemple (carte 443), est exprimé massivement par un type hérité de *hardes* dans les îles anglaises, alors que la Martinique et la Guadeloupe connaissent plutôt (mais pas exclusivement) le type *linge* ; quant à *vêtement*, pur gallicisme récent, c'est un hapax relevé en un seul point, martiniquais. Si la poitrine est appelée *lɛstõmak* un peu partout, ce n'est que dans les territoires politiquement français que l'on relève *pwatrin*, autre gallicisme patent (carte 343). Le pantalon est appelé *culotte* (dans ses différentes réalisations phonétiques) dans les îles ex-anglaises (comme dans tous les français d'Amérique), type lexical qui a reculé dans les îles françaises devant le plus récent *pantalon* (carte 447), italianisme dont le sens de "longue culotte sans pieds" ne remonte qu'à 1790 en français (TLF) ; parallèlement, les shorts (carte 448) sont des *culottes courtes* à la Dominique et surtout à Sainte-Lucie (comme en français canadien), l'anglicisme *short* y étant paradoxalement moins attesté que dans les territoires français ! Les chaussettes à la Dominique sont appelées des *bas* (carte 449), tout comme au Québec. L'impression générale qu'on en retire est que les îles passées jadis sous domination britannique, ayant échappé à l'influence des innovations lexicales françaises venues de métropole, constituent un véritable sanctuaire d'archaïsmes. Les chercheurs travaillant sur l'histoire des français d'Amérique devront donc accorder une attention toute particulière au créole de ces îles.

Certaines cartes illustrent des phénomènes de répartition systématique et énigmatique : ainsi, le concept *main* (carte 347) correspond à un type agglutiné dans tout l'archipel (*lãmɛ̃*), sauf en Guadeloupe (*mɛ̃*) ; de même pour *lagrimas* (Martinique) vs. *grimas* (Guadeloupe), v. carte 485 ; etc. En fait, on constate au fil de la lecture que le créole guadeloupéen connaît beaucoup moins que ses voisins le phénomène de l'agglutination de l'article défini, ce qui pourrait être l'indice d'une exposition différente à l'*input* ini-

[2] Sur ce type lexical, v. ici 73 (2009), 97.

tial[3], ou d'une relation évolutive différente dans les rapports diglossiques entre créole guadeloupéen et français. Quoi qu'il en soit, une observation ressort déjà de la masse des matériaux: «Comme l'ont déjà démontré de nombreuses cartes, la Guadeloupe a un lexique plus francisé que celui des autres îles» (carte 349). Les cartes attirent aussi l'attention sur la grande vitalité du créole français dans les îles officiellement «anglophones», Sainte-Lucie et la Dominique, au riche vocabulaire, et dont l'ancrage dans le conglomérat antillais ressort ici de façon particulièrement claire. Leurs variétés respectives de créole ne semblent afficher aucun trait révélateur d'étiolement linguistique – si ce n'est quelques emprunts à l'anglais, somme toute assez peu nombreux et parfois méconnaissables, car entièrement adaptés à la phonétique locale. En outre, il ne faut pas perdre de vue que certains anglicismes, ainsi que des emprunts récents au français contemporain, pourraient avoir été induits par la technique d'enquête; en effet, les questionnaires étaient soumis en anglais aux témoins des îles anciennement britanniques, et en français dans les DOM. En cas d'oubli et pour ne pas perdre la face, un informateur peut toujours s'être sorti d'affaire en répétant le mot soumis, quitte à l'adapter à la phonétique créole.

Le traitement phonétique de fr. *genou* > cr. *ʒunu* (omniprésent dans la quasi-totalité des points d'enquête) est expliqué comme suit: «[...] la première voyelle devenant *-u-* par harmonie vocalique, comme c'est souvent le cas en créole» (carte 356); pour le type issu de fr. *cheville*, «*ʃivi* est la prononciation dominante, avec harmonie vocalique comme il est fréquent en créole» (carte 358, q. 261). En fait, le schwa français devient [u] dans une grande variété de contextes, comme nous l'avons montré dans Thibault 2012[4], 252-254, l'autre aboutissement tout aussi bien représenté étant [i] (*id.*, 249-252). L'explication métaphonique, bien que séduisante, se heurte malheureusement à de nombreux contre-exemples: fr. *debout* > cr. *doubout* mais aussi *dibout*; fr. *vesou* > cr. *vizou*; souvent, le même étymon aboutit à deux résultats: cf. fr. *fenêtre* > cr. *founèt* et *finèt*, etc. (exemples tirés de Ludwig *et al.* 2002)[5]; citons encore fr. *besoin* > cr. *bizwɛ̃* mais aussi *buzwɛ̃* (carte 463)[6]. En fait, la voyelle neutre du français colonial, peut-être plus fermée alors qu'aujourd'hui (et vraisemblablement inexistante dans les langues des locuteurs de proto-créole), semble être allée s'échouer aux extrémités antérieure et postérieure du triangle vocalique, en obéissant toutefois à une pluralité de facteurs dont la métaphonie

---

[3] Ce problème rappelle, toutes proportions gardées, celui de l'agglutination de l'article arabe dans les emprunts faits par les langues romanes (cf. *sucre* vs. *azúcar*, etc.; sur cette question, v. l'ouvrage de Monika Winet, *El artículo árabe en las lenguas iberorrománicas*, Córdoba, 2006, et sa mise en relief par Myriam Benarroch, ici 74 (2010), 549-564).

[4] André Thibault, «Les avatars du schwa colonial dans le créole des Petites Antilles», dans *id.* (ed.), *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2011, 243-269.

[5] Ralph Ludwig *et al.*, *Dictionnaire créole français (Guadeloupe): Avec un abrégé de grammaire créole, un lexique français-créole, les comparaisons courantes, les locutions et plus de 1 000 proverbes*, [s.l.], Maisonneuve et Larose/Servedit/Éditions Jasor, 2002.

[6] Avec les commentaires respectifs suivants: «le *e* caduc du français est généralement remplacé par un *-i-* en créole»; «Le *-u-* de *buzwɛ̃* est probablement un arrondissement du *-i-* sous les influences conjuguées du *b-* et du *-w-*».

est probablement à prendre en compte, mais pas uniquement. – Le type *âcre* (carte 538, «aigre») s'est vu greffer un *h-* non étymologique[7] dans certains points, où il se réalise sous la forme *rak* (pt 36) et *hak* (pt 31). Selon les auteurs, «[l]a variante *ʒak* (31 est inexplicable». En fait, [ʒ] pour [h] peut s'expliquer par le fait que certains mots connaissent une alternance entre ces deux sons, le [h] étant connu dans ce cas sous le terme traditionnel de '*h-* saintongeais' (l'index de l'ALPA en donne quelques exemples: *bulãhe* "boulanger", *ha* "déjà", *hanbé* "enjamber", *hapé* "japper", *lahã* "l'argent").

La typisation des matériaux, en général, inspire confiance, et de nombreuses formes a priori opaques ont été correctement identifiées. Quelques remarques: la carte 368, consacrée au concept «dos», suggère que «[l]e mot *larɛl* (10) est sans doute 'arrière'...». En fait, il s'agit du type *raile du dos* "échine", bien attesté dans les parlers normands (v. FEW 10, 391b, *ʀĪCA) ainsi qu'en haïtien (ALH[8] 1770, pts 5, 6, 7, 8; HCEBD[9] 626a s.v. *rèl*[2]). – Le mot *saf* (concept «avare», carte 478, pt 47), présenté comme «obscur», est fort probablement un reflet de fr. *safre* "glouton, goulu, vorace" (TLF). – «L'expression *fãm ki sa fɛ mãnɛv bal kɔj* (45) est obscure» (carte 487, concept «une maîtresse-femme»). Elle est peut-être à interpréter: «femme qui sait manœuvrer dans son propre intérêt». – On ne comprend pas bien pourquoi */ive sir* et *pwɛl si* "cheveux jaunes" (carte 390) sont ramenés à «litt. 'cheveux suris', 'poils suris'» plutôt qu'à 'cheveux surs' et 'poils surs', l'adjectif *sur* du français de référence (TLF) étant l'étymon de cr. *si(r)*. – La carte 404 réunit des termes désignant l'«aspect des cheveux: autres et obscurs». La forme */ive keɔl, kwejɔl* (point 46), classée parmi les termes 'obscurs', doit pourtant bien représenter le type *cheveux créoles*; quant à *kɛwli* (point 10), il pourrait s'agir d'un reflet de l'anglais *curly*. Ces formes ne sont malheureusement pas glosées, ce qui limite leur valeur documentaire. – Il n'était pas pertinent de dire que cr. *vwɛ, wɛ* "voir" «est issu d'une forme régionale de *voir*» (carte 416), que «[l]e mot [bwɛ] dérive d'une forme *bwɛr* des parlers de l'Ouest» (carte 429), que *tiwɛ* "tiroir" (carte 528) «remonte à une prononciation dialectale» ou que «[d]ans la forme dialectale utilisée à l'origine, le *-oi-* était prononcé *-wɛ-*» (carte 530, «armoire»), etc.: à l'époque coloniale, la prononciation [*wɛ*] pour ‹oi› était celle du roi, rien de moins. Tous les traités de phonétique historique du français sont unanimes sur cette question. On n'arrive pas à comprendre ce que ces formes auraient pu avoir de strictement régional, encore moins de dialectal, dans le français du 17[e] siècle (indépendamment du fait que l'on peut bien sûr les relever aussi dans différents patois d'oïl). Le critère différentiel en cause ici est uniquement diachronique et non pas diatopique ou diastratique. Curieusement, le français central sous sa forme dix-septiémiste semble être dans l'angle mort des auteurs. C'est pourtant d'abord de là qu'il faut partir pour expliquer les formes créoles. Lorsque le recours aux patois ne débouche sur rien de concluant, le discours se retrouve dans un cul-de-sac heuristique: «Le mot est pratiquement partout *kwɛ*, en principe issu de *croire* (prononcé *krwɛr*), cependant, on

---

[7] Ce phénomène est très rare, mais cf. cr. haïtien *haimé, renmen* "aimer", *hinder* "aider" (DECA ms.; merci à Annegret Bollée pour ces données). L'haïtien connaît d'ailleurs aussi *rak* "âcre".

[8] Dominique Fattier, *Contribution à l'étude de la genèse d'un créole: l'Atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires*, 6 vol., Atelier national de reproduction des thèses, 1998.

[9] Albert Valdman *et al.*, *Haitian Creole-English Bilingual Dictionary*, Bloomington, Creole Institute/Indiana University, 2007.

notera que cette forme est presque totalement absente des parlers d'oïl où l'on relève principalement *krɛ* sans diphtongue (voir ALF c. 358 'crois-tu')» (carte 588). – La distinction entre variation dialectale (correspondant aux dialectes galloromans primaires) et variation régionale (celle du français) ne semble pas être faite; cf. ce passage: «litt. 'j'ai tiré mes vêtements'. Ce sens, connu en français, est dialectal. On l'entend régulièrement en français de Basse-Bretagne: 'tire tes chaussures!'» (carte 454). Si ce sens est connu «en français», il s'agit par la force des choses de variation régionale et non dialectale – indépendamment du fait qu'un tel sens puisse avoir existé dans les patois isotopes (mais dans le cas de la Basse-Bretagne, il n'y a de toute façon jamais eu de patois oïlique isotope puisqu'on y parlait breton). L'usage de l'étiquette «français dialectal» (carte 473), un oxymore que l'on croyait suranné, est aussi de nature à semer la confusion: bien que les patois et les variétés de français régional aient vécu pendant des siècles en contact étroit, il convient néanmoins de les distinguer conceptuellement. – Le recours au normand comme principale source des créoles français, appliqué naguère avec trop de libéralité par certains auteurs[10], affleure également de temps à autre: «Au pt 39, on a *i ka ʃãte malmã*, avec un adverbe *malement* qui est attesté dans plusieurs parlers normands, par exemple dans le *Dict. de l'Eure* (1882)» (carte 462). Une vérification dans FEW 6,I, 124a, MALUS I.1.a montre que ce type lexical est largement attesté en français, de la *Chanson de Roland* jusqu'à Oudin 1660, ainsi que dans tous les parlers galloromans, du wallon jusqu'au gascon. Quant à *bwesõ* ou *bwɛsõ* (carte 549), elle est présentée comme une «forme vraisemblablement normande» – alors que, comme nous l'avons rappelé plus haut, [wɛ] pour ‹oi› était général en français à l'époque coloniale. Inversement, le type *grager* "râper", traité en profondeur par J.-P. Chauveau[11] qui montre qu'il n'a de correspondants qu'en Normandie, est présenté par les auteurs comme pouvant «venir du verbe picard *greuger, égreuger*». – La forme *tibwaj* (carte 500, concept «son fils» et 503, concept «les petits-enfants») ne vient pas de «*petit boy*», phonétiquement inadéquat, mais du type *tit-braille*[12]. – Dans le commentaire de la carte 473 («je suis déçu»), on lit qu'«[i]l est clair que le concept n'est pas anciennement ancré en créole, car il ne s'exprime visiblement qu'à l'aide de mots d'emprunt.» Les locuteurs de créole ont certainement toujours disposé de ressources lexicales pour exprimer un sentiment aussi universel, mais cette remarque attire l'attention sur une question théorique d'importance: qu'est-ce qu'un mot d'emprunt en créole? Dans le cas du type *désevwa*, on peut considérer que le traitement *wa* (là où on attendrait *wè*) est un trait de phonétique historique permettant sans hésitation de considérer cette forme comme «empruntée»[13],

---

[10] Sur ce sujet (et ses avatars littéraires), cf. notre article «L'idéologie linguistique dans le discours littéraire antillais: le mythe du patois normand», dans F. Diémoz *et al.* (ed.), *Toujours langue varie… Mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves*, Genève, Droz, 2014, 99-114.

[11] Jean-Paul Chauveau, «Des régionalismes de France dans le créole de Marie-Galante», dans André Thibault (ed.), *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2011, 74-75.

[12] V. Inka Wissner, «L'usage du français à la Dominique dans le discours romanesque», dans André Thibault (ed.), *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2011, 200.

[13] À vrai dire, la question n'est pas si simple: au point 31, on relève la forme *desivwɛ*, ce qui signifie que *desivwa* pourrait n'être qu'une francisation récente d'un type lexical

c'est-à-dire intégrée au lexique du créole après son étape de formation initiale. Quant à *dézapwenté*, attesté uniquement à Sainte-Lucie et à Trinité, sa répartition aréologique laisse supposer un emprunt à l'anglais *disappointed* (le verbe *désappointer* existe bien sûr en français de métropole, mais ne s'utilise vraiment que depuis 1761, v. TLF, et reste beaucoup moins fréquent que *décevoir*). En revanche, cr. *désí* (< fr. *déçu*) et *dékonpòté* (< fr. pop. colonial *décomporter*) remontent à des étymons qui étaient présents dans l'*input* initial qui a présidé à la genèse des créoles français: il ne peut donc s'agir que de mots *hérités* (à moins de considérer que les créoles n'ont que des mots empruntés et pas de mots hérités, ce qui en ferait des langues exceptionnelles).

On relève parfois de petites maladresses dans l'interprétation grammaticale des matériaux. Dans le commentaire de la carte 441 (q. 209, 'il est tombé dans la rivière'), on peut lire ceci: «Au pt 16, une des réponses est: *mun lafe kɔ aj ã rivjɛ la*, litt. 'des gens ont lâché son corps dans la rivière', ce qui signifie que la personne a été jetée à l'eau.» En fait, cet énoncé signifie qu'une personne s'est jetée elle-même à l'eau; *kɔ aj* exprime la voix moyenne en créole, comme on peut d'ailleurs le constater sur la carte 453, concept «habille-toi!», ainsi que 454, concept «je me suis déshabillé»[14]. – Nous ne sommes pas sûr de bien suivre les auteurs dans l'affirmation suivante: «La forme *malgɔʒ* 'mal de gorge' peut être adjectif par exemple dans *ã ni malgɔʒ* (01) 'j'ai mal-de-gorge' (à l'instar de 'j'ai faim') ou être un nom par exemple dans *mã ni ã malgɔʒ* (32) 'j'ai un mal de gorge'.» (carte 421). – Il est un peu maladroit d'affirmer qu'«[i]l n'existe pas de tutoiement dans les îles» (carte 457) car il n'existe pas davantage de vouvoiement, la catégorie du pronom d'adresse en créole ne pratiquant pas cette distinction. Le fait que cr. *(v)u* soit issu de fr. *vous* ne change rien à l'affaire; il faut réfléchir en synchronie (et en termes d'oppositions structurales). – Dans un tout autre ordre d'idées, la mention d'une source comme «le dictionnaire du CNRTL» (carte 450, commentaire) demande à être précisée, cette ressource en ligne étant en fait un portail donnant accès à toute une panoplie de dictionnaires, du DMF au TLF en passant par *Nicot*, *Estienne*, *Trévoux*, etc.

Ces critiques n'ont pour but que d'attester d'une lecture attentive; il importe de féliciter vivement les auteurs pour l'immense travail accompli dans la réalisation et la publication de cet atlas, qui rendra d'inestimables services à la communauté scientifique. Espérons qu'il recevra dans les Antilles l'accueil qu'il mérite, et qu'un chantier se mettra en place en Guyane pour compléter la description aréologique des créoles atlantiques.

André THIBAULT

---

ayant toujours existé. Le contact étroit et ininterrompu avec le français en Martinique et en Guadeloupe est un élément fondamental de l'histoire du créole dans ces îles, rendant le concept d'«emprunt» particulièrement délicat à manier.

[14] Sur cette question, v. notre article «Grammaticalisations anthropomorphiques en français régional antillais: l'expression de la voix moyenne (ou: *Dépêche ton corps, oui!*)», dans Emili Casanova Herrero / Cesáreo Calvo Rigual (ed.), *Actes del 26é Congrés de Lingüística i Filologia Romàniques (València, 6-11 de setembre de 2010)*, Berlin, W. de Gruyter, 2013, vol. 6, 239-250.

Français – Afrique

Frank JABLONKA, *Vers une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial: Le Maghreb et la Romania européenne*, Vienne, Praesens Verlag (*Quo vadis Romania*, 47), 2012, 320 pages.

L'ouvrage de Frank Jablonka (désormais FJ), consacré à l'étude de deux modalités de contact dans l'espace Romania / Maghreb, zone ancienne d'échange – des contacts interlinguistiques et des contacts musicaux et cinématographiques –, vise à fonder une socio-sémiotique variationniste des situations de contact, qui intègre une perspective postcoloniale. Le projet de FJ est de saisir les échanges trilingues qui se réalisent au cœur des réseaux sociaux marocains tant dans leurs dimensions interpersonnelles que sociétales, mais également d'appréhender les processus de médiatisation à l'œuvre dans les productions culturelles qui s'inscrivent dans l'espace franco-maghrébin. Une des originalités de sa démarche est d'étudier dans la continuité les échanges interlinguistiques et les échanges médiatiques. Il justifie ce choix au chapitre 7 de *Vers une socio-sémiotique* ..., en s'appuyant sur la notion de réseau social, qui ne saurait être restreinte à la seule réalité physique des échanges, et sur la réalité de l'investissement existentiel de l'enquêteur aux prises avec son terrain [179*sqq.*]. À l'aide des réflexions philosophiques de Zizek, entre autres, FJ réfute l'idée d'une rupture entre les terrains d'échanges langagiers et les terrains virtuels et soutient, au contraire, que de nouvelles médiations produisent de nouveaux effets de sens, et que le terrain virtuel prolonge le terrain réel.

Vers une socio-sémiotique ... est un ouvrage ambitieux, adossé à une bibliographie imposante, qui puise dans l'ensemble des sciences humaines et sociales. Il propose une discussion de travaux sociologiques, anthropologiques, philosophiques et sociolinguistique, étayée par des extraits commentés des enquêtes de FJ au Maroc et en France et par l'analyse de données médiatiques. L'auteur analyse le contact convergent entre variétés arabes et françaises en milieu urbain populaire au Maroc et dans les contacts postcoloniaux en France, et les circulations entre variétés interlectales et intraethniques au cœur de ces espaces géographiques et nationaux. Au centre de l'entreprise de FJ, se trouve le désir de décrire la mise en circulation de significations sociales au sens de Weber, à travers la pluralité des langues en contact, dans une société postcoloniale façonnée par les règles musulmanes du licite et de l'illicite, et dans des productions culturelles médiatiques. Cet intérêt pour les sens en creux [39], comme pour les effets de sens explicites, conduit l'auteur à recourir à la notion d'interstice de l'école de Chicago, tout autant qu'à celles de figuration, ou d'altérité qu'explore l'ethnopsychanalyse.

Dans ce qui suit, je discute brièvement le projet théorique qui fonde l'ouvrage et ses principaux résultats empiriques. J'évoquerai le cadre de *Vers une socio-sémiotique*... – c'est-à-dire de l'introduction et des chapitres 2, 3, 5, 6 et 7 – avant de rapporter cet appareil conceptuel à la partie empirique de l'ouvrage, les chapitres 4 et 6. Le fort déséquilibre entre le nombre de pages consacrées aux élaborations théoriques et celles consacrées aux analyses empiriques indique clairement l'ambition de l'auteur et son mode d'écriture. Pour rendre compte de la complexité des terrains marocain et médiatiques, FJ empile les notions et références théoriques au risque de rendre son texte illisible.

Dès le début de son ouvrage [15], FJ annonce vouloir dépasser l'ethno-sociolinguistique de la variation, sans doute celle qu'expose Blanchet 2000[1], à qui cependant il reconnaît le mérite d'avoir promu une démarche qualitative en sociolinguistique [31], pour se diriger vers une socio-sémiotique variationniste du contact. FJ inscrit son projet de recherche dans le domaine des études postcoloniales, dont il cite les principaux protagonistes, de Bhabha à Saïd. Il fait tout particulièrement usage de la notion de « branchement » (au sens de raccord électrique) de l'anthropologue Amselle [69*sqq.*]. Si l'on suit bien le propos de *Vers une socio-sémiotique* ..., FJ souhaite dégager une anthropologie du « branchement » de la francophonie au Maroc [69*sqq.*]; j'y reviendrai *infra*. Afin d'appréhender la dynamique des contacts langagiers et médiatiques, FJ prône une approche en termes de civilisation au sens de N. Elias [53].

L'enquête marocaine de *Vers une socio-sémiotique* ..., dont il est rendu compte au chapitre 4, se déroule à Salé / Rabat. Elle est fondée sur des entretiens auprès de 21 participants, 12 hommes et 9 femmes, d'un quartier populaire urbain. Le questionnaire d'enquête, fourni dans sa version maximale en annexe [280-292], comprend plus d'une centaine de questions. Outre des données socio-biographiques, l'enquêteur sollicite des enquêté(e)s des informations sur leur biographie linguistique et une auto-évaluation de leurs compétences en arabe marocain, en arabe littéraire et en français. Plus d'une soixantaine d'autres questions recueillent les opinions, les préférences, les jugements et les attitudes des enquêté(e)s à l'égard des langues en contact au Maroc, à propos des pratiques d'alternance codique, et provoquent des jugements sur les locuteurs marocains et leurs pratiques des langues en contact. L'enquête s'achève sur la demande de récits dans les trois langues en contact au Maroc. Comme le montre certains extraits d'entretiens analysés par FJ [43 et 46], la confrontation entre l'enquêteur et ses informateurs produit quelques frictions, cependant il livre peu d'informations sur la réalisation de cette enquête et sur l'accueil d'un si long questionnaire – plus de deux heures [25] – par les enquêtés. L'essentiel des échanges a lieu en langue française, même si l'arabe marocain n'est pas exclu. Il est dommage que ce choix de langue, significatif sur le plan socio-sémiotique, ne soit traité que brièvement [25].

FJ et ses étudiants ont mené également des enquêtes dans des quartiers urbains populaires des villes de Besançon et de Beauvais, en France. L'essentiel de ces descriptions porte sur le verlan comme variété posturbaine de contact [163*sqq.*] et sur son fonctionnement comme *antilanguage* (Halliday 1978)[2].

L'enquête médiatique porte, quant à elle, sur le rap, le raï, et sur des séquences filmiques qui abordent des situations de contacts interculturels. Une discographie et une filmographie sont fournies en fin d'ouvrage [319*sq.*]. Dans le chapitre 8 [189-274] consacré à « la médiatisation des contacts postcoloniaux dans les productions culturelles », FJ analyse des textes de rap tant dans ce qu'ils révèlent des rapports à l'arabe et à l'Islam qu'à l'ordre social hégémonique français dans les médias [204*sqq.*]. Il y étudie également la référence à l'occitan [220*sqq.*]. Des dialogues du « cinéma de banlieue » [266*sqq.*] sont également analysés.

---

[1] Blanchet, Philippe, 2000, *Linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

[2] Halliday, Michael A.K., 1978, *Language as social semiotic. The social interpretation of language and meaning*, London, Edward Arnold.

Pour construire sa démarche qualitative, FJ pose que l'anthropologie de la communication, qu'il ne définit nulle part de façon précise, et la complexité systémique (de Morin à l'Ecole de Palo Alto) en constituent, conjointement, les bases épistémologiques. Sur ce socle, FJ développe une méthodologie d'analyse, qui emprunte la notion de figuration à Goffman, des notions de psychologie sociale sur le moi et l'*ego* chez Mead, des réflexions à l'ethnopsychanalyse sur le rapport entre *ego* et *alter,* voire des notions de psycholinguistique [135], pour affronter la micro-sociolinguistique des échanges au Maroc. Dans ce contexte, comme dans le terrain virtuel médiatique, FJ étudie également les représentations discursives sociales, telles que définies par Py.

La volonté de FJ est de définir un ensemble de démarches méthodologiques qualitatives qui rendent compte des phénomènes de contacts au plan des locuteurs, au sein des réseaux sociaux, et au niveau des civilisations au sens d'Elias. Fort de ces choix, il rejette les approches quantitatives sociolinguistiques au Maroc; les travaux d'A. Boukous tombent ainsi sous le coup de sa critique [47-52].

L'étude du contact au plan macro-sociolinguistique, se réfère à la linguistique variationniste fonctionnelle de Th. Stehl. Cette approche cherche à identifier «le status linguistique des variétés interlectales», et à dégager la gradation des variétés fonctionnelles qui convergent ou divergent au sein de réseaux sociaux déterminés [87*sqq.*]. Un premier aboutissement empirique du chapitre 4, où FJ discute de la notion de continuum en créolistique, chez Bickerton, et dans l'approche fonctionnelle de Stehl, est l'identification au Maroc d'une double gradation, une pluriglossie du français, qui est traversée par l'opposition de normes linguistiques endogènes et exogènes, et par la pratique de l'alternance codique [92]. Pour FJ, l'arabe standard est exclu de fait de la gradation du contact vertical entre variétés linguistiques au Maroc. Le sociolinguiste y est confronté à une situation au moins sextuple où coexistent le français standard exogène, le français standard endogène «bien bi'je», le français standard intermédiaire, le français standard défectif, l'arabe dialectal défectif et l'arabe dialectal de base.

Une partie du chapitre 4 caractérise l'empan des diverses variétés de français identifiées [93*sqq.*]. Entre les pages 119 et 133, FJ livre «une analyse structurale et textuelle» de ces variétés. Cette partie descriptive est fortement adossée aux travaux de Robert Chaudenson consacrés à la variation du français. Dans la partie consacrée à la pragmatique de la variation [103*sqq.*], FJ met en rapport divers fonctionnements sociaux (le coup de piston, la migration, la relation amoureuse, etc.) et la pratique du français standard endogène intermédiaire. Dans la suite du chapitre, FJ s'intéresse également à «la variation de l'arabe et à sa charge mythique».

Vers une socio-sémiotique ... est un ouvrage qui suscite l'intérêt par son pari de réunir des études du terrain réel des contacts interlinguistiques dans des banlieues du Maroc et de France et l'analyse des terrains culturels virtuels. Il parvient à caractériser la variation langagière au Maroc et ses significations sociales. Il éclaire également le recours au verlan, aux langues régionales, et à l'arabe dans les variétés françaises suburbaines et dans la musique et le cinéma de banlieue. Ce livre relie, avec plus ou moins de bonheur et de réussite, la réalité du contact postcolonial entre la France et le Maghreb, les représentations qui l'animent, et les pratiques langagières et médiatiques qui les actualisent. L'apport empirique de l'ouvrage à une description de la gradation des variétés linguistiques au Maroc, à la circulation des signes linguistiques dans le terrain médiatique et à une compréhension de la sémantique sociale des contacts de langue dans l'espace Maghreb – *Romania* est indéniable.

Cependant, *Vers une socio-sémiotique* ... interroge également son lecteur. En dépit des efforts faits par FJ pour construire son appareil théorique sur les plans épistémologique et méthodologique, l'articulation des domaines et des disciplines convoqués, s'avère pour le moins complexe, voire hasardeux. La gageure de mobiliser des approches théoriques, qui vont de l'école de Palo Alto à N. Elias en passant par la sociolinguistique de Th. Stehl, pour rendre compte de terrains marocains, suburbains et médiatiques ne me semble pas tenue. En dépit des résultats résumés *supra*, FJ ne parvient pas à mes yeux à construire l'anthropologie du « branchement » qu'il projetait.

Les formulations de *Vers une socio-sémiotique...* sont loin d'être toujours limpides. Sa lecture est rendue ardue par la multiplicité des références théoriques invoquées, par la complexité des phénomènes saisis tout autant que par une écriture touffue par endroits. On saluera l'ambition de l'auteur de fonder une approche renouvelée de la linguistique de contact, qui tente de penser les contacts interpersonnels tout autant que les mouvements macro-sociolinguistiques et médiatiques, et on s'inclinera devant son érudition. Cependant, l'ambition de contribuer à une « critique de la condition postcoloniale » à travers la conceptualisation du changement linguistique exogène par contact et par créativité [20*sq.*], tout à fait louable, reste inaboutie.

Le lecteur de *Vers une socio-sémiotique...* reste donc sur sa faim pour au moins deux raisons. L'une tient au caractère pluriel de l'entreprise et l'autre au fait que le projet socio-sémiotique de l'auteur reste à préciser. Le terme « socio-sémiotique » évoque une autre théorie linguistique, défendue par M. A. K Halliday (1978) et ses disciples avec succès depuis environ 50 ans. FJ connaît ces travaux auxquels il emprunte la notion d'*antilanguage*. On ne peut s'empêcher de comparer l'entreprise d'Halliday et celle de F. Jablonka et de conclure qu'une socio-sémiotique variationniste du contact gagnerait à clarifier ses références théoriques et à restreindre, si ce n'est à préciser, le champ de ses observables sémiotiques.

Georges Daniel VÉRONIQUE

Philologie et édition

Françoise FERY-HUE (ed.), *Traduire de vernaculaire en latin au Moyen Âge et à la Renaissance. Méthodes et finalités*, Paris, École des chartes, 2013, 342 pages.

L'encadrement fourni par l'« Introduction » (Françoise Fery-Hue [9-20]) et par la « Conclusion » (Françoise Fery-Hue, Anna Gudayol, Jean-Pierre Rothschild, Fabio Zinelli [279-302]) permet de bien saisir les présupposés épistémologiques et les visées du groupe Tradlat (né en 2001 au sein de l'IRHT) autour duquel s'est organisé ce recueil: une dizaine de contributions sur des traductions en latin d'œuvres de tout genre qui ont connu une première rédaction dans une langue vernaculaire. Les questions fondamentales (qui traduit, que traduit-on, dans quel but, pour qui, comment) ne pouvant pas toutes trouver une réponse complète et univoque, l'essentiel est de lancer des pistes de recherche dans lesquelles le contenu des œuvres concernées, leur diffusion renouve-

lée par la traduction en latin, leur voies de transmission (manuscrite et/ou imprimée) imposent des approches nécessairement interdisciplinaires faisant sauter des cloisons qui correspondent plus à notre culture qu'à celle des hommes et femmes du Moyen Âge et de la Renaissance.

Le volume s'ouvre sur la question incontournable et toujours irrésolue de la relation réciproque entre les deux versions conservées des sermons de Maurice de Sully. En l'absence d'éditions critiques, Beata Spieralska compare les rédactions transmises par le ms BnF lat. 14937 et le ms du Chapitre de la Cathédrale de Sens: au-delà de quelques différences macro-textuelles (nombre des sermons, décalages dans le calendrier), une étude détaillée de la syntaxe latine / française, des suppressions / ajouts, du rapport que chacune des deux versions entretient avec le texte des Évangiles, semble fournir des arguments assez solides pour prouver l'antériorité de la rédaction latine («Entre latin et ancien français: deux versions des sermons de Maurice de Sully» [21-36]).

Avec Laurent Brun, c'est la raison qui peut avoir déterminé une traduction partielle de l'*Ésope* de Marie de France (dix-huit fables traduites en prose latine et conservées dans les derniers feuillets du ms BnF lat. 347C) qui passe au premier plan. En approfondissant les recherches de K. Warnke (1900), L. Brun montre la parenté du texte latin avec les mss *SRV* et *OF* des *Fables*, et relève qu'il s'agit des fables de Marie qui n'apparaissaient alors dans aucun autre recueil latin. Le traducteur tend d'une part à rendre le texte plus concis, en supprimant ce qui lui paraît redondant ou superflu, d'autre part à accentuer une vision négative de la femme ; quant à son origine, cette version latine serait à situer dans le milieu des dominicains parisiens de la fin du XIII^{e} – début du XIV^{e} siècle («Le *Romulus Roberti*, traduction latine partielle de l'*Ésope* de Marie de France», [37-63]).

Le passage d'une langue vernaculaire au latin peut aussi représenter la première étape d'une série d'allers-retours. Tel est le cas étudié par Patricia Cañizares Ferriz: la version A du recueil des *Sept sages de Rome* (premier quart du XIII^{e} siècle) est à l'origine d'une traduction latine (version H, début du XIV^{e} siècle), qui deviendra à son tour, un siècle plus tard, la source d'une série d'autres traductions vernaculaires, entre autres castillane et française. Le passage de A à H implique, comme le prouve une comparaison tant de la structure du recueil que du déroulement interne de certains récits, de nombreuses adaptations, surtout d'ordre linguistique et littéraire, déterminées par le changement générique – du recueil de contes au recueil d'*exempla* – et par conséquent par la nécessaire adaptation à une lecture édifiante et à une interprétation théologique («Traducción, reescritura y cambio de género: del *Roman des sept sages de Rome* a la *Historia septem sapientum Romae*» [65-91]).

Autre cas problématique, le *Lapidaire* offert soit à Philippe III le Hardi, soit à Philippe IV le Bel, étudié par Françoise Fery-Hue: contrairement à ce qu'on a pu croire autrefois, ce recueil, dont onze manuscrits sont conservés, ne provient pas d'un texte latin; en revanche, il est à l'origine d'une traduction latine dont ne subsiste que le ms Londres, BL, Sloane 1784 (seconde moitié du XIV^{e} siècle, édition en annexe). De nombreuses caractéristiques de cette version (contenu, traits linguistiques) montrent bien sa proximité avec un ancêtre du ms O de la rédaction française. F.F.-H. étudie aussi la technique appliquée par ce traducteur du XIV^{e} siècle, sachant faire preuve de méthode et d'une certaine autonomie («Le *Lapidaire du roi Philippe* et son prétendu original latin» [93-129]).

Peu connues voire négligées, les traductions latines du *Devisement du monde* s'avèrent intéressantes sur le plan de la diffusion et réception de l'œuvre de Marco Polo dans des milieux très divers. Il en est ainsi pour le texte examiné par Christine Gadrat-Ouerfelli: il s'agit d'une version latine élaborée en Toscane, à Florence, vers la fin du XIV^e^ siècle (version « LA »), œuvre peut-être de l'humaniste Domenico Bandini, et source d'une autre version ayant ensuite circulé dans les pays germaniques. Cette traduction témoigne aussi, plus généralement, de l'intérêt que les humanistes florentins ont porté aux questions géographiques (« La 'version LA' du récit de Marco Polo: une traduction humaniste ? » [131-147]).

L'enquête d'Hélène Bellon-Méguelle et Géraldine Châtelain porte premièrement sur le manuscrit unique qui a transmis la version latine des *Vœux du Paon*: manuscrit lacunaire de l'extrême fin du XIV^e^ – début du XV^e^ siècle, ayant appartenu à l'origine au cardinal Giordano Orsini, il révèle une remarquable cohérence linguistique et formelle (tous les textes qu'il contient sont en latin et en prose), géographique (*Fuerre de Gavres*, les *Vœux du paon*, *Apollonius de Tyr* et la *Vie de saint Alban*, se situent dans le bassin méditerranéen oriental), et thématique (deux histoires au moins, *Apollonius* et *Saint Alban*, sont centrées sur l'amour incestueux d'un père pour sa fille), ce qui semble répondre à un projet moral. Par ailleurs, une analyse détaillée de la traduction permet de reconnaître, au-delà des innovations, la qualité stylistique et littéraire du nouveau texte, destiné à garantir, grâce à la longévité même du latin, la conservation de l'œuvre française (« 'Chanter en son latin'. Des *Vœux du Paon* français à leur traduction latine en prose (Vatican, Archivio di San Pietro, E 36) » [149-182]).

Après avoir réécrit le *Pèlerinage de l'âme* en prose française, Jean Galopes – en obéissant à une commande du duc de Bedford – traduisit sa propre version en latin en 1427; Frédéric Duval s'interroge d'abord sur les raisons qui peuvent avoir déterminé cette décision: raisons politiques, le duc soutenant l'idéologie d'une « double monarchie », française et anglaise, et raisons sociolinguistiques, le latin devant permettre une circulation précise dans le monde universitaire et les monastères. Le style adopté par Jean Galopes – *stylus satis brevis*, selon les mots du prologue – vise l'intelligibilité, la simplicité et l'efficacité du discours, comme le prouve une analyse détaillée des procédés d'une traduction qui s'appuie non seulement sur la version en prose, mais qui revient de temps à autre au poème même de Guillaume de Digulleville. Malgré ses qualités, la traduction latine jouit d'une diffusion des plus limitées, ce qui s'explique par la déroute anglaise et surtout par la multiplication des traductions vernaculaires qui assurèrent de fait la fortune des *Pèlerinages* à l'échelle européenne et sur une très longue durée. En annexe, édition synoptique des prologues, français et latin, de Jean Galopes, et d'un extrait correspondant aux v. 2557-2804 du *Pèlerinage de l'âme* (« La traduction latine du *Pèlerinage de l'âme* de Guillaume de Digulleville par Jean Galopes (1427) » [183-220]).

La traduction latine par le vénitien Giovanni Carlo Saraceni (1564) des *Dialoghi d'amore* de Leone Ebreo (1502?) représente un cas paradigmatique des conséquences du passage d'une langue à une autre: en fait, comme le montre Saverio Campanini, la rédaction dans la langue classique, qui intègre des résumés, des index, et des rappels dans les marges, produit un effet de « cabbalisation » tel que le nouveau texte fut inclus parmi les *Artis cabalisticae scriptores* de Pistorius, puis dans les *Index* de l'Inquisition. La dédicace des *De Amore Dialogi* est reproduite en annexe (« De Leone Ebreo à Leo Hebraeus. Un texte philosophique de la Renaissance et l'impact de sa traduction latine », [221-247]).

Le trilinguisme qui caractérise l'Angleterre médiévale se révèle un terrain particulièrement fertile pour reconstruire non seulement les rapports réciproques entre anglais, français et latin, mais aussi les pratiques didactiques et leur évolution entre XIV^e^ et XV^e^ siècle, sur lesquelles les informations explicites demeurent rarissimes. Christel Nissille examine en particulier le cas du ms latin 188 du Magdalen College d'Oxford (2^e^ quart du XV^e^ siècle), où un long fragment de la *Somme le Roi* est accompagné de traductions interlinéaires en latin et en moyen anglais: la disposition du texte et surtout le caractère des deux traductions permettent de reconstruire une pratique d'enseignement où le latin joue un rôle intermédiaire entre une langue vivante mais enseignée – le français – et la langue maternelle des élèves (« La traduction comme espace didactique interlinguistique latin / langues vulgaires dans l'enseignement des langues à la fin du Moyen Âge » [249-278]).

Le volume est complété par une série de précieux Index: noms de personnes et de lieux, personnages de fiction et allégories, auteurs, traducteurs, copistes et œuvres, manuscrits et éditions imprimées anciennes.

La diversité des œuvres concernées par la traduction vers la langue latine, leur étendue dans le temps, la variété des résultats obtenus, prouvent l'intérêt de ce champ d'investigation et confirment une fois de plus le dialogue ininterrompu entre langues vernaculaires et langue classique, ainsi que la continuité d'une pratique entre Moyen Âge, Moyen Âge « tardif » et Renaissance.

Maria COLOMBO TIMELLI

Annette BRASSEUR / Roger BERGER (ed.), *Robert le Clerc d'Arras, Les Vers de la Mort*, Genève, Droz (Textes littéraires français, 600), 2009, 661 pages.

Annette BRASSEUR (ed.), *Robert le Clerc d'Arras, Li loenge Nostre Dame*, Édition critique, Genève, Droz (Textes littéraires français, 621), 2013, CXXXV + 142 pages.

Annette Brasseur a un esprit de suite. Après avoir publié avec Roger Berger *Les Vers de la Mort* qu'ils attribuent à Robert le Clerc d'Arras, elle vient de faire paraître une édition de *Li loenge Nostre Dame* qu'elle attribue au même auteur. En partant de ces deux publications solides où l'on trouve une édition critique munie d'une traduction en français moderne, on pourra désormais étudier différents aspects du poète, dont les deux œuvres avaient été considérées jusqu'ici comme anonymes (cf. les sigles du DEAF: VMortAnB et ViergeLoengeB).

Je soumets d'abord quelques observations sur l'édition des *Vers de la Mort*.

Dans l'Introduction qui fait le point sur tout ce qu'on doit savoir sur les manuscrits, l'auteur et la date de composition (« dans les années 1266-1271 » [74]), la technique littéraire et la langue, on a une longue liste des régionalismes [63]. Elle est précieuse et rendra service à tous ceux qu'intéresse l'aspect géographique du vocabulaire. On pourrait y ajouter les mots suivants:

boutine, s.f., "nombril", 2277, cf. ici 75, 576
cambres basses, s.f.pl., "latrines", 1266
derakier, v.tr., "cracher sur", 1532, cf. FEW 10, 35b
dusque (voir ci-dessous)
emprimer, v.pron., "se gorger", 2189, cf. ici 57, 302
laier, v.tr., "laisser", 115, etc.
laste, s.f., "fatigue", 2841, cf. ici 55, 271
murillex, adj., "atteint de la maladie mortelle appelée *morille*" (plutôt que "malade"), 2488 (voir ci-dessous)
placeus, adj., "teigneux", 264, cf. FEW 9, 39b
proismeté, s.f., "droit de retrait lignager", 3184, cf. ici 75, 484
quatir, v.tr., "cacher", 2167, cf. ici 60, 297

Le texte est édité avec soin et la traduction qui occupe la page de gauche est la bienvenue [96-407]. Voici quelques remarques:

[102-103] le vers 87 *Dont est cix fols qui ne se mire* est traduit par "Bien fou donc celui qui ne le voit pas", mais *se* dans *se mire* n'est-il pas un pronom réfléchi? Alors le verbe pronominal *soi mirer* ne signifie-t-il pas "se regarder"?

[106-107] dans le vers 117 *Au jour dont li fins ert tant sure*, l'adjectif *sure* est traduit par "certain" et cette attestation est rangée dans le glossaire [613] sous *seür*. Ne s'agit-il pas plutôt de l'adjectif *sur* au sens de "amer", dont le glossaire [616] enregistre plusieurs attestations.

[106-107] dans le vers 127 *Li dampnee gent deceüe*, le participe passé *deceüe* est compris au sens actif "trompeuse", mais ne pourrait-on pas lui garder le sens passif?

[116-117] en traduisant les vers 229-231 *Mors, di celui qui veut avoir Le siecle et Diu par estavoir K'il veut çou k'estre ne puet mie* par "Mort, dis à celui qui veut posséder nécessairement le monde et Dieu, qu'il désire l'impossible", les éditeurs considèrent que la locution adverbiale *par estavoir* "nécessairement" porte sur *qui veut avoir Le siecle et Diu*. Ne porterait-elle pas plutôt sur le verbe *voloir* du vers 231?

[132-133] dans le vers 414 *Sans avoir point de connissance* qui est traduit par "sans avoir la moindre connaissance", quel est le sens du s.f. *connissance*? Le glossaire [552] s.v. *connissance* n'ayant pas repris cette attestation, les lecteurs ne peuvent pas le savoir.

[143] au vers 543, il vaudrait mieux mettre un deux-points ou un point-virgule si l'on suivait la traduction.

[160-161] au vers 743 *Ne mie par gent devourer* qui est traduit par "et non en dévorant les gens", quel est le sens du verbe *devourer*? On peut hésiter, parce que le glossaire [563], s.v. *devourer* n'a pas repris cette attestation et que le mot a plusieurs sens en français moderne. Rappelons-nous que le TL 3, 1896, 25-27 qui la cite la range sous le sens de "jem. mißhandeln, schädigen".

[180-181] le vers 987 *Par tout cuide avoir sen pain cuit* est traduit par "et pense trouver partout son pain cuit" sans aucun commentaire; le glossaire s.v. *cuire* [557] et *pain* [597] n'a pas non plus recueilli l'attestation. Le sens est-il si limpide? Si l'on se réfère à la note 2250 [481], on peut se demander si le vers n'a pas un sens figuré, car elle nous apprend que l'expression *avoir son pain cuit* peut vouloir dire soit "c'en est fait

de lui" soit "avoir beaucoup de bien". Une note explicative aurait été la bienvenue.

[182-183] le vers 994 *Jouvens veut tos jors estre en bruit* est traduit par "Jeunesse veut toujours être dans le bruit", sans commentaire; le s.m. *bruit* n'est pas enregistré dans le glossaire [548] non plus. Mais le substantif ayant plusieurs sens (cf. MélDiStefano 573), on aurait dû préciser lequel convient au contexte. Est-ce celui de "fête joyeuse" ou celui de "troupe bruyante"?

[199] au vers 1178, *li abés* (cas sujet singulier) est à lire *li abes*. Il en va de même en 1183.

[203] au vers 1233 *Par juner u par vertir haire, vertir* est-il une faute d'impression pour *vestir*?

[242-243] la traduction par "imaginons-le" du vers 1726 *par songier* est un peu curieuse. L'interprétation du glossaire [614] s.v. *songier* ("en imaginant, par supposition") me semble préférable.

[274-275] le vers 2108 *Desronpent lor ners de lor pance* est traduit par "ils arrachent les nerfs de leur panse", mais le français moderne *nerf* peut signifier soit "chacun des filaments qui mettent les différentes parties du corps en communication avec le cerveau et la moelle épinière" (ce sens n'est attesté que depuis HMondB selon le TLF, s.v. *nerf*), soit "tendon". Pour ne pas introduire de confusions dans l'esprit des lecteurs, ne vaudait-il pas mieux traduire par "tendon" comme au vers 1923? Le Glossaire [593], s.v. *ners* n'enregistre qu'une seule attestation du vers 1923 qu'il définit par "tendons". Sans doute faudrait-il modifier la traduction [274] et ajouter au Glossaire l'attestation du vers 2108.

[335] le vers 2832 *Selonc ses fais ert cascuns pris* semble être fondé sur un proverbe du type *Selonc le pechié* (var. *le fait*) *la penitance*, cf. ProvM 2248.

[362-363] dans le vers 3176 *Vin frïant, caut bracel, piument*, l'adjectif *frïant* est traduit par "pétillant" (voir aussi le Glossaire [577], s.v. *frïant*). Mais ce sens est-il bien assuré? Cf. HenryŒn 2, 235.

Les Notes [409-530] qui suivent le texte sont abondantes et bien réfléchies. Elles contiennent non seulement des remarques linguistiques, mais aussi des observations historiques (voir la note 1237 [444]) ou théologiques (voir la note 8 [409]), qui aident beaucoup la lecture du texte. Elles proposent en outre de corriger le TL; voir par exemple la note 575 [423] sur la locution verbale *passer de l'orteil* que le TL 6, 1315, 4 a recueillie à tort sous *ortel* "jardin". Voici quelques remarques sur les notes:

[409] note sur le vers 6. Dans *aati* qu'on lit dans les vers 5-6: [...] *plus doit redouter Le jour k'aati de bataille*, les éditeurs pensent qu'il manque «l'*s* du cas sujet» (comprendre qu'il s'agit du cas sujet singulier), mais ne pourrait-on pas considérer *aati* comme forme du cas sujet pluriel?

[411] note sur les vers 143-144 *De viés pechié mal aquité Vient on a novele vergoigne.* Pourquoi ne renvoie-t-on pas à l'Index des énoncés sentencieux [650] qui reprend cette attestation en se référant aux ouvrages classiques? D'ailleurs, dans l'Index aussi on devrai renvoyer à la note 143-144.

[479] note sur le vers 2178 *Dieu et le siecle astremuser.* On pourrait renvoyer au FEW 25, 641b, s.v. *astrum* qui a recueilli l'hapax *astremuser.*

[487] note sur *murillex* du vers 2488. On peut identifier facilement les deux autres attestations enregistrées par Gdf 5, 410c, s.v. *morilleus* mais que les éditeurs appellent

vaguement l'*Anticlaudianus* et la *Pastorale* [sic]: d'une part «*Anti Claudianus*, Richel. 1634, f° 42r°» correspond à AnticlLudR 4948: *Viellecce, toute morileuse*; de l'autre «Pastoralet, ms. Brux., f° 16r°» se retrouve dans PastoraletB (cf. DMF s.v. *morilleux*). Toutes ces attestations appartiennent au domaine picard.

Le Glossaire [537-624] qui suit une table des noms propres [531-535] est large. On peut regretter que les catégories grammaticales n'y soient pas données systématiquement. Par exemple, face à l'article *marescaucier* qui est traduit par "soigner un cheval malade (fig.)", il serait difficile, pour les lecteurs qui ne se donnent pas la peine de consulter la note, de deviner que dans le vers 1079 le verbe est employé pronominalement et qu'il signifie "se soigner". Je soumets quelques observations ponctuelles:

On aurait pu créer l'article *matinee*, pour renvoyer à l'article *cras* [556] pour l'attestation de *dormir crasse matinee* qu'on lit en 1168; c'est une attestation remarquable, voir le TLF s.v. *matinée*.

Le s.f. *paillarde* 656 "femme de mauvaise vie" aurait mérité d'y être recueilli, parce que c'est la première attestation de l'emploi substantivé féminin, voir le TL 7, 35, 19 et le TLF s.v. *paillard*.

On pourrait ajouter aussi au glossaire quelques leçons tirées des variantes; par exemple *abechier*, v.tr., "donner la becquée à (un oiseau)", 179 var., attestation enregistrée dans le TL 1, 44; – *decrachier*, v.tr., "cracher sur", 1532 var.; – *dorteur*, s.m., "dortoir", 1741 var., leçon citée par le TL 2, 2036, 14; – *droe*, s.f., "sorte d'ivraie", 2951 var. (cf. note); – *enduisant*, p.pr.adj., "facile à digérer", 180 var., leçon enregistrée dans le TL 3, 302, 26; – *enveillier*, v.tr., "réveiller", 1986 var.

[542] sous *aourer*, au lieu de le ranger sous le sens de "adorer, vénérer", on pourrait mettre à part le syntagme *crois aouree* "vendredi saint" qu'on lit au vers 945; ou bien il suffirait de renvoyer à l'article *crois* [556] qui recueille cette attestation.

[550] sous *caudel* (où l'on peut ajouter la variante du vers 557), le sens est-il bien "chaudeau, sorte de bouillon"? Le TL 2, 326, 51 donne au mot un sens figuré "mauvais tour".

[589] dans le vers 912, le v.tr. *merir* signifie "récompenser" plutôt que "mériter"; voir d'ailleurs la traduction du passage [174].

[591] sous *mont*, on a une traduction "monde, monde d'ici-bas sous l'emprise du mal" pour l'ensemble des attestations, mais dans la traduction *tout le mont* en 195, 523, 565, etc. d'une part et en 1758, 1761, 3026, etc. de l'autre est rendu respectivement par "tout le monde" et "le monde entier". L'article du glossaire ne devrait-il pas mettre en évidence ces emplois en les distinguant?

[599] sous *perçoivre*, la locution verbale *estre perceüs de* est traduit par "être insensible à", mais c'est quand elle est employée avec négation (voir les vers 1573-1574 [231]: *quant tu n'es percëus Des tormens* [...]) que l'expression peut avoir cette signification; voir TL 7, 724, 22.

Après l'Index des rimes [625-646] établi soigneusement, on a l'Index des énoncés sentencieux [647-659] qui répertorie une soixantaine d'expressions proverbiales tout en renvoyant aux ouvrages classiques. On pourrait ajouter des renvois aux Notes pour les attestations que les éditeurs y commentent, avec parfois des informations plus riches que

dans l'Index. Ainsi, pour le n° 56 *Tos jors n'est mie grue maire* [655], les lecteurs doivent savoir que ce vers fait l'objet d'un commentaire dans la note 585 [424].

[653] On ajoutera dans cet Index le vers 372: *Ne fai mie du leu bregier.* L'édition de *Li loenge Nostre Dame*, p. 136, n° 5 nous apprend qu'il s'agit d'un proverbe.

[654] On pourrait aussi y ajouter le vers 1198: *Tempre point çou c'uertïera*, car la note 1198 [443] semble nous inviter à considérer ce vers comme une forme d'énoncé proverbial.

J'ajouterai encore quelques corrections et compléments en vue d'une éventuelle 2e édition de cette publication:

[106] dans la traduction du vers 134, *Va-t-en* est à lire *Va-t'en*; il en va de même dans la traduction du vers 151: *va-t-en sans délai* [108].

[232] dans la traduction du vers 1599, lire *si tu n'es pas effrayé* au lieu de *si tu n'est* [...].

[253] mettre en italique la dernière ligne de la note en bas de page: *CLIV-CLVII manquent.*

[411] note 179, lire *la Procession* et *Revue de linguistique romane* au lieu de *la Providence* et de *Revue des langues romanes.*

[439] note 1073-1074, lire *Morawski 967* et non *987*; voir d'ailleurs l'Index des énoncés sentencieux, n° 59 [655] qui, tout en donnant le bon numéro de ProvM, ajoute une autre référence au même ouvrage.

[461] note 1812: *le Roman de la Rose* ici cité n'est pas édité par M. Roques, mais par F. Lecoy. Dans la référence au TL, le chiffre *5152* est-il à lire *51-52*?

[498] note 2885-2887, les références du FEW sont à lire *XV, 1, 23a.*

[518] note 3469, les références du FEW sont à lire *XV, 2, 24a.*

[551] sous l'article *cier* du Glossaire, l'astérisque manque à 2842.

[592] dans le Glossaire, l'article *multiplicatïon* est à mettre après *multepliier* et non pas avant.

* * *

L'édition de *Li loenge Nostre Dame* est faite avec le même principe et le même soin méticuleux que celle des *Vers de la Mort.* Pour souligner le parallélisme des deux œuvres, l'éditrice renvoie d'ailleurs à juste titre aux *Vers de la Mort* à plusieurs reprises. Dans cet esprit, on pourrait ajouter un renvoi à la note 219 de la publication précédente dans la note 468 [80] qui parle de «l'esclave de l'argent».

Dans cette publication aussi le caractère régional de certains mots et expressions est bien souligné (mais d'une manière un peu dispersée). Voir par exemple l'Introduction [XCIX] sur «la préposition picarde» *dusque.* On peut regretter que le glossaire [101] s.v. *dusque* ne dise rien sur ce point ni qu'il ne renvoie pas à l'Introduction. Les lecteurs pressés qui ne lisent que le texte et le glossaire ne pourront pas savoir que l'aire de diffusion de *dusque* est limitée, d'autant moins que l'édition des *Vers de la Mort* ne disait rien, me semble-t-il, sur ce point. L'Introduction [CVI] et la note sur le vers 389 [74] insistent également sur le caractère régional de l'adjectif *entait* au sens de "empressé"; pourquoi le glossaire [101] s.v. *entais* ne dit-il rien sur ce point? On pourrait ajouter à la liste des mots régionaux le v.tr. *laier* "laisser" qu'on lit en 414.

Le texte est bien édité et la traduction mérite confiance [3-31]. Parmi les Notes [35-89] qui les suivent, il y en a qui corrigent le TL: voir la note sur le vers 165, à propos de la locution adverbiale *a vol* au sens de "à tire-d'aile"; voir aussi la note sur le vers 187, qui propose de traduire l'adjectif *enfantiex* par "qui montre une ardeur juvénile". Ces indications sont de grande utilité.

Le Glossaire qui suit [93-121] une petite Table des noms propres [91] est dit «complet», c'est-à-dire qu'il s'est donné la tâche d'enregistrer toutes les occurrences de tous les mots. Certes, pour un texte aussi court qui n'a que 552 vers, il n'est pas impossible de recueillir toutes les attestations. Mais la réalisation d'une telle tâche ne manque pas de difficultés. Ainsi, on constate malheureusement qu'un certain nombre d'occurrences y manquent. Par exemple, parmi les mots de la 1re strophe, le glossaire oublie de reprendre *d'* du vers 2 (voir l'article *de* [99]), *ai* du vers 4 (voir l'article *avoir* [96]), *m'* du vers 5 (voir l'article *mon* [109]), *Me* du vers 9 (voir l'article *je* [106]) et *En* du vers 10 (voir l'article *en* prép. [101]). Si un jeune collaborateur patient et méticuleux révisait l'ensemble du glossaire en vue d'une 2e édition, il rendrait service à l'éditrice aussi bien qu'aux lecteurs.

Le Glossaire est suivi de l'Index des notes [123-128], de l'Index des rimes [129-133] et de l'Index des énoncés sentencieux [135-140]. Dans ce dernier index, on pourrait ajouter les vers 247-248: *Recule au besoing Por salir plus loing*; cf. ProvM 875: *Il fait bon reculer pour meus saillir.*

Voici quelques remarques et corrections:

[LXII] parmi les mots régionaux signalés, *debourer* est à lire *desbourer*, voir le vers 47 [5].

[22] l'adjectif *mortel* dans *Es mortex delis* est traduit ici "périssable", mais le glossaire s.v. *mortel* [110] lui donne le sens de "qui donne la mort"; ce dernier sens me semble préférable.

[31] il manque un trait d'union dans la traduction du vers 544: *donne m'en un peu.*

[54] note 148, *Jourdain de Blaye en alexandrins*, qu'il ne faut pas confondre avec *Jourdain de Blaye en décasyllabes*, ne date pas du «début XIIIe siècle».

[61] note 216, ne pourrait-on pas comprendre *en souhait* comme une locution adverbiale (cf. TL) signifiant "aussi bien qu'on peut le souhaiter"?

[82] dans la note sur le vers 479 *En non de foueur*, le s.m. *foeur* est interprété comme "celui qui enfouit son argent", alors que dans le glossaire [104] s.v. *foueur* le mot est traduit par "travailleur de la terre, en particulier celui qui creuse la terre autour de la vigne". Il vaudrait mieux unifier l'interprétation.

[105] glossaire, s.v. *haut*: en 242, puisque l'adjectif est dans *haute mer*, il vaudrait mieux éviter une simple traduction "haut, élevé" pour cette occurrence.

Bref, chacun lira avec profit ces deux publications soigneuses.

Takeshi MATSUMURA

Marc KIWITT (ed.), *Les gloses françaises du glossaire biblique B.N. hébr. 301. Édition critique partielle et étude linguistique*, Heidelberg, Winter (R.T.M., 2), 2013, XI + 472 pages.

Après avoir édité et étudié des extraits du traité des *Fevres* (sigle du DEAF FevresKi; v. ici 70, 269), Marc Kiwitt (MK), collaborateur du DEAF, poursuit et approfondit son enquête sur les textes « judéo-français » avec cette nouvelle étude. Il examine maintenant un champ d'études plus classique avec les glossaires bilingues, champ qui a été ouvert avec éclat par A. Darmesteter, dans le premier tome de la *Romania* (1872)[1], et poursuivi brillamment, en dernier lieu, par M. Banitt, éditeur des glossaires de Bâle et de Leipzig. C'est dans la lignée de ce dernier travail, dont il a fait ici même (72, 611) le compte rendu, que s'inscrit le présent ouvrage. C'est l'occasion pour MK de faire le point sur la littérature juive en ancien français et plus particulièrement sur les glossaires hébreu-français [15-32]. Le manuscrit est soigneusement décrit et daté des années 1250-1280 [33-48]. La graphie des gloses, en écriture hébraïque, est savamment décortiquée [49-76], avec une prudence qui inspire confiance. En particulier, MK veut dissiper l'illusion qu'il y aurait à croire que ces gloses nous livreraient une sorte de transcription phonétique de l'ancien français. Le texte des extraits publiés [235-289], qui représentent à peine le dixième du total des gloses contenues dans le ms., est excellemment édité et pourra être utilisé en toute confiance par les linguistes. Il contient pour les gloses des renvois aux autres glossaires bibliques, ce qui en fait un outil bien commode.

Avec l'étude de la langue des gloses, nous arrivons sur un terrain plus familier. L'étude examine d'abord minutieusement la phonétique et la phonologie [78-94] et en présente une synthèse [172-173]. Comme le veut la loi du genre, la synthèse gauchit sérieusement les faits[2]. MK tient absolument à ce que ce glossaire vienne de la Lorraine septentrionale et plus particulièrement des actuels départements de la Meurthe-et-Moselle ou de la Meuse [173]. Pourquoi pas? Parmi les traits avancés, fort peu nombreux du reste, certains sont convaincants, tel le résultat *-eil* pour *-ellu*. Il faut dire aussi, comme MK le reconnaît lui-même, que bien des traits caractéristiques des textes de cette région n'apparaissent pas du tout dans les gloses: ainsi sont absents l'article masculin *lo*, le maintien de *w-* [172-173] ou l'article féminin *lai* [94][3]. Abordons maintenant le lexique.

Formé au DEAF, MK nous fournit des matériaux d'une qualité remarquable, disposés en deux parties: des analyses lexicales d'un choix de mots effectivement intéressants [301-359] et un glossaire complet des mots et formes françaises [415-458]. La base en est le texte des extraits du BN hébr. 301, complété par quelques extraits de glossaires plus anciens[4] [459-462], dont les attestations viennent enrichir la documentation

---

1 Et non de la *Revue de linguistique romane*, comme indiqué par erreur (p. 2).

2 Ainsi la graphie *-ei-* pour *áɾ* est « caractéristique de la Lorraine septentrionale » [172], alors que l'on nous a dit, preuves à l'appui, que la graphie n'est pas sans ambiguïté et que le fait se retrouve de la Franche-Comté à la Picardie et en Wallonie [78*sq.*]. De même le suffixe *-ment* devenu *-mant* [172], fait bien attesté en Franche-Comté et confusion entre [*ẽn*] et [*ãn*], plus largement encore [84].

3 Le pronom personnel *lai* n'est attesté qu'une fois [95]. Quant au pronom personnel féminin tonique *li* [174), c'est la forme la plus banale.

4 Contenus dans des manuscrits du 13e siècle; la date du ms. du commentaire de Joseph Kara [461-462] n'est pas indiquée.

des mots relevés dans les deux études lexicales précitées. Le choix des mots traités est effectué selon la méthode des études antérieures issues du DEAF [291-300]. Les petites faiblesses inhérentes à ce choix, comme d'ailleurs à tout choix, sont corrigées par le glossaire complet. On verra d'ailleurs quels sont les mots du glossaire complet dont je regrette l'absence dans l'étude lexicale (tels *assoier/essaiier*, *ecur/oscur*, *ainse, tarzerent/tarder, demonir*). La présentation des entrées des glossaires sous la forme de celles du TL en rend le maniement très aisé. Venons-en aux remarques de détail.

MK a fait passer dans l'étude phonétique des cas qui relèvent, me semble-t-il, du lexique.

Ainsi, comme y incite l'article *essaiier* du TL, il a rangé *assoier* "mettre qn à l'épreuve" sous cette vedette, en y voyant un traitement de *e-* atone [84-85]; si un alphacisme de la syllabe initiale est possible, on peut aussi songer, comme le fait le FEW 3, 257a, à une substitution de préfixe.

Le cas d'*ecur* [88] est plus net et son absence dans l'étude lexicale d'autant plus regrettable. La forme correspond à l'afr. *escur*, variante bien typée de *oscur*. Le TL, là aussi, sert de modèle, qui range *escur* en sous-vedette de *oscur*, mais n'en offre qu'un seul exemple (*escure* 1328, 40), dont on ne tiendra d'ailleurs pas compte[5]. Il ne reste pour l'afr. que le texte extrait de Florimont (BnF fr. 353 (non localisé, 1^{e}m. 14^{e}s.), leçon[6] vérifiée dans le ms.) par Gdf 5, 649a et celui de ChiproisR (Gdf 5, 649b) = ChronTemplTyrM 74/55 (ms. Chypre, 1344), où le mot réapparaît encore: *ains esteit moult escur* ChronTemplTyrM 210/256, *a mi nuit escure* ChronTemplTyrM 176/208. Des attestations de Gdf, le FEW 7, 280a a tiré un afr. *escur* "obscur, sombre" (*ca* 1190), qui est sans doute erroné, et un afr. *escur* "sinistre, défavorable, ignoble" (AimonFl-13^{e}s.), fondé, lui, tout entier sur Gdf.

On peut enrichir la collecte du côté de l'ancien français:

si estoit (le lieu) *lais et hideus et escurs* SGraalIVEstP 1, 197 (ms. nettement pic., 1erq. 14^{e}s.)

surtout du francoitalien:

Il feissoit laenz mult escur SGraalIVQuesteUR 352b (texte et ms. francoit., fin 13^{e}s.)

ja estoit nuit escure TristPrNB 4, 127,33 (ms. francoit., déb. 14^{e}s.)

La nuit fu molt escure HaytonK 203 (ms. copié en It., 1^{e}m. 14^{e}s.)

cele sale estoit par terre en si escur leu La version post-vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu, éd. F. Bogdanow, t. 4, 2, 633 (ms. copié en It.)[7]

ou outremer:

tant escure BibleAcreN 78 (XIII, 8) (ms. Acre, 1281).

---

[5] Il est tiré de JubNR 1, 333 déjà cité ds Gdf 5, 649b; or le ms. BnF fr. 1593 f° 166v°, source du texte de Jubinal porte *oscure*.

[6] Correspond à *oscure* de AimonFlH 3978.

[7] V. M. Longobardi, «La queste infinita della *Post-Vulgate Queste*: nuovi affioramenti», Annali Online di Ferrara – Lettere Vol. 1 (2012), 67-118.

Pour le gallo-roman, le véritable domaine de *escur,* adjectif ou substantif, est l'occitan[8] (Lv 3, 200b-201 ; Rn 6, 16 a ; DAOA 519 ; CroisAlbMa 3, 22 (188,81)), qu'il déborde vers le Nord : (*le lues*) *ere escurs* SCathAumN 430 (ms. dauph., 2^{e}m. 13^{e}s.) et aussi en francoprov. : GirRossDécH 1001, 3300, 9727 ; *Li cieuz non i sera ja escurs per nua* MussGartLeg 114 (13/28) (ms. Lyon, 2^{e}m. 13^{e}s.) ; *noirs et escurs come suiffi* MussGartLeg 159 (59/11).

Il y aura donc lieu de se demander à quel domaine se rattache l'*ecur* de ce glossaire, sans se laisser troubler par l'affirmation péremptoire [106] que « l'utilité du vocabulaire régional pour la localisation d'un glossaire biblique hébreu-français reste très limitée. » Entendons-nous bien, je ne cherche pas à localiser ce glossaire à l'aide de son vocabulaire, car je suis arrivé à la conclusion que c'était impossible, vu le disparate qui y règne et ceci amènerait à réexaminer la thèse de Banitt (« Une langue fantôme : le judéo-français » ds *RLiR* 27, 245-294). Mais je voudrais examiner ici quels sont les mots français que je considère, preuves à l'appui, comme régionaux, qui apparaissent dans ce texte.

Le cas d'*escur* n'est pas sans évoquer *(a)mermer* et dérivés, une famille de mots bien implantée en domaine provençal, qui dans le domaine d'oïl est caractéristique des textes du sud-ouest d'oïl, et qu'on trouve aussi dans les textes d'Outremer. Cette famille est aussi bien représentée dans les textes judéofrançais. Je me suis exprimé déjà à ce sujet (RoquesRég 301 ; *RLiR* 65, 288), sans avoir vraiment convaincu MK, qui pense que « le mot *amermer* est un occitanisme qui semble avoir été introduit dans les *scriptae* d'oïl à travers le Poitou ou la Terre Sainte. ». Il me semble que nous dépassons là le domaine des *scriptae*[9], ou plutôt que la notion de *scriptae y* est singulièrement élastique. Quant à l'introduction dans le français de ce mot, elle a été géographiquement bien restreinte.

Pour essayer d'y voir plus clair, je vais me tourner vers une autre famille encore, qui présente un cas assez semblable. Il s'agit de celle du mot *ainse* (en l'occurrence *einse*) "état d'accablement face à des afflictions extrêmes" [417]. Relégué dans le purgatoire du glossaire complet, il aurait mérité examen dans l'étude. Son proche parent *ainsos* a fort bien été analysé par Nezirović 11-13, qui y voit, avec raison, un régionalisme qu'il présenterait ainsi : « afr. *ainsos* "anxieux, tourmenté, inquiet", 12 jh., Westfranz. (Thèbes, Troie, Brut, Chronique des ducs de Normandie). ». On peut juste détailler davantage l'inventaire des formes :

TEXTES : *ainsos* (var. *ainsus, ainsous, aissos, aisos*). En voici les attestations :

- *- ainsos* : *Mais de dous choses ert* ainsus (var. CSAT *fu* (T *mult*) *anguissos* ; S *ert a.* ; D *ert mult anguissus* ; N *ert au dessous* ; K *ert honteus* ; LR *M. d'une chose ert anguisus* ; F *E deus c. anguisous* ; J *M. des .ii. c. fu doutous* ; H *M. d'autre part fu angoissos*) BrutA 6690 (norm., 1155)
- *Ypomedon est mout* ainsos (var. B *angoissiez*, C *angoisseux*, A *viseus*, P *visous*) *De l'ost, qu'il veit si sofraitos* ThebesC 7301 (gloss. *ainsos* = *anxiosum* 7301, "inquiet") (poit., *ca* 1160)
- *Sovent lor fait les cors sanglanz De cest Achilles mout dolenz Et mout* ainsos (var. R ainsous, K *destreiz*, M^{2} *tristes* ; M *courouciez et i.* ; n *Et trop pensis*, e *Et m. en a* (D

[8] Il y est le pendant d'autres formes romanes v. FEW 7, 282a.

[9] Il est vrai que le DEAF a une notion très englobante de la scripta, qui inclut même les régionalismes lexicaux.

ot) *son cuer irie*) *e mout iriez*) BenTroieC 577 (gloss. *ainsos* 577, "anxieux") (poit., *ca* 1170)

- *Trop avez esté, ce m'est vis, Ennuit* ainsos *e entrepris* 28084 (=BenDucM 25891 [poit., *ca* 1175; ms. de base poit., fin 12[e]s.]); *Hauz dus, veiz ci ta genz* ainsose. *N'iés haliegres entr'eus ne sains, Sinn ont les cuers de dolors pleins, N'a en eus joie n'alegrance* BenDucF 28530 (=BenDucM 26337)
- *Por quei s'esjot nul trop ne haite, Quant il ne conoist sa chaaite, Kar ce dunt li suens esperiz Est de joie plus repleniz Est il plus* ainsos *e plus neir Mainte feiz deu main ci qu'au seir*, BenDucF 43349 (=BenDucM 41115)
- *- aissos*: *E cil qui moct furent* aissos *E maubailli e deshaitié* BenDucF 7802 (=BenDucM 5634var), *Dolente e* aissose (BenDucM 17668 *angoissose*) *e iree* BenDucF 19846; *Corroços e desconseillié Od docze hommes, ce truis, des suens*, Aissos *qu'il n'a nul de ses buens, Quer son reiaume e s'onnor pert* 32924 (=BenDucM 30725)
- *- aisos*: *Braistrent, crierent, firent dous E traistrent barbes e chevous E se pasmerent maintes feiz*, Aisos, *desqu'a la mort destreiz* 43066 (=BenDucM 40832).

LEXICOGRAPHIE:

- Glossaire de BenDucM 3, 764c *ainsos*, 25891, 26337, 41115 "dans l'anxiété"
- DC 9, 25bc (ajout de Favre) *ainsos, aissos* "dans l'anxiété": BenDucM 35891 (lire 25891), 26337 et 5634 var et 17668 var
- Gdf 1, 193c *ainsos, aissos* "dans l'anxiété, anxieux" (pour BenDucM 25890, 26337 et 5634 var et 17668 var)
- TL 1, 247 *ainsos, aissos* "bedrängt" pour les exemples de BenDucM, "besorgt" pour celui de ThebesC[10]
- KellerWace 115a *ainsus* adj. "qui est dans l'anxiété" (pour BrutA 6690)
- Glossaire de BenDucF *ainsos, aissos, aisos* "anxieux"
- FEW 24, 667b[11]: *ainsus* adj. "anxieux" Wace, *ainsos* (Thèbes, TL; BenSMH), *aissos* BenSMH.

Je placerais bien ici le mfr. *ainsé* "soucieux, angoissé (?)" du DMF: *rendre les courages des chevaliers ainsez et pensis et esbahis aussi pour cause de la multitude des ennemis* (BERS., I, 9, c.1354-1359, 37.7, 68). Bersuire est un auteur originaire de la Vendée ou du Poitou et le rattachement à FEW 24, 666b (ANXIA), que propose dubitativement le DMF

---

[10] Mais la différence des sens ne saute pas aux yeux.

[11] Retirons d'ici mfr. *entieus* "rêveur, soucieux, triste" Froissart, *hanseux* "anxieux" Baïf, géographiquement impossibles et sémantiquement improbables, si l'on relit leurs contextes, comme je l'ai dit, il y a trente ans, ici (48, 230). Pourtant le DMF, qui fait fi du caractère régional du lexique, n'a visiblement pas été convaincu (s.v. *entieus*). Pourtant en ce qui concerne l'exemple du Héraut Chandos qu'il ajoute, on verra la note correcte de l'édition citée, qui s'appuie sur une proposition avisée de Scheler. Il faut dire aussi que si l'on place en Angleterre, comme le fait la Bibliographie du DMF, la langue de Chandos, natif du Hainaut et dont le texte porte la marque, on risque de graves méprises!

me paraît défendable, même si je préférerais (ANXIOSUS), *ainsé* étant formé à partir de *ainsos*.

Le caractère régional d'*ainsos* ne fait donc à mes yeux aucun doute ! On sait aussi que l'ancien provençal a plusieurs exemples de *aissos* 'inquiet, soucieux' (DOM).

Venons-en à *ainse*. Pour PfisterGir 236, le cas n'est pas davantage douteux: «*ainse* "douleur, souci, angoisse" ...Im Altfranzösischen ist diese Form auf zwei westliche Texte beschränkt, vgl. afr. *ainsse* f. 'embarras, douleur' (Var. zu BenSMaureH 29200, 29868, TL), *einsse* (PGat 6071). Ebenfalls hierher gehört judfr. *ainse* 'inquiétude' (Rs; 13. Jh.). Wie M. Banitt (*RLiR* 27,266) nachgewiesen hat, ist bei Rachi ein südfranzösischer Einfluß (besonders aus Narbonne) feststellbar.». On voit que pour les attestations de Raschi, Pfister émet une hypothèse occitane, qui pourrait être défendue. Mais revenons à l'ancien français.

TEXTES:

- *- ainxe*: *Sainz hoem cum ad plusurs travailz De faim, de seif, de freiz, de calz*, Ainxe, *tristur e granz poürs*, BrendanS 1175 (agn., 1[er]q. 12[e]s.)
- *- ainse: Tote s'*ainse (var. *s'aisse* BenDucM 29565), *son estoveir, Li a mandé e fait saveir* BenDucF 31761 (poit., *ca* 1175)
- *- aisse*: *Plen d'*aisse *e de dolor* (*Plein d'angoisse, de dolur* BenDucM I, 491) *e d'ire* BenDucF 2655
- *- ainsse*: *Li reis soct s'*ainsse (var. *s'aise* BenDucM 6207) *e sa puissance E vit sa fiere meschaance* BenDucF 8375[12];
- *Sofert tel* ainsse (var. *aise* BenDucM 29200) *e teu haschee* BenDucF 31396
- *A cui Dex dunt force e victoire, Longe vie, prosperité, Sanz* ainsse (var. *Senz* aisse BenDucM 29868) *e sanz aversité* BenDucF 32066
- *- einsse*: *A saint Gregoire .i. jor doloient Les temples, et li debatoient Les veinnes, et molt li grevot, Par pou li oilz ne li crevot, Tel dolor et tel* einsse *i ot. Au saint ala et li priot Que il li ostast la hachee, Si la li a tantost lachee* PeanGatS[2] 6071 (tour., 1[re]m. 13[e]s.)
- *Grant duel, grant* einsse *et grant ire ot Quant n'en pot estre desevree* PeanGatS[2] 6114.

LEXICOGRAPHIE:

- Glossaire de BenDucM 3, 764c: *ainse, ainsse, aise, aise* 29200, 29565, 29868 (avec les variantes du ms. de Tours aux passages correspondants) etc. "anxiété, peine, angoisse, extrémité pénible"
- DC 9, 25b (ajout de Favre) *ainse, ainsse, aise, aise* "anxiété, angoisse, peine": cite les exemples de BenDucM
- Gdf 1, 193c *ainxe* "angoisse, anxiété": cite l'exemple de BrendanM
- TL *ainse, aisse* (?)[13]"Not, Bedrängnis": BenDucF "angoisse, misère, anxiété"; ajoute PeanGatS[2] 6071 mais omet BrendanS 1175

---

[12] Pour défendre *ainsse*, il faudrait admettre que le possessif *sa* désigne deux personnes différentes: «sa propre misère et la puissance de Rollon».

[13] Le point d'interrogation, qui n'accompagne pas *aissos*, est superflu

– FEW 24, 666b: «Afr. *ainsse* "inquiétude, anxiété; embarras, douleur" BenSMH, *ainxe* Brendan, *einsse* PGat, judfr. *ainse* (Rs[14]; 13e)»; ANDi *ainxe* "anxiety".

On sait aussi que l'ancien provençal a plusieurs exemples de *aissa* "angoisse, inquiétude, souci" (DOM).

Le panorama des deux mots *ainse* et *ainsos* est tout à fait identique et l'analogie de leurs attestations avec celui de la famille d'*amermer* remarquable, à la seule différence qu'*ainse/ainsos* ne sont pas passés en outremer. En judéofrançais ces mots viennent soit du sud-ouest d'oïl soit de l'occitan. En aucun cas ils ne sont autochtones en Lorraine! De la même façon les mots de la famille de *cuter* "cacher" (ici *recuter* [343]) ne sont attestés, à la seule exception des textes judéofrançais, que dans l'Ouest et le Sud-Ouest du domaine d'oïl[15].

Entermentir "être mis en agitation", discrètement placé dans le purgatoire du glossaire complet [432], présente un cas proche. La forme donnée est une normalisation graphique problématique pour *antremantis* de la transcription; le renvoi fait à FEW 13,2, 46b (TORMENTUM), où il ne se trouve pas, l'explique probablement. Mais surtout le FEW 13, 2, 238a a enregistré: «Judfr. *antremantir* v. n. "trembler" (champ. *ca* 1250, RF 22, 863)» d'après une édition de GlLeipzig où on lit *antremantisseis* "zittert! ". Cette forme, isolée en domaine d'oïl, est placée à la suite de la large famille occitane de l'apr. *estrementir* "trembler". On pourrait donc voir là un occitanisme, avec modification du préfixe.

Mais revenons à un cas voisin d'*ecur*, avec *echoisun* [84], qui n'apparaît, fort modestement, que dans le glossaire complet [445]. Le latin *occasio* a subi des altérations de son préfixe, d'abord en *achaison*, également en *enchaison* et aussi, mais plus rarement, en *eschoison* (v. FEW 7, 295-297). Le FEW 7, 296a présente ainsi cette dernière: «Afr. *eschoison* "possibilité d'agir" (hap. 13es. = Règl. S. Ben. ms. de Sens ds Gdf 3, 395a, pourrait être du Centre-Ouest), "cause, motif" (orl., 1322-1363 = Gdf), *esquoison* (1317 = Gdf), *escheson* Motets[16]. – Dér. Judfr. *eschoizoner* v. "chercher un prétexte" Levy.» TL ne peut ajouter qu'une attestation d'*eschoison*: *Eschoisons est de perdre amis* YsLyonB 91, 21 (ms. frcomt., fin 13es.) et le DMF une autre, probablement normande[17], tirée de Gdf 3, 395a s.v. *eschoper.*

On pourra ajouter:

por eschoison de ceste guerre, LesortClerm 78/17 (lorr.sept., 1234), qui serait la seule à conforter l'hypothèse géographique de MK,

mais encore:

---

[14] On est surpris que *ainse* et *anse* de RaschiD², vol.1, p. 4 §21 et vol. 2, p. 70 §21 ne soient point cités par MK.

[15] De la formulation très exacte du FEW 2, 1461b: «afr. mfr. *cuter* (12e -16e jh., besonders norm. agn. hbret. berr. tour. poit. judfr.)», je juge même *besonders* un peu trop restrictif. On verra ce que j'en ai dit ds MélKunstmann 183.

[16] On supprimera cette attestation tirée du glossaire de StimmingMot qui enregistre: *escheson*; *a* – "mit Grund". Il faut lire: *Dont amors a essche son aim M'a sorpris* «dont l'hameçon (son aim) m'a pris pour avoir mordu à l'appât (*essche*)».

[17] V. DMF s. v. *trefouel* et ce que j'en avais dit ds *RLiR* 60, 625.

eschoison ds RoseLangl t. 1, p. 251 (ms. Orléanais, 14^{e}s.)

Mes si grans criz illecques ot Que l'escoison savoir ne pot BibleMacéS^{3} 33543 (ms. Centre, 1343,)

ou par l'eschoison des convenences dessus dictes (Moutiers Saint-Jean, 1293) = *echoison* (en fait *eschoison*) ds GoerlichBurg 89

si lor manda La grant eschoison qu'il avoit Por quoi la venir ne pooit, SFrançBP 4557 (ms. bourg.mérid., fin 13^{e}s.).

On voit donc un ensemble qui se situe essentiellement de l'Orléanais à la Bourgogne-Franche-Comté, et pousse, à l'Ouest, une pointe en Normandie, et à l'Est, une autre en Lorraine.

Il ne faut pas oublier non plus le francoitalien et le français d'outremer:

sanz eschoison TristPrNB 2, 274, 42 (ms. francoit., déb. 14^{e}s.)

par algune equeison EntreeT 3018 (francoit., 2^{e}q. 14^{e}s.)

l'on ne les doit arester ne garantir pour l'eschaison de la paine que lors ne court. AssJér-JIbVatT 213 (ms. Chypre, 1369 ou peu après)

Restent pour l'instant hors de localisation:

Ceo est la eschaisun pur quei jeo defailli ds The Old French psalter commentary, éd. Charles J. Liebman, 117/884

par l'eschoison de ton fait LathuillièreGuiron 226 (BN fr. 350)[18].

Je voudrais signaler ici l'importance du francoitalien, que l'on a vu et que l'on verra encore relevé, parce que l'on a parlé de l'influence des juifs italiens sur leurs coreligionaires lorrains et champenois, au milieu du IX^{e} siècle, dans le cadre de la Lotharingie[19].

Avec *tarzerent, tarzez* [89 et 455], voici encore un cas où ce que MK considère comme un traitement phonétique, m'apparaît comme un fait lexical et où le caractère régional n'est pas à négliger. D'ailleurs, phonétiquement, *tarzer* en face de *tarder* ne peut pas s'expliquer de la même façon que *nesoiement* en face de *netoiement*, auquel il est associé [89]: l'occlusive est intervocalique dans l'un, après consonne dans l'autre.

- Gdf 7, 648b-649a (s. v. *targier*^{2}) offre déjà nombre d'attestations (8 ex.) de *tarzier/tarsier.*
- Comme Gdf, TL range sous *targier* quelques formes *tarz-* (*tarzet* GregEzH 41, 20, *tarzer* BenDucF 744 *tarzierent* BenDucF 4341, *tarze* BenDucF passim (et aussi BenDucM), *tarzier* HerbCandS 6262.
- Le FEW répartit l'apr. *tarzar* (très usuel) sous *TARDIARE (13, 1, 116b) et l'afr. *targ(i)er* (très usuel aussi) sous *TARDICARE, où il place aussi un unique *tarzer* de AdamG[20].

---

[18] Ne semble pas être dans la section décrite comme fin 13^{e}s., wallon ds PalamT p. 27.

[19] Cl. Hagège, Les gloses de Rachi..., in: R.-S. Sirat (ed.), *Héritages de Rachi*, 81.

[20] A. Monjour a bien mis en doute la validité de cette distinction étymologique (Actes du XIX^{e} CILPR 5, 148).

– Le DMF enregistre sous *tarsier*, deux ex. de *sans (plus) tarsier* (Myst. st Bern. Menth. L., c.1450, 16 et 131).

Mais le type *tarz(i)er/tars(i)er*, en français d'oïl, est beaucoup mieux attesté qu'on ne le dit[21]: dans le Sud-Ouest, outre les très nombreux exemples de BenDucF (et BenDucM) et d'AngDialO, deux textes où c'est la forme quasi-exclusive, on ajoutera:

Mult tazera por qui il iert changee AdamN 558 (ms. tour., 2eq. 13es.); *Ne tarzera, ja est sor mains*, AdamN 918

tarzer de sei atorner a De SermMaurPB 4 (poit., mil. 13es.).

Dans le Sud-Est, outre les deux exemples de Myst. st Bern. Menth. (ms. Savoie, mil. 15es.):

Non tarzare[nt] gaire ambedui SCathAumN 1546 (ms. dauph., 2em. 13es.); *E, saches, non tarzeret gaire* SCathAumN 1878

ou se il se porrunt bien tarsier et faire damage, *Le miroir de Souabe,* éd. G.-A. Matile, p. V (Suisse, fin 14es.)

Comant lan se tarse de demander lo sien, Le miroir de Souabe, éd. G.-A. Matile, p. X.

Et surtout, ce qui apporte de l'eau au moulin de MK, en Lorraine ou dans l'Est:

tarzet GregEzH 41, 20 (lorr., 2eq. 13es.)

Ne tarsait gaires la jornée DolopB 8866 (ms. lorr., 2em. 13es.)

Que nos n'avons soig de tarzier RobBloisBeaudL 738 (ms. lorr., 2em. 13es.)

trop li pöez tarzier, HerbCandS 2683 (ms. Est, *ca* 1235), *li fist auques tarzier* HerbCandS 6262, *et ne tarzera mie* HerbCandS 8358

Vus n'aveis que tarsier (Vat. Reg. lat. 1517 (ms. lorr., 1324) ds Gdf et KellerRomw 357, 32)= *Vos n'avés que tarsier* GarMonglS 71/776 (ms. pic., fin 13es.)

tarsivent (impft 6)[22] Cartulaire de l'abbaye Saint-Vincent de Metz (BNF lat 10023 ds Gdf vérifié)

Ne te tarsier mie BSatf 12 (1886), 65 (ms. Metz, fin 13e-déb. 14es.).

La forme se lit aussi en français d'Italie et d'Outremer:

ne fait pas a tarzer RolcF 142/5 (ms. francoit. fin 13es.)

tarcer PartonG 7786 var. de L (It., fin 13es.)

Puis ne tarza gaires que GuillTyrB 2, 314var. de C

qu'il porroit bien trop tarsier des Crestiens damagier GuillTyrB 2,359var. de C

tarsa GuillTyrB 2, 434var. de A

ne tarsa guerres apres GuillTyrB 2, 357.

Ajoutons pour terminer quelques manuscrits que je ne puis pas localiser:

---

21 On retiendra essentiellement la date des mss.

22 De même type qu'*escoltivent* du glossaire biblique.

Et il ne tarsa gayre longuement après AlexPr ds Notices et extraits des Mss de la BN 13, 303 (= BN fr. 1385 (14^{e}s.) f°11r° vérifié), qui correspond à AlexPrH 35, 23 (*ne dura mie l.*)

tarza MenReimsW 182 §352var. de B (14^{e}s.)

tarza GuillMachH 2, 272, 943var. de M (déb. 15^{e}).

Se rangent encore parmi les mots dont la répartition régionale pourrait être instructive:

abriier "mettre à l'abri" [303], pour lequel je n'exclus pas un caractère régional (quart sud-ouest du domaine d'oïl), et qui n'est pas une formation dénominale à partir d'*abri*, mais l'inverse car c'est *abri* qui est le déverbal d'*abriier*

afliement "épreuve qui cause une grande douleur" [303-304], l'attestation passe du rang de quatrième à celui de sixième, si l'on fait intervenir à côté de GregEzH (lorr., 2^{e}q., 13^{e}s.) et TroisEn[23], *affliement d'esperit* SBernAnS^{2} 198, 11 (Metz, *ca* 1200); *le pueple Deu soufri cest affliement* BibleAcreN (ms. N f° 85 [Acre, 1281]) ds Mélanges offerts à Madeleine Bertaud, réunis par Luc Fraisse, 485

demonissement "gémissement" [317] est difficile; il est rattaché par MK à *demonir*. En effet *demonir* "détruire; mettre en petits morceaux", est attesté dès le 13^{e}s. ds Gdf; *Que el n'a nous bien demonis* JubNR 2, 63 = «Le Dit de Perece» GRLMA n° 2744 (pic., 13^{e}s.); *demoniz comme cendre* leçon du BN fr. 23111 (fin 13^{e}s.) var. de *demoluz conme cendre* PèresL 11680; (en emploi intr.) *l'erbe des chans soiche et demonist* ms. Ars. 5201 f°359b (bourg.sept. ou lorr. 3^{e}t. 13^{e}s.) = MisereOmme. Autres attestations (en particulier normandes, aux 14^{e} et 15^{e}s. ds TL et DMF) et pour le judéo-français voir ici [427]. Le verbe aurait bien mérité de prendre place dans l'étude lexicale, au lieu d'être rejeté dans le glossaire complet [427], mais il n'est pas sûr qu'il soit à rattacher, comme MK le suggère ici, à *demoine* "démon" de TL qui est seulement francoitalien[24] et à *demonie* "chose désagréable" (définition approximative) de Gdf, hapax, qui n'est qu'une variante du plus courant *deablie* "action de diable" ds *Or oiiés moult grant demonie* ds RobDiableBG4004, leçon du seul ms. BN fr. 24405 (hain., *ca* 1400)

esplaner "rendre compréhensible (un texte) par un commentaire" [322] est mieux attesté que ne le disent les dictionnaires, j'en ai des attestations anciennes:

- *retornons por esplaner l'ordene et si demostrons ki en cest liu font a entendre li droit* SBernCantG 147 (XXIV, 97) (wall., 4^{e}q. 12^{e}s.; ms. pic.-wall., *ca* 1200) et aussi *esplanemenz (de cest capitle)* s.m. "explication" SBernCantG 71 (XIII, 273); *leur aouvri premierement le sens et leur esplana* (lat. *explanavit*) *les escriptures* GratienBL 1, 80 (D36 c.2 l. 26) (Ouest, 13^{e}s.; ms. Centre, 4^{e}q. 13^{e}s.) et aussi *esplanement* (del sanne) GratienBL 1,126 (D 54 c.9 l.2); *Si tu bien cete chose explenes*, BibleMacéS^{2} 22723 (ms. 1343, Centre); attestations de la seconde moitié du 15^{e}s. ds DMF
- aussi en francoitalien: *Mes, con ie croy et l'autor nous esplaine* AttilaS 2, 29 (14,1074) (francoit. *ca* 1370), aussi *esplanament* (de mon sors) AttilaS 2, 135 (15-

[23] Ou plutôt MisereOmme (bourg.sept. ou lorr. 3^{e}t. 13^{e}s.) v. R 16, 68.

[24] Aux trois ex. de TL 2, 1377, 49 (SCathVérB 1535, 1583, 1588 (ms. copié en Italie, fin 13^{e}s.), ajouter, dans le même ms. et p.-ê. du même auteur *Tuit li demoine [l]i seront Obedïent* AntAnW 117.

2137) et *n'a mester splaneor* EntreeT 15736 (2[e]m. 14[e]s.) cf. HoltusEntree 459; *Qui les interpretacions, Les songes e les visions Aveient averez e diz* (var. du BN fr. 782 (Italie, 14[e]s.): *Lor auoit esplane et diz*) BenTroieC 30225

plenure "plaine" est aussi, en français, mieux attesté que ne le disent les dictionnaires, mais c'est dans des textes manuscrits francoitaliens ou copiés en Italie[25]:

- *savoit les achoisons dont les vens esmeuvent les planeures de la mer* ConsBoèce-PierreT 45 (francoit. (Terre sainte), *ca* 1305; ms. 1309)
- *trespassa forés et plaignes et montaignes et valees et grans desertines* (var. ms. L copié à Bologne, *ca* 1330: *montaignes et valees et plainures*) HistAncV 47 (81. 8)
- *car il lur estut passer par une plainure* HaytonK 216 (1307); *la plainure du roialme d'Ermenie* HaytonK 248 var34 L (agn., fin 14[e]s.); *grantz plainures i a des pastures bones por les bestes* (H. Omont, Notice du ms. BnF nouv. acq. franç. 10050 (mil. 14[e]s.) contenant un nouveau texte français de la Fleur des histoires de la terre d'Orient de Hayton, ds Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques 38, 1, 1903, 255); *Au reaime de Mede sont grantz montaignes et poi de bleez par les plainures*, 259; *En la terre d'Ermenie sont grantz montagnes et larges plainures*, 260; *tantost cele plainure fust pleine de si grant obscurité*, 261; *Au realme de Calde sont grantz plainures et poi de montaignes*, 261; *Cestui regne ad beles plainures, pleintives et delitables*, 262; *la gent de l'emperour Eracles furent venuz a une plainure q'est nomé Posseric* 265
- *cele planure* AimonFlH 492var des mss. ACGIKLT (les mss. IKL ont été copiés en Italie au 14[e]; et les autres pourraient refléter une tradition italienne du texte[26]).

puantine "puanteur". Ce n'est pas une première attestation. Le mot est attesté depuis le 12[e]s., voici les attestations que je connais: *tantost li covient cez oez meismes fichier en la karoigne et en la puantine des pechiez de ses proismes* SermLaudT 80/154 (pic.-wall. fin 12[e]s.; ms. de base: pic.-wall. *ca* 1200); *Dont il gaaignent le juïse D'enfer, desoz, en la sentine, En l'ordure, en la puantine, Qui toz jors es nez lor purra*, PèresL 452 (ms., lorr. 2[e]m. 13[e]s.)[27]; *Et por oster le puasine* (*puentine* var. du ms. BnF fr. 834, (pic., déb. 14[e]s.) *Del enferm tant k'il soit sanés* RenclMisH 207 (CXL, 11); *Si com li crapos le t'aprent, Qui son venin conchoit et prent, Sa douleur et sa puantine, A l'yraigne pute voisine*, WatrS 71, 171 (hain., *ca* 1325); FEW 9, 624a relève l'emploi moderne du mot en gaumais dans le sens de "puanteur, infection"

---

[25] L'ital. *planura* est bien attesté dep. le 13[e]s. (cf. déjà ca 1200 *planura* TresselSermSubalp 408). Il est aussi passé ds l'aprov. *plainura* Lv 6, 635: *Jesu, que toç feces Et tot formas quant es, Munt et vals et plainura, Tot' autras criatura* (1254; Italie septentrionale).

[26] Cependant le cas est rendu plus incertain par le ms. C = BnF fr. 1374 (frpr., *ca* 1260), dont j'ai vérifié la leçon. La rime *planure: erreüre* donne d'autre part un très bon texte, qui pourrait remonter à Aymon.

[27] Je situerais l'œuvre plutôt dans l'Ouest. L'édition Lecoy ne donne pas de var., mais l'éd. du même conte ds Pères2W 96 (basé sur le BN fr. 1546 (2[e]m. 13[e]s.) donne de nombreuses variantes telles: S *pusine*, EV *vermine*, F *famine*, U *puazine*, P *lanputine*, IR *puantise*.

puisëoir. Il faut absolument distinguer les sens des formes *puiseoir* et *puiseor*, même si celles-ci se confondent en fait le plus souvent au plan étymologique. Ici la définition "récipient servant à puiser l'eau" ne coïncide pas avec le sens d'"abreuvoir" que réclame la glose. Le mot au sens de "récipient servant à puiser l'eau", est dans les textes suivants, auxquels je vois plutôt un lien avec l'Ouest et le Sud-Ouest d'oïl[28] et l'outremer:

Lui eschapa sis puiseour Par la force e par la reddour De l'onde qui le lui ravit AngDialGregO 4705; *Car li funel dont fut lïez Li puseour dom l'aeve treistrent Sovent soi rompirent e freinstrent* AngDialGregO *10771 Car tantost d'un novel funel L'atacherent al puseour* (: *jour*) AngDialGregO 10783

Qu'il puist a son puisor puchier De la douche fontaine et clere JJourH 88; *Que la fontaine senefie Et li puisor et la cordele Qui vait jusqu'a la fontenele* JJourH 97; *Quant li puisors aval s'en vient* JJourH 160

pour la douzeinne de pucheeurs qui sont clouez, viii. d.; et por boisseaus et por seilles qui sont cloués, à col ou à cheval, i. d.; et, quant les pucheeurs ou les seilles ou les boesseaus devant dis ne sont pas cloués, si ne doivent coustume. CoutEauB 354

pour la vendue et livrée de trois pucheurs de luy achetés le xxie iour d'ottobre eu dit an, pour geter l'eaue hors des barges et bargos (Rouen, 1384 ds Bréard, Le Compte du clos des galées de Rouen au XIV[e] siècle (1382-1384) in: Mélanges de la Société de l'histoire de Normandie, 2 (1893), 89)[29].

Le même type lexical, au sens de "lieu où l'on puise l'eau", qui nous concerne ici, est un mot uniquement picard[30], amplement attesté[31] depuis 1308 (Gdf 6, 462bc; FEW 9, 628b[32]; DMF *puisoir*[33]). Ce picardisme n'est pas isolé, citons à ses côtés:

---

[28] Il y prolonge les formes occitanes: apr. *poaire, poayre, pusaire* "seau à puiser l'eau" (Lv 6, 492b, FEW 9, 629a); aauv. *pozador* (1381-1438, DAOA 969).

[29] C'est l'exemple de *pucheur* "pelle creuse" (Rouen, 1382) ds FEW 9, 629a, où l'on trouvera des attestations postérieures.

[30] Et qui correspond à l'apr. *pozador/posador* "lieu où l'on puise l'eau" (dep. 12[e], FEW 9, 628b; Lv 6, 492).

[31] On peut encore en ajouter, par exemple: [Un enfant] *fu perchut et trouvé en l'iaue à l'abruvoir du Pont aux poissons, assez prés du puchoir du dit abruvoir,.... Congnut et confessa le dite Ysabellot avoir enfanté l'enfant qui trouvé avoit esté au dit puchoir. .... et après che que elle l'eust ainsi enffanté, elle le porta au dit puchoir et là le geta le dit joeudi* (1393, Abbeville ds Thierry 4, 201-202); *Et s'estend lidiz maraiz des cauffaeurs de Sainte-Morisse dusques à Fontenelle et dusques à ung puchoir de Bétricourt, qui anchiennement fu nommez le puchoir Adames, en allant aviser d'icellui puchoir jusques à le viste de le capelle l'évesque d'Amiens* (1458, Amiens ds Thierry 1, 845)

[32] Le seul exemple non localisé, *puisseoir* (1344, DC) vient de l'Abbaye de Saint-Quentin-en-Isle (Somme). Ne soyons pas dupes de la notation «flandr. 1358-1565» de FEW, elle s'applique à des documents de Valenciennes et de Tournai, où «hain. 1358-1565» serait seul acceptable. C'est naturellement chez Georges Chastellain un régionalisme.

[33] Le DMF ne parle pas de régionalisme.

adrecié "qui réunit des qualités positives" [415], pour lequel les exemples de Gdf 1, 117b, de TL 1, 157, 48 -158, 3 et de DMF (adresser C. Part. passé en empl. adj.1. [D'une pers.] 2.[D'une chose] "Bien fait, parfait, beau") sont tous sans exception[34] picards.

anichier "construire son nid" [310], dans tous ses emplois le verbe médiéval n'est attesté qu'en Picardie. Pour ne parler que du verbe intransitif (ou réfléchi), qui nous concerne ici, il est attesté non dans PelViePr Gdf mais dans PelVieS 7870[35] et 7875; on sait que Guillaume de Digulleville utilise un double registre de régionalismes: les normandismes de son lieu d'origine et les picardismes de ses lectures (v. B. Stumpf, Étude de quelques régionalismes lexicaux dans les Pèlerinages de Guillaume de Digulleville ds Guillaume de Digulleville: les Pèlerinages allégoriques, éd. F. Duval et F. Pomel, 280). Ses autres attestations, fournies par Gdf et TL, se localisent aisément: RenclMisH 125, 8 (pic., *ca* 1225); YsIIB 64, 39 (traits pic., *ca* 1300); MaillartR 2021 (pic.mérid., 1316); WatrS 286, 88 (hain., *ca* 1325), et le DMF leur ajoute deux exemples de Molinet.

parfondine "endroit d'une grande profondeur" semble être un picardisme, attesté toujours à la rime, ds SaisnLB 1730 (Arras, fin 12^{e}s.) et RigomerF 11942 et 16570 (pic. (Tournai?), mil. 13^{e}s.).

Autres mots d'aire géographique restreinte, à faire passer du glossaire complet à l'étude:

conter, la forme *cunpanz*, d'un type *comper* qui est décrit, à juste titre[36], comme «abourg, achamp. afrcomt.» par FEW 2, 992a[37]

coveter "cacher", verbe qui n'est usité qu'en Picardie et en Lorraine.

Remarques diverses sur les mots de l'étude lexicale:

covoitement, la définition "action de soustraire qch. à la vue en le couvrant" est étrange pour "convoitise". La date de 1107 est fausse; elle vaut pour la source latine de CroisBaudriM, daté du déb. 13^{e}s.

orgoillier "provoquer un sentiment de fierté et confiance chez (qn)", l'emploi transitif ne manque pas ds TL 6, 1260, 51-1261, 5

piteer "montrer de la pitié envers (qn)", 1re att. (en empl. tr.), horsmis le judéofrançais, *Diex, qui le monde pitea* BibleMacéS^{3} 32186 (v. ZrP 104, 150)

---

[34] On me dira qu'il y a cet exemple du DMF: «"éduqué, formé": *Or est il ainsi, que en toutes ces choses celui qui est bon adrescé et fait toutes ses operacions selon raison et celui qui est mauvais peche en toutes ces choses et mesmement en delectacion, pour ce que delectacion est plus commune* (ORESME, E.A., c.1370, 154)». Or il est clair qu'il faut y lire *adresce* "dispose (dans un certain ordre)» et placer une virgule après *bon*.

[35] Un ms. de PelViePr que j'ai pu consulter (BnF fr. 1137 f° 68v°), utilise en effet le verbe simple *nigier*: *s'en vont nigier ailleurs*.

[36] On me dira qu'il y a cet exemple du DMF: «...en bonne monnoie bien compée... (PHIL. VI VALOIS, Doc. paris. V., t.1, 1335, 240)». Mais c'est une faute; l'édition citée porte *comptée*.

[37] On pourra en ajouter plusieurs: *comper* (1332- 1345 ds DocJuraS 619b; 1410, Archives de la ville de Neuchâtel, ds MélBinz 47 n.29).

pressoirier "presser (des fruits) pour en extraire le liquide", 1re att. *Car altresi cum um peine cel vin, um le fole, um le pile, um le pressoire, ensement demana um sanctos martyres* CommPsIA[1]G 127 (VIII, 21)

retraiement "récit", manque dans les dictionnaires mais se lit ds *De J(uda) Machabeu ferai retraiement* VoeuxPaonR t.3, p. LXXXVI, 7537var. P (pic., 1338)

troche "grappe (de fruits) ". Le commentaire, déjà difficile, est encombré de *tresse arse de aus* et *de tresse de l'ael,* qui n'ont rien à faire ici et sont à ranger avec *tresse* (cf. apr. *tressa* "botte d'ail dont les tiges ont été assemblées en les tressant" (Limoges, 1377), Provins *trace* (d'oignons) "botte" ds FEW 13, 2, 262a; *tresse d'ails* "botte d'ails dont on a assemblé les tiges en les tressant": *XII tresches d'aux* (Compte Navarre I.P., 1367-1371, 61) ds DMF; *des tresses d'ail, des bottes de thym mettaient là une odeur rustique et vive* (POURRAT, Gaspard, 1930, p. 121) ds TLF

tuelet est donné par erreur comme «*adj.*». On peut accroître le nombre de ses attestations au cours du 13e siècle: *Dedenz un viel fust sanz escorce Deuz tüellez de plon giesanz* HistFécL 5125 (norm., mil. 13es.); *prendés .i. tuelet de plonc ou d'argent, et le metés en l'orelle*, AldL 93, 26 (pic., prob. 1256); *L'ereste en le char se ficha En traviers del tüelet* ("œsophage") *fu* SDomM 4739 (pic., *ca* 1258).

Pour les mots du glossaire complet:

abeveter, vu la forme *abota*, il faudrait aussi prendre en considération *aboeter* de TL 1, 56 et *abooter* 1, 60

adrecier, la forme *adrecievet* est non un passé simple mais un imparfait, comme *escoltivent*, qui a bien été identifiée sous *escouter*; ce sont l'une et l'autre des formes de l'Est (cf. FouchéVerbe 236-241)

amenuisier, difficile de voir dans *amenuist* un ind. prés. 3

apovrir, comme le fait supposer la définition, est tr. non intr.

aspeontable (*RaschbamK), les formes avec changement de préfixe, du type *apoent-*, sont assez connues (v. FEW 3, 304a et Gdf 9, 547bc), celles en *asp-* le sont moins; Gdf en a 1 ex.: *aspaontee* AmAmPrM 56 (frcomt., fin 13es.) auquel on ajoutera *Consternatus in gallico aspoenté* AlNeckCorrM 671(texte latin avec des gloses françaises sur la Bible; agn. *ca* 1200; ms., 13es.)

emprendre "mettre le feu", l'ind. prés. 5 *enprez*, quand on attendrait *enprenez,* surprend

engroter, on est surpris par les passés simples 3 *encrot* et *encrut*; la forme normale est *engrota*

entomi "engourdi", *entomissement* "engourdissement", méritaient mieux qu'une simple présence dans le glossaire complet. Certes l'afr. *entomi* est assez bien attesté et il a été parfaitement élucidé par Thomas (R 42, 394) - qui signale le fait que cette famille est particulièrement bien représentée dans les sources hébraïques -, et bien décrit dans le FEW (17, 383-384), qui note, en passant (17, 383b) qu'*entommir* est «besonders pik. lothr.», ce qui n'est que partiellement exact, mais offrait une piste qui pourrait être exploitée, tant il est visible que ce n'est pas un mot du français général, où il a pu seulement s'introduire ponctuellement. Son aire médiévale paraît surtout couvrir la Picardie, la Haute-Normandie, la Champagne et la Franche-Comté; la Lorraine n'étant représentée que par le Myst. st Clément de Metz D., p.1439, 544 (7572)

entort "tordu", pour les formes *entors* c.s.sg. m. et pl.m., constitue une lemmatisation problématique; ce pourrait être aussi bien, voire mieux, *entors*

esclore, la définition "rester posé sur des œufs de manière à en faire sortir les petits" est bizarre

escüer et *escure*, ne me satisfont pas. *Escüer* "mettre à l'abri" est illustré par les formes *escuierei* (fut.) et par *ecus* (part. passé) et justifié par une dérivation à partir de *escu*. Ce serait à la rigueur possible pour *escuierei*, mais je préférerais *eschiver* (*eschuer*) au sens de "défendre (de qch) " TL 3, 902, 36-49. Mais *ecus* se rattache mieux à *escorre* au sens de "arracher à un danger" (DialGregF 249 et BrutMunH 3934 ds Gdf 3, 431b; dep. BenTroieC 20506 ds TL 3, 976, 13-32). Quant à *escure*, la forme *acuva* se rattacherait mieux à *eschiver* (*eschuer*) au sens de "éviter, fuir" (cf. FEW 17, 124b), tandis qu'*eicuanz* rejoindrais *escorre* au sens de "arracher à un danger"

essever, "être privé d'eau" me semble étrange

message, la forme *mesaigeiz* pourrait se rattacher à *messag(i)er*

ocire, je ne vois pas comment *ocite* p.p. sg. f. de *ocire* est compatible avec *le* art. déf. masc. sg. [441b] ds *le ocite* Jdc 20, 4.

Au total, un ouvrage solide[38], sur un terrain particulièrement difficile, qui est une belle contribution à l'histoire du lexique français et qui débouche sur des domaines assez souvent négligés.

Gilles ROQUES

[38] Quelques minuties pour terminer:
392 note, «une variation de registre, circoncise à des domaines spécialisés», même à propos d'une enquête auprès de locuteurs sépharades parisiens, serait plutôt *circonscrite*
351 et passim, on transformera des références à FEW 131 ou 132 en 13^1 ou 13^2
451 *arsir*, lire FEW 25 et non 24; *arson*, ajouter un renvoi à FEW 25, 35
433 *esclenchier*, remplacer *inf.* par *adj.*
439 *halement*, le texte édité porte *halmant* non *halemant*
443 *manoir*, lire «*demeurer*» non «*démeurer*»
446 *oscur*, 447 *passer* et passim, quelques caractères gras se sont effacés
449 *porche*, en *GlKaraK Jdc 3, 23, le texte porte *porge* non *porje*.